La Vie Intellectuelle

T. XIV — N° 2 10 Février 1932

SOMMAIRE

QUESTIONS RELIGIEUSES

A. Vincent . . Les tendances du Judaïsme moderne 180

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Pour ceux qui cherchent la face du Dieu de Jacob*, par **Marguerite Aron**, p. 197. — *La morale ou les morales de l'Évangile*, par **A. Lemonnyer, O. P.**, p. 202.

EDUCATION ET ENSEIGNEMENT

Robert Lambry. Réflexions sur l'enseignement du dessin. 208

Jean Jaouen. . L'École active. Un suggestif exemple de pédagogie nouvelle 219

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Réunions franco-allemandes de professeurs catholiques*, par **D.**, p. 228. — *Une nouvelle méthode de dessin*, par **Jean Gérard**, p. 230. — *L'École des Parents. Son congrès annuel et ses conférences d'hiver*, par **Fl. Michel**, p. 233. — *Chronique des livres*, p. 236.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

★★★ DES DEUX FAÇONS D'AIMER LA PAIX . . 246

NOTES ET RÉFLEXIONS. *L'idée de paix et le pacifisme d'après Max Scheler*, par **Pierre Delattre**, p. 275. — *La Paix par les enfants*, par **Paul Chanson**, p. 282. — *Ce qu'il faut savoir sur le désarmement*, par **M. B.**, p. 286. — *Église et Paix*, par **A.-J. Faidherbe, O. P.**, p. 287.

LES LETTRES

Jeanne Ancelet-Hustache. SAINTS INNOCENTS . . 290

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Autour de Baudelaire.* — *Anatole France*, par **Jacques Madaule**, p. 297. — *« Le Sol »*, par **A. G.**, p. 303. — *Littérature anglaise. Sir Thomas Browne, médecin, styliste et métaphysicien.* — *Un nouveau Byron*, par **André George**, p. 304. — *Le drame chez Molière. Une transposition du « Malade Imaginaire »*, par **Maurice Brillant**, p. 308.

L'HISTOIRE

A. Vincent . . ALEXANDRE LE GRAND ET LE SYNCRÉTISME RELIGIEUX A L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE 322

NOTES ET RÉFLEXIONS. *De Sylla à Napoléon*, par **Jean-Remy Palanque**, p. 331. — *Au seuil de notre histoire*, par **André George**, p. 341. — *La vie des Huns.* — *La fin du moyen âge*, par **Jacques Madaule**, p. 343. — *Louis-Philippe*, par **Édouard Trogan**, p. 350.

QUESTIONS RELIGIEUSES

A. VINCENT. *Les tendances du Judaïsme moderne.*

Le Judaïsme est « à la mode », a constaté un rabbin connu.

Mais ce Judaïsme du XXe siècle, qu'a-t-il vraiment conservé de l'héritage d'Israël? Quelles forces apporte-t-il dans la lutte pour Dieu qui se livre aujourd'hui? Et quel aliment offre-t-il à la faim de l'âme religieuse?

MARGUERITE ARON. *Pour ceux qui cherchent la face du Dieu de Jacob.*

Le courant de vie spirituelle qui ne coule plus dans le rabbinisme officiel, M. Jean de Menasce en décèle la trace dans les cantons presque inexplorés du *hassidisme*. Suivons-le près de ces contemplatifs quelque peu suspects... Il nous fera entendre, — enrichi peut-être d'harmonies chrétiennes? — ce qui chante encore dans l'âme d'Israël, *Quand Israël aime Dieu.*

A. LEMONNYER, O.P. *La morale ou les morales de l'Évangile.*

Il y a des gens, paraît-il, qui prennent au sérieux l'exégèse de M. Bayet! Remercions-les : ils nous valent un livre du P. Lagrange, qui n'est pas seulement une exacte mise au point, mais qui jette les bases d'une étude critique et constructive de la morale évangélique.

Les tendances du Judaïsme moderne

Les catholiques français n'ont pas le droit de se plaindre !...

Depuis une quinzaine d'années, leurs savants, religieux ou prêtres séculiers, leur ont donné toute une série d'ouvrages sur les origines du Christianisme, dont on ne trouverait l'équivalent en aucun autre pays. Si l'on désire avoir la preuve de la mission du Christ et de sa nature divine, on la trouvera dans l'ouvrage magistral du R. P. L. de Grandmaison, *Jésus-Christ*. Si l'on veut étudier les quatre Évangiles, leurs titres à notre créance, les caractères particuliers qui distinguent chacun d'eux, on lira le P. Huby, *l'Évangile et les Évangiles*. A qui veut entrer plus intimement dans l'exégèse des textes, on conseillera de se mettre sous la conduite du R. P. Lagrange. Ses grands commentaires de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc et de saint Jean permettent de scruter le texte sacré verset par verset. Son livre *l'Évangile de Jésus-Christ* recueille le fruit de ses longs labeurs et éclaire d'une vive lumière toutes les scènes de la vie du Seigneur et toutes ses paroles. Le R. P. Lebreton vient de publier : *Vie et Enseignement de Jésus-Christ, Notre-Seigneur*, qui ne fait pas double emploi avec les ouvrages précédents, car il reste une histoire tout en faisant ressortir les différents aspects

de la doctrine du Christ. Le R.P. Allo et M. Jacquier ont fait paraître, l'un le commentaire de l'*Apocalypse*, et l'autre celui des *Actes des Apôtres*, qui sont des ouvrages de valeur.

L'étude de l'Ancien Testament était peut-être demeurée en retard. Il convient cependant de mentionner les commentaires sur les livres de Samuel et sur Job par le R.P. Dhorme. Il convient surtout de citer un livre qui n'a peut-être pas été assez remarqué, celui de M. L. Desnoyers, P.S.S., professeur à l'Institut Catholique de Toulouse, *Histoire du peuple hébreu, des Juges à la Captivité* : tome I, *La Période des Juges* ; tome II, *Saül* et *David* ; tome III, *Salomon* (1), qu'une mort prématurée et inattendue a enlevé à l'affection de ses amis et à la science française. Son livre, admirablement informé, écrit dans une langue aussi ferme qu'élégante, avec un sens théologique et une prudence qui savent tenir compte à la fois des susceptibilités dignes de respect comme des conquêtes définitives de la science, est la meilleure réponse qui existe à l'*Histoire du Peuple d'Israël* par Renan, toujours lue et toujours aussi néfaste. S'il est vrai qu'on ne détruit bien que ce que l'on remplace, l'œuvre de M. Desnoyers marque l'effondrement de celle de Renan. Nulle part on ne l'a senti aussi bien que dans les milieux officiels. Certains, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, auraient voulu couronner par un prix la valeur scientifique de l'ouvrage, mais d'autres s'y sont opposés. Le prétexte invoqué, ce n'était pas seulement cette conférence sur *Renan, Historien d'Israël*, publiée en appendice au troisième volume et où de sévères et justes critiques qualifiaient comme il convient l'œuvre de passion trop longtemps

1) Paris, éd. A. Picard.

admirée, « c'était, disait l'un des membres de l'illustre assemblée, le reniement de toute l'œuvre historique de Renan et un blâme infligé au plus illustre d'entre nous ». A cet hommage involontaire adressé par l'un de nos adversaires, les catholiques français pourront juger de la valeur de l'œuvre.

Et voici qu'un nouvel ouvrage vient de paraître qui, lui aussi, s'impose à notre admiration et qui, faisant le point à la croisée des chemins, au moment où l'Ancien Testament laisse la place au Nouveau, permet de reconnaitre où se trouve la voie de Dieu, je veux parler du *Judaïsme avant Jésus-Christ*, par le R. P. Lagrange (1).

Au début de l'année 1931, M. le rabbin Julien Weill publiait un petit volume, *Le Judaïsme* (2), auquel l'ensemble de la presse a fait le plus bienveillant accueil. L'auteur constatait que le Judaïsme était « à la mode » et il voulait, en présentant une image fidèle de sa religion, montrer comment sa vitalité s'affirme et comment la force spirituelle qu'elle représente, est de celles qui comptent pour reconstruire une civilisation morale singulièrement ébranlée.

Il y aurait évidemment mauvaise grâce à soutenir que le Judaïsme n'est pas ce que le voit M. J. Weill, ou que l'image qu'il en trace, n'est pas fidèle. La question qui se pose, est tout autre et c'est celle-ci : Ce Judaïsme du XXe siècle est-il le même que le Judaïsme pratiqué à Jérusalem au temps où Jésus-Christ est apparu pour donner son message au monde? Le grand Hillel reconnaîtrait-il pour ses vrais disciples les rabbins d'aujourd'hui? Y a-t-il évo-

(1) Paris, Gabalda, 1931. In-8° de XXVII-624 p.
(2) Paris, Alcan, 1931. In-16 de 241 p.

lution normale et en ligne droite, évolution perfectible qui a développé les incontestables valeurs spirituelles du Judaïsme, ou déviation et peut-être même amoindrissement? L'ouvrage du R. P. Lagrange, dont personne ne peut nier qu'il constitue une enquête minutieuse et par quelqu'un du métier, permettra de répondre à cette question. Il nous fournit une base sûre sur l'état authentique du Judaïsme avant Jésus-Christ et par le fait même autorise une comparaison motivée avec ce point d'arrivée qu'est le Judaïsme du XXe siècle.

« Je crois d'une foi parfaite... que la prophétie de Moïse notre maître a été véritable... que cette Torah ne sera pas changée et qu'il ne viendra pas une autre Torah de la part du Créateur, béni soit son nom ! » (Art. 6-9) Ainsi s'exprimait Maïmonide dans son formulaire. Les réformistes libéraux du Judaïsme voudraient à l'heure actuelle abolir toutes les observances liées aux conceptions nationales et messianiques, empreintes dès lors de particularités, pour ne garder que les lois morales. La Torah n'est plus, selon le mot de M. J. Weill, qu' « une école de vie bonne, mettant en branle toutes les facultés humaines, s'adressant au cerveau, au cœur, à la volonté, aux sens et à la conscience, pour le choix entre le bien et le mal » (p. 92), c'est-à-dire qu'elle n'est plus en fait que l'expression de la loi naturelle. On se demandera dès lors ce qui caractérise la religion juive, puisque les grandes religions professent, presque en forme identique, la loi naturelle et se spécifient par leur culte et leurs pratiques particulières. Et c'est pourquoi le Judaïsme conservateur, s'il admet des modifications imposées par la nécessité, se refuse à concevoir la Torah comme évolutive. Il ne la conçoit que comme immuable, et il faut avouer que lui seul est dans

la ligne du vieux Judaïsme des premiers siècles, de ceux qui voyaient en elle un être divin préexistant, participant en quelque chose à l'immutabilité de Dieu.

Mais si, en droit, ils ont raison, comment ne voient-ils pas qu'en fait ils sont dans leur tort? Qu'on le veuille ou non, il est une chose qu'ils ne peuvent nier, c'est que toute la partie de la loi de Moïse qui concerne le culte est abrogée. Si, après la guerre, les Juifs avaient été autorisés à rebâtir le Temple, ils eussent été obligés de par la Loi de reprendre les holocaustes et les sacrifices sanglants. Ils ne veulent pas eux-mêmes en entendre parler, et en cela ils ont raison. Pour justifier leur façon de voir, ils font appel aux arguties rabbiniques : « La Loi, disent-ils, n'admet de sacrifice que si les prêtres sont en état de pureté légale. Ce n'est plus le cas puisqu'on n'a plus sacrifié la vache rousse pour les purifier. Mais pour sacrifier la vache rousse, il faut être en état de pureté légale », etc... Et c'est par de semblables subterfuges que l'on voudrait voiler ce fait évident de l'abrogation de la Loi!

Et c'est encore en mille autres choses que la loi se trouve abrogée, particulièrement en ces « tabous » et en « ces rites païens susceptibles d'une valeur éducative et spirituelle», comme les appelle M. J. Weill, que l'immense majorité des Juifs n'observe plus et ne se considère pas comme coupable, en ne les observant plus. C'est donc que la Loi est abrogée, qu'elle l'est pour les Juifs, qu'elle l'est pour l'humanité, car si la religion des prophètes est universaliste, ce ne peut être dans le sens de la Torah. Mais alors, entre ce Judaïsme intense et minutieux, dont vivaient les contemporains du Christ, les rabbis qui ont écrit la Michnah et le Talmud, et ceux qui, à l'heure présente, n'en conservent que l'élément purement spirituel, il y a donc un changement. Ce changement, ne serait-ce

pas celui que les Pharisiens, représentants du Judaïsme officiel, ne voulaient pas admettre, celui-là même pourtant que Jésus leur prêchait, à savoir que, la pure question religieuse n'a rien à voir avec une question nationale ou ethnique ?

J'entends bien que les Juifs modernes se débarrassent de cette objection. Ils sont, eux, le peuple-prêtre, tenus à une sainteté plus parfaite par les innombrables lois de pureté du Pentateuque, mais il ne saurait être question d'y soumettre le reste des hommes. Ceux-ci ne sont liés qu'aux préceptes noachiques (Gen., ch. IX), monothéisme éthique, sans aucune prescription particulière et que son manque de précision rend plus apte à s'universaliser. Admettre ce vague théisme constitue, à proprement parler, une injure envers Dieu et un mépris non dissimulé à l'égard des non-juifs. C'est en fait tenir pour non avenu le reste de la révélation, prophètes ou livres didactiques, trésor des Évangiles surtout, c'est estimer que Dieu n'a pas parlé pour les autres hommes. A cette prétention d'une vocation spéciale d'Israël, telle que la lui exposait Aimé Pallière, Hyacinthe Loyson répondait : « Le point pour ma part sur lequel je ne suis pas convaincu, c'est la perpétuité du sacerdoce d'Israël et de la loi ethnique dont il a la garde. Il me semble qu'il y a là une sorte d'ultramontanisme juif qui s'isole orgueilleusement du reste des hommes avec la prétention de les subordonner. Je dirais volontiers avec saint Paul : « Il n'y a plus de Juif ni de Grec », en ajoutant, au lieu du Messie Jésus, « en Dieu et en l'humanité ». Il reste toujours à Israël cette gloire d'avoir gardé pour l'humanité et de lui avoir transmis le trésor qu'il avait méconnu, Dieu, la Loi morale, le Règne futur de la Justice. Je veux bien être Prosélyte de la Porte, non pas de la porte d'un temple national, mais

d'un temple universel dans lequel le Roi de Gloire entrera (1). » (Lettre du 13 janvier 1908.)

Ce legs d'Israël, qu'Hyacinthe Loyson reconnaissait avoir été communiqué par Israël à l'humanité, a-t-il même été transmis avec fidélité et en sa totalité? Non, répond le R. P. Lagrange : « Pourquoi donc, se demande-t-il, le pharisaïsme était-il mal disposé à entendre Jésus, à le croire, lorsqu'il se donnait comme le Messie, véritable fils de Dieu? C'est qu'il y a une grande différence entre la révélation ancienne et le Judaïsme palestinien... Si l'Ancien Testament ne contenait pas toute la Révélation accordée par Jésus et par l'Esprit-Saint aux Apôtres, il la préparait, il la contenait, dirait un philosophe, virtuellement. Et ce sont ces virtualités, qui ne pouvaient apparaître clairement à un docteur, que le Judaïsme, déjà rabbinique, avait étouffées.

« Dans son dessein arrêté de s'isoler, il s'était circonscrit et rétréci (2). Lorsqu'une ville forte, qui se croyait en sûreté, est assiégée, le premier soin de la défense est de détruire tous les établissements situés hors des murs où l'ennemi pourrait s'abriter et réussir une attaque plus directe. Ce sont les plus beaux édifices qui s'étaient étalés en espace libre, en plein air, au grand soleil, qui vont succomber sous les coups des habitants, désormais tranquilles dans une enceinte plus étroite. Ainsi le pharisaïsme palestinien, inquiet de la pénétration de l'esprit grec, peu rassuré par la malencontreuse conciliation tentée en Égypte, fit la haie autour de la Loi. Il la dépouillait en même temps de toutes ses amorces vers l'avenir, il sup-

(1) *Le Sanctuaire inconnu*, p. 181.

(2) Le R. P. note lui-même (p. 590, n. 1) que M. J. Weill le concède très discrètement dans son livre *Le Judaïsme*, p. 178.

primait ses virtualités surnaturelles. Sans tenir compte de l'action presque personnelle de la Sagesse, fille de Dieu, et de celle de l'Esprit-Saint, ce Judaïsme réduit consciemment la nature de Dieu à l'idéal d'une monade inféconde, isolée dans sa Majesté. Il ferme la voie au dogme de la Trinité, pour cette raison qu'il n'avait pas encore le droit d'affirmer l'existence des trois personnes dans l'unité du seul vrai Dieu (1). »

La lecture des théologiens juifs, depuis Maïmonide jusqu'aux plus récents, continue la preuve du R. P. Lagrange. Sans soupçonner l'importance, voire même l'existence du traité *De Deo uno* dans la théologie chrétienne, ils proclament que le dogme de la Trinité est sans fondement dans la révélation, contradictoire et absurde en lui-même. Ils avouent ainsi explicitement qu'ils n'ont jamais essayé de comprendre quelque chose à cette plénitude de vie que le Christ nous a invités à voir en Dieu. Sans doute, il est vite fait de dire que ce mystère « n'offre rien à comprendre », et évidemment trois êtres qui ne font qu'un constituent un concept contradictoire. Mais trois personnes procédant l'une de l'autre dans l'indivision d'une même nature, comme la pensée procède de l'intelligence qui s'exprime elle-même, comme l'amour procède de l'intelligence et de la pensée, une telle conception n'offre plus la même évidente contradiction. L'activité immanente, éternelle, infinie, d'un Absolu qui n'a jamais rien donné, qui ne peut d'ailleurs donner sa mesure dans aucune œuvre extérieure, apparaît même à certains esprits, précisément parce qu'ils pensent, comme la solution d'une énigme. D'après une réflexion tenue par M. L. Boutroux à

(1) *Op. laud.*, p. 589 s.

M. J. Chevalier et que celui-ci confirme par un renvoi à la *Revue Bleue* (15 mars 1902), c'est précisément « cette réflexion sur le dogme de la Trinité qui lui a permis de pénétrer plus avant dans le secret des choses ».

Dans leur opposition à la révélation de l'Évangile, certains de ces théologiens vont jusqu'à refuser à Dieu tout attribut particulier, de peur que cet attribut ne puisse être un jour personnifié et briser ainsi l'unité divine (1). Maïmonide ne veut admettre que l'attribut existence, et la tendance moderne est de réunir tous les attributs divins dans le seul fait que Dieu possède l'être et qu'il est celui qui existe par excellence (2). L'Ancien Testament était incontestablement plus riche (3).

Un amoindrissement semblable se remarque dans la doctrine de la rétribution de la vie future. Les psalmistes avaient insisté sur le bonheur qui attend l'âme fidèle auprès de Dieu (4), et la primauté morale avait si bien prévalu que l'on n'osait proclamer ni la perte de tous les Gentils, ni le salut de tous les Israélites. Plus tard, sous

(1) Friedlander, *Die Jüdische Religion*, p. 33.

(2) J. Weill, *op. laud.*, p. 96.

(3) M. Salomon Reinach définit le mot Dieu : « terme philosophique qui répond au besoin du divin qui est en nous, c'est-à-dire au rêve tenace de la perfection réalisée, tant dans l'ordre moral que dans l'économie de l'univers ». Selon lui, il « n'implique que la longue histoire de nos illusions et de notre orgueil ». (*Ce que je sais de Dieu*, p. 140.)

Dans la préface à la seconde édition des *Prophètes d'Israël* par Darmesteter, le même auteur résume le Judaïsme : « *Unité divine et Messianisme*, c'est-à-dire unité de loi dans le monde et triomphe terrestre de la justice. » (p. 10.)

Chez ces Juifs d'extrême-gauche, le point de vue ethnique demeure peut-être encore, mais on ne peut plus dire qu'il existe un sentiment religieux quelconque, c'est de l'athéisme tout pur.

(4) Ps. xvi, 8-11 ; xlix, 15 s. ; lxiii, 23 s.

l'influence du resserrement nationaliste, lors du Judaïsme rabbinique, la tendance fut de n'admettre à la vie éternelle aucun gentil qui n'ait fait profession de Judaïsme ni de rejeter à jamais aucun Israélite grâce au Purgatoire. En tout cas, comme le remarque le P. Lagrange, en le comparant à l'Ancien Testament, « le Judaïsme des Pharisiens, le seul qui soit resté dans la tradition, ne laisse entrevoir aucun progrès dans la doctrine, encore moins une religion plus intérieure. Il faut reconnaître au contraire qu'il n'a pas égalé le sentiment profond du psalmiste et que ce qu'il a prétendu ajouter de son cru en détails compromettrait plutôt la sobre gravité de la vérité essentielle. C'est sur ce point surtout que l'exclusivisme plus accentué du nationalisme laisse une impression pénible au cœur ». (p. 363)

A l'heure actuelle, il n'est personne parmi les théologiens juifs qui ose exclure le juste non-juif de la vie éternelle et des récompenses futures : « Je crois que les hommes de bien (de toute origine), qui obéissent à la loi de Dieu (naturelle ou révélée) et accomplissent d'un cœur entier sa volonté, et ceux qui se sont sincèrement repentis, ont part comme âmes immortelles à la vie éternelle (1). » Par contre, la doctrine d'un enfer éternel pour les méchants qui ne se sont pas repentis, si fortement affirmée dans le Nouveau Testament, que les derniers livres de l'Ancien n'ignorent pas, et dont les apocryphes juifs de l'époque parlent comme d'une doctrine communément reçue, a disparu du Judaïsme moderne. Ni J. Weill, ni Friedländer, ni L. Baeck, qui représentent les trois tendances conservatrice, libérale et intermédiaire,

(1) *Credo*, de M. Margolis, cité par J. Weill, *op. laud.*, p. 113.

n'en parlent, et Lazarus avoue : « Depuis cent ans, les mots « enfer » et « peines de l'enfer » ne sont plus prononcés en aucune prédication juive et dans aucun enseignement juif. Même dans le peuple, on entend nommer la Géhenne presque uniquement pour figurer les douleurs terrestres (1). » La tendance, à l'heure actuelle, est de ne plus admettre qu'une immortalité de l'âme basée sur la philosophie. La conférence de Philadelphie a déclaré que la résurrection n'est pas fondée en Judaïsme, et les libéraux ont supprimé de leurs livres de prières toutes les demandes relatives à la « vivification » des morts.

Le Judaïsme est essentiellement « libre-arbitriste », assure M. J. Weill, p. 109 (2), en quoi d'ailleurs il se montre l'héritier fidèle des Pharisiens dont c'était une des doctrines principales, mais par contre la grâce divine et sa nécessité ne trouvent plus place en son exposé et le mot ne se rencontre même pas dans le conservateur Friedländer. Cet amoindrissement du dogme se constate en cent autres points, et pour le faire toucher du doigt, il suffit de se rappeler qu'au moyen âge Maïmonide résu-

(1) Lazarus, *Die Ethik des Judentums*, II, p. 118.

(2) La presse catholique a fait dans son ensemble un accueil trop favorable au petit livre de J Weill. Sans doute le ton y est courtois et cela nous change des accusations passionnées d'un Benamozegh, mais, en nombre de points, les catholiques seraient fondés à se plaindre que leurs doctrines sont mal interprétées, détournées de leur sens obvie ou même présentées d'une façon fausse. Il est pourtant aussi facile de se procurer des manuels de théologie catholique qu'il est difficile de trouver des exposés de théologie juive. Un cas entre beaucoup d'autres. M J. Weill écrit, p. 109 : « Par là (la doctrine de la liberté) le Judaïsme reste distinct du monothéisme trinitaire, des doctrines pauliniennes de la grâce qui tendent à la négation du libre arbitre ». Il suffira, je pense, de renvoyer au Concile de Trente, *Sess.* VI, *can.* 5, qui condamne expressément celui qui nierait le libre arbitre.

mait la foi juive en treize articles, Crescas les ramenait à huit, et L. Albo les a réduits à trois : un Dieu créateur, une Révélation et une Rémunération. Si, dans le credo de Margolis, on excepte le dernier article qui concerne la mission spéciale d'Israël, on ne voit plus trop ce qui sépare un juif d'un simple théiste quelconque.

C'est ce que le R. P. Lagrange notait expressément en sa conclusion : « Tendance très nette à élaguer les éléments surnaturels, à les restreindre à des formalités accessibles à la raison (1). »

La chose est surtout visible dans l'évolution de la croyance au Messie. Le monde juif, au temps du Christ, attendait un sauveur, et cette espérance au Ier siècle était si générale que les auteurs païens parlant des Juifs, Tacite et Suétone (2), en font état comme d'une croyance reçue. Les livres sacrés, sous des formes diverses, n'avaient pas laissé de doutes sur ce point. Israël et le monde devraient, après Dieu et de par lui, leur salut et leur consommation à un élu, à un envoyé divin, à un grand prophète consacré pour ce rôle par une onction analogue à celle qui faisait les rois et les prêtres. C'est vers lui que montaient aux heures d'épreuves nationales, comme aux jours où le courage des individus fléchissait sous le poids des injustices, les yeux et les vœux d'Israël. Il est le grand attendu, le désiré, celui qui doit restituer toutes choses. Dans les livres écrits à l'apogée de la période macchabéenne, on le voit plutôt dans le prolongement de la race sacerdotale et royale « par laquelle le salut était arrivé en Israël ». Il vient achever l'œuvre de Judas Macchabée, de son frère

(1) *Op. laud.*, p. 591.
(2) TACITE, *Historiae*, V, 13; SUÉTONE, *Vespasien*, IV.

Simon, de Jean Hyrcan. Tout en la consommant, il la mène à ses dernières conséquences, il la déborde et la dépasse par certains traits. En même temps que l'espoir d'une solution humaine s'amoindrissait, ces traits vont s'accentuer dans les écrits postérieurs. Juge dans les écrits où domine la préoccupation des fins dernières, roi guerrier dans ceux où le caractère de triomphe temporel est plus accusé, il est toujours l'un et l'autre et, comme tel, libérateur, sauveur, redresseur de torts et restaurateur (1).

Par ailleurs, la venue du Messie est liée à la reprise par Israël de toute sa vie politique, nationale et religieuse dans un cadre de splendeur. Il sera pour les Juifs leur homme, leur docteur et leur capitaine, il contraindra les Gentils à s'incliner devant eux et devant lui. « Fais pousser bientôt le rejeton de David ton serviteur ; et élève sa corne par ton action salutaire : car en ton salut tous les jours nous espérons. Béni sois-tu, Seigneur, qui fait pousser la corne du salut » (*15e Bénédiction*).

De là ces mouvements qui soudain entraînent des milliers de Juifs à la suite d'un imposteur, Bar-Kokébas, en 132, ou Sabbataï Çevi, au XVIIe siècle.

A part ces traits à peu près constants, l'image que le Judaïsme des premiers siècles se faisait du Messie, est ondoyante et diverse, poussée le plus souvent au chimérique ou au matériel. Chacun, dans les prophéties anciennes, choisit et interprète au gré de ses désirs, à la mesure de son âme. Personne pourtant ne sait réunir dans une seule figure tous les traits du Sauveur groupés dans l'Ancien Testament. Il y avait dans Isaïe une prophétie célè-

(1) L. de Grandmaison, *Jésus-Christ*, t. I, p. 276 ss.

re sur le serviteur de Yahweh (ch. XLI, L, LIII). Le début t la fin sont tellement glorieux pour lui que le Targum du 'seudo-Jonathan reconnaît en lui le Messie, mais ses ɔuffrances lui sont un scandale, il les rejette et avec lui, ɔut le Judaïsme les rejette, parce qu'ils ne veulent pas omprendre que sur son front les perles et les diamants 'une couronne royale n'auraient été que parure ausse (1).

Mais de ce prodigieux Messie dont leurs livres sont leins, dont l'espérance depuis trente siècles a toujours

(1) Paul P. Levertoff raconte dans la revue *The Church and the ews*, dont il est le directeur et principal rédacteur, une anecdote ien curieuse : « Il y a environ vingt ans, dit-il, je faisais paraître n hébreu une *Vie de Jésus-Christ*. C'était la première fois qu'une ie du Christ paraissait dans cette langue. L'effet en fut immédiat ur les leaders juifs, Ahad ha-Am (qu'on appelait le nouveau pro- hète juif), Horowitz, Bernfeld et le Dr Klausner, aujourd'hui bien onnu par son *Jésus de Nazareth* (Jérusalem, 1920) que le chanoine)anby a traduit en anglais. Ils se mirent tous à traiter des ques- ions que posait ma critique du Judaïsme. Mon livre suscita ainsi elui de Klausner, qui parut d'abord en livraison dans le recueil iébraïque *Hé-Athid* (*l'Avenir*), ainsi qu'il le déclare lui-même dans on avant-propos. Horowitz, directeur de *Hé-Athid*, inaugura une érie d'études consacrées à l'examen des problèmes posés par ma Vie du Christ. C'était un spectacle nouveau que celui de tous ces grands maîtres du renouveau national juif s'occupant sérieusement lu Christ et du christianisme. Il en résulta des épisodes tragiques t des épisodes comiques. Un jeune écrivain hébraïque, très pauvre t très doué, connu sous le pseudonyme de Ben-Israël, donna à Haschiloah (la meilleure des revues néo-hébraïques, dirigée par le Dr Klausner) une série d'articles sur le judaïsme et le christianisme. l y déclarait, entre autres choses, que la description des souffrances lu Serviteur de Dieu au chapitre LIII d'Isaïe convenait parfaitement . Jésus de Nazareth, et que, dans l'ensemble, ce chapitre avait plus le rapport au Nouveau Testament qu'à l'Ancien. Cette idée souleva ne effroyable tempête qui dégénéra en persécutions... et le mal- heureux jeune homme, vaincu par la misère, se donna la mort. » Cité par Jean de Menasce dans *Quand Israël aime Dieu*, p. 23, n. 1.)

soutenu le peuple, qu'en a fait le Judaïsme moderne?

Dans son catéchisme, le grand rabbin S. Debré ne parle pas du Messie et il explique ainsi l'article XII du formulaire de Maïmonide (1) : « Lorsque les temps messianiques seront arrivés, nous les reconnaîtrons d'après nos prophètes à ce signe : la vérité, la justice et la bonté régneront sur tout l'Univers, la guerre et les discordes auront disparu. En un mot, les hommes ne reconnaîtront qu'un seul Dieu et ne formeront plus qu'une seule famille. » Comme beaucoup de modernes, il ramène tout le Messianisme à l'idée du royaume de Dieu et, abandonnant le point de vue national, ne garde que la manifestation universelle de la souveraineté divine dans la justice et la paix. Dans son *Esquisse d'une doctrine juive* (2), le rabbin D. Berman n'aborde même pas la question du messianisme. L'idée de M. J. Weill représente assez bien la pensée moyenne de beaucoup de Juifs : « L'opinion moderne, dit-il, depuis l'émancipation jusqu'à nos jours, a ajouté ou substitué aux conceptions traditionnelles du messianisme de nouveaux aspects. L'égalité des cultes proclamée par les nations acquises aux principes de la Révolution, a grandement influé sur les croyances eschatologiques de la foi juive. Le libéralisme réformateur a tendance à atténuer, sinon à voiler complètement, l'aspect temporel et national des espérances d'Israël... Les traditionalistes, eux, ont gardé les vieilles prières avec les formules messianiques, mais en les interprétant avec une certaine largeur et en accentuant surtout les sentiments universalistes qui se sont

(1) *Catéchisme ou Eléments d'instruction religieuse et morale à l'usage de la jeunesse israélite*, 6e édit., 1931.

(2) Paris, 1924.

exprimés avec tant d'ampleur dans quelques pages des prophètes... (1) »

Dans un livre paru d'abord en anglais, *The legacy of Israël*, et qu'une traduction, sous ce titre : *Le legs d'Israël*, vient de faire connaître aux lecteurs français, M. C. G. Montefiore se demande si, dans l'avenir, Israël a quelque chose encore à donner au monde. Ce n'est pas un incroyant et il nous informe lui-même qu'il est un juif religieux. Après avoir examiné la question sous tous ses aspects, il constate (p. 505) que le légalisme juif, en tant que croyance en un code parfait et divin, identifié avec le Pentateuque doit disparaître : « Si le Judaïsme en dépendait, ajoute-t-il, et en était inséparable, il ne pourrait en vérité avoir nul don à faire, nul rôle à jouer. » Il reste donc à l'actif du Judaïsme la croyance en un Dieu unique et en une loi morale dont Dieu est l'auteur. Mais M. Montefiore constate aussi qu'il existe aussi à côté un théisme chrétien et une loi morale chrétienne qui se sont imposés à l'humanité. Dès lors Israël a-t-il encore quelque chose à dire et à faire dans l'attitude du monde au sujet de ce qui vient en premier et en dernier lieu dans la pensée humaine, envers ce dont toute action, tout caractère dépendent en dernier ressort, la croyance en Dieu et en sa relation avec l'honnêteté et le devoir chez l'homme (p. 502) ? Il répond mélancoliquement qu'il serait audacieux et présomptueux de l'affirmer et il conclut : « L'ancienne loi et la nouvelle ne sont pas des termes inconciliables ; l'homme, dans la mesure où elles le concernent, a besoin d'elles deux. Toutes deux sont glorieuses et sublimes... » Dans le combat pour Dieu qui se livre à l'heure actuelle, « Israël peut

(1) *La foi d'Israël*, p. 170.

apporter sa contribution, non pas celle d'un adversaire, mais celle d'un notable ami et allié » (p. 507).

Nous ne pouvons qu'applaudir à ces nobles paroles. Le Judaïsme et le Christianisme ont des sources communes, et le Christianisme, né en Judée, professe qu'il se rattache à la foi des Juifs en un Dieu créateur et rémunérateur. Mais si le Judaïsme moderne veut être dans la lutte pour Dieu un allié, il convient que, cessant de se replier dans une contemplation ethnique et nationale qui l'appauvrit, il se remette dans la ligne universaliste des prophètes, de de ces saintes âmes qui, cinquante ou soixante ans encore avant notre ère, écrivaient le Psaume XVII dit *de Salomon*, qu'il trouve enfin dans l'Évangile et dans le Christ Jésus la plénitude de vie à laquelle il aspire.

A. VINCENT.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Pour ceux qui cherchent la face du Dieu de Jacob

N'était-ce point par quelque beau jour d'automne? La
amille et ses hôtes étaient réunis, sans doute, devant la
naison, dans le jardin de fleurs et d'arbres fruitiers? On
'est abstenu de sortir, de travailler, on demeure oisif.
Seuls, les enfants, les serviteurs ont mangé. C'est Kippour,
e jeûne annuel, scrupuleusement observé de ces bons
sraélites. A l'angle de la terrasse, pensif, un adolescent
:herche dans un livre quelque chose. Autour de lui on
:ause, on parle affaires, toilettes, musique; une jeune
'emme lit. Quoi donc? Le dernier roman des Tharaud,
'*Ombre de la Croix*! Une autre respire des odeurs. Les
ıommes, impatients de fumer, se promènent... Quel est
lonc le sens oublié de la traditionnelle observance? Puri-
ication? Rédemption? de qui? Quelle verge vient encore
rapper ces âmes indifférentes, à ce point laïcisées, qu'elle
ıe les réveille plus? Une angoisse grandissante a saisi
'adolescent. Peut-être a-t-il suivi les savantes leçons d'un
Rabbin. Il déchiffre l'hébreu. Il peut lire la Thora. Même
ın lui a laissé voir avec quelle subtile magnificence on
rrive à spéculer sur les textes du Talmud; et il s'est senti
.er d'être fils d'une race à l'esprit si délié, à la philosophie
i vaste, à l'érudition si minutieuse. Sa soif de Dieu n'a
ıas été étanchée cependant. Un soir de printemps qu'il
:herchait une issue pour s'échapper vers quelque chose

de grand et de fort, une porte par où sortir de lui-même, il s'en souvient, c'est un professeur de morale — et non un prêtre du Dieu vivant — qui lui a répondu : quelqu'un, en plus grave, dans le genre d'un pasteur Wagner, qui lui a adressé de pratiques, sensées et cordiales recommandations... Pas un mot de Dieu, ni de l'âme.

Où donc est la clef perdue qui ouvre la porte? Où entrevoir, où contempler la face du Dieu de Jacob?

L'adolescent s'est enfui jusque dans la sombre cathédrale. Bientôt, dans les chants liturgiques, au travers des paroles latines, il a tressailli de reconnaître sa Bible, et de saisir l'épanouissement d'une Révélation, tronquée sans doute, mais vraie toujours, de découvrir le triomphal témoignage de ce messianisme tenace dont on n'osait plus qu'à peine parler. « Anticipation de la raison sur la foi..., épure, toute naturelle, de ce que nous sommes appelés à voir, des yeux de la surnature, le jour où les purifications de la foi nous les auront ouverts. Mirage, reflet, mais non point illusion ou erreur (1). »

Mais une poignante inquiétude lui est restée au cœur. Son peuple, son cher Israël, après avoir si longtemps et si fidèlement gardé le dépôt sacré, est-ce qu'il faut vraiment que sa dispersion parmi les nations n'en fasse plus qu'une bourgeoisie contente d'un moralisme éclectique, d'une espèce de protestantisme libéral? Et le rabbinisme officiel, s'il fait place à la science dans sa rituelle piété, ne peut-il plus accéder à la contemplation?

Il connaît, il aime et vénère leurs vertus. Mais il sait qu'il ne recevra pas d'eux ce qu'il cherche. Il a expérimenté qu'il ne le recevra pas davantage du Sionisme, et

(1) JEAN DE MENASCE. *Quand Israël aime Dieu.* — Plon (Roseau d'Or), Paris, 1931.

de son ambition de restauration du royaume terrestre... Le sens des choses secrètes s'est aiguisé chez lui. Il entreprend de patientes études.

Il ne s'arrête pas aux apparences, même rebutantes...

Et voici qu'il entend, enfin, chanter la source...

Souterraine, gémissante, exultante aussi, elle court à travers les récits étranges et parfois sublimes des *Hassidim* de Pologne et de Podolie. A cette source, il s'abreuve largement. Elle n'est pas toujours limpide cependant. Les Hassidim sont plus ou moins cabbalistes, ils ont mauvais renom, ce sont les enfants perdus d'Israël. Ils passent un peu pour magiciens. Ils ont souvent allure bizarre. Mais parmi eux il y a des ascètes, des voyants et des saints. Ceux-là la tiennent, la clef perdue qui ouvre la porte. En eux palpite la ferveur d'une foi qui ne se tourne plus vers la Jérusalem terrestre, mais, repliée sur elle-même, invoque le Dieu caché. Vous voici vengés de vos faciles caricatures, pauvres Juifs polonais qui, tandis que l'Europe était toute secouée par les approches de la Révolution française et les guerres de l'Empire, ignorants de tout, et gueux comme Job, traîniez de village en village la misère yiddish. Sous vos longs cheveux sales, vos légendaires bonnets et vos caftans graisseux, le mystère de votre rêve intérieur est enfin retrouvé !

« Qu'elle est exquise, savoureuse et douce, la force des épreuves, puisque par elles le Nom de Dieu est exalté et sanctifié ! »

Eux, ils aiment la pauvreté, ils aiment l'exil. A cet exil de son peuple, répond l'exil où l'incompréhension des hommes a comme contraint l'amour de Dieu. La souffrance humaine peut s'unir, volontairement, à cette souffrance divine et l'abriter dans le cœur de l'homme, par une mortification rédemptrice. La dévotion de ces illuminés porte, en effet, les trois marques de la vie mystique.

Ils ont le sens de l'oraison, celui de la pénitence, celui de la charité. Ils savent que subsistent dans l'homme de grossiers résidus de l'attachement aux plaisirs du monde, des « pelures » qu'il importe de balayer afin de libérer en lui les « étincelles » de l'union à Dieu. Aussi la prière mentale, personnelle, doit précéder, puis nourrir de sa méditation, la prière publique. Rude discipline : « *le temps de la prière est le temps du combat* ».

Mais Dieu vient au secours de sa créature humiliée. Le mauvais ordre est renversé ; et ce Dieu paternel tire après Lui ses fils humains. Ce sont les légistes, les docteurs, les pharisiens, qui ont bâti autour de son trône tant de vestibules, de corridors, et de fausses portes ; aux cœurs simples et purs, le chemin s'ouvre sans détours jusqu'à Lui.

Alors le « moi » s'efface, la joie éclate. « Si, à mon arrivée dans l'au-delà, dit un Hassid, je suis condamné à l'enfer, je m'y rendrai en dansant, tant je serai heureux de faire la volonté de Dieu, son saint Nom soit béni ! »

Adieu le rationalisme livresque. Ce n'est pas la science qui donne la foi, c'est la foi qui cherche la science, une science revivifiée par elle. Les textes qu'on croyait connus apparaissent avec une signification nouvelle. Quand le Saint des saints a appelé Abraham et lui a dit : Pars, sors de ta terre... c'est de lui-même, de son « moi » qu'il lui a enjoint de sortir afin d'entrer, dépouillé et nu, dans l'amour de son Créateur.

Telle est la voie. Par l'oraison, le renoncement, l'amour, et leur sanctification progressive, le dévot accède à l'union à Dieu. La fin de l'homme est de servir Dieu, et, dit un maître du Hassidisme, « *le service de Dieu est voisin de la mort* ». Mort volontaire, mais douce ; car si, dans chacun des actes de la vie, la volonté de servir Dieu se met tout entière (ne dirait-on pas du saint François de Sales ?), il se fait comme une adhérence de l'âme à son

maître et au maître de ses actes, et l'union devient habituelle.

Le service du prochain s'ajoute au service de Dieu et s'y confond. L'amour fraternel prend un goût nouveau, jusqu'alors inconnu. Moïse Leib met le ciel en fête en inventant d'épouser une vieille fille laide et sotte, par charité...

Où sommes-nous donc? Par le dédale où nous font cheminer ces mendiants-poètes, ces discoureurs mystiques, ces inépuisables conteurs, sommes-nous arrivés sans nous en apercevoir tout près de sainte Angèle de Foligno, ou de saint Jean de la Croix?

Anticipation imaginaire, ou réelle? Mirage, ou clarté, promesse d'une autre clarté?

Le sourcier de ces fontaines méconnues a éprouvé leur profonde saveur et leur a voué une tendre gratitude. Aussi écrit-il : « Une exceptionnelle fidélité à l'esprit de l'Ancien Testament ne suggère-t-elle pas... comme le schéma de ce que voyaient les Prophètes?... et n'est-il pas raisonnable de penser que les grâces de charité que Dieu a pu mettre dans ces cœurs sincères, — éloignés du Christ par une ignorance quasi invincible, — ont été prolongées par la méditation de l'Écriture sainte, jusqu'à produire comme l'image virtuelle de la réalité telle que la voient ceux qui connaissent Jésus Rédempteur? »

A d'autres de discerner si l'étude de la théologie chrétienne et la consécration de lui-même à Jésus-Christ ont entraîné trop généreusement ce fils d'Israël à enrichir de sa propre pensée le trésor de la spiritualité hassidique?

Que celui qui sait lire à son tour prenne le livre, et, comme disent les Hassidim à la fin de leurs paraboles : Que celui qui comprend comprenne!

MARGUERITE ARON.

La morale ou les morales de l'évangile

Sous ce titre : *La morale de l'évangile*, le P. Lagrange vient de publier un petit livre consacré à l'examen de celui que M. Albert Bayet nous donnait, il y a plus d'un an, sous cet autre titre : *Les morales de l'évangile* (1).

Dans cet ouvrage, le professeur à l'École des Hautes Études développait un argument que son collègue, M. Maurice Goguel, s'est amusé à mettre en syllogisme. Majeure : Toute morale qui exprime la pensée d'un personnage est cohérente et exempte de contradictions. Mineure : La morale des évangiles n'a pas ces caractères. Conclusion : La morale des évangiles n'est pas celle d'un individu.

Mais cette conclusion en appelle une autre, qui est : Dans ces conditions, l'hypothèse de l'existence historique de Jésus est superflue et gênante. On connaît à ce signe que le petit livre de M. A. Bayet est l'un des « Cahiers publiés sous la direction de P.-L. Couchoud ». « Il peut y avoir des incohérences partout, écrit le P. Lagrange, il n'y en a pas dans la collection « Christianisme » publiée par M. Couchoud. Si, dans cette collection, on fait flèche de tout bois, les flèches suivent toutes la même direction ».

Jésus n'a pas existé : c'est plus qu'un paradoxe. Discuter une pareille affirmation, qui n'a même plus le piquant de la nouveauté, n'est pas, pour un savant, exempt de quelque ridicule. Si on ne l'en avait prié, le P. Lagrange n'eût pas songé à suspendre, pour le faire, des travaux plus sérieux. Il écrit : « Nous persistons à penser que la thèse principale de la nouvelle école (à savoir la non-existence de Jésus) est une atteinte au sens commun qui

(1) Paris, Grasset, 1931, et Paris, Rieder, 1930.

ne doit être réfutée que par un rappel au sens commun. »

Cependant il y a le syllogisme de M. M. Goguel. Un syllogisme, cela en impose toujours, même, et peut-être surtout, aux esprits qui font profession de mépriser ce mode barbare de penser. Deux morales au moins, et contradictoires, dans l'évangile : n'est-ce pas un authentique problème d'exégèse? Juxtaposées au hasard dans une vaste synthèse : n'est-ce pas, cette fois, un problème classique de critique et d'histoire littéraire? Où chacun apporte sa contribution : n'est-ce pas, enfin, un problème précis d'histoire tout court? Cela se peut et, peut-être, se doit examiner.

Cédant donc aux instances qui lui étaient faites et prétendant mettre à les satisfaire toute sa conscience professionnelle, le P. Lagrange s'est imposé la tâche fastidieuse de suivre pas à pas cette pseudo-démonstration, où j'estime, Dieu me pardonne! que M. A. Bayet, dans cette rencontre avec la morale de Jésus, fait la plus amusante figure de Nicodème qui se puisse imaginer.

Quoi qu'il en soit de M. A. Bayet, il y a réellement un problème de la morale de l'évangile, de sa forme et de son contenu. L'École eschatologique, qui l'a soulevé d'un point de vue spécial et beaucoup trop étroit, voici quelque vingt-cinq ans, ne l'a pas résolu. La contribution que le P. Lagrange vient d'apporter à cette solution dépasse de beaucoup en importance l'intérêt propre de la discussion à laquelle nous en sommes redevables.

Avec la plus courtoise objectivité, le P. Lagrange rappelle à M. A. Bayet, dans un chapitre préliminaire intitulé : *la Méthode*, que l'exégèse des évangiles, comme celle de tout autre écrit, est soumise à des règles critiques, dont il n'est pas admis, entre savants, qu'il soit loisible à quiconque de s'écarter.

Nous avons ensuite, en deux chapitres, le relevé minutieux et l'examen, point par point, des contradictions découvertes par M. A. Bayet dans la morale des évangiles et qui ressortiraient à deux et plus probablement à trois

systèmes différents. Il s'agit, sur le terrain de la morale spéculative, des antithèses : morale et rite, morale et foi, prédestination et liberté, et en matière de sanctions; puis, sur le terrain de la morale pratique, des propos discordants relatifs au respect de la vie humaine, à la richesse, à la famille, à la cité et à l'Église.

A l'exégèse abstraite, morcelée, ultra-littéraliste, proprement irréelle de M. A. Bayet, le P. Lagrange, appliquant les règles ci-dessus rappelées, oppose, selon les cas, quelques-unes des remarques générales que voici. 1°) La morale de l'évangile se présente sous forme de maximes détachées ou de décisions particulières, dont chacune veut être interprétée dans son propre contexte immédiat. 2°) Ces maximes et ces solutions sont exprimées dans le style sommaire et souvent figuré où se plaît le génie sémitique et qui, sur les lèvres de Jésus, prédicateur populaire et réformateur religieux, s'apparente plutôt au langage des prophètes, hommes d'action, qu'à celui des sages d'Israël, analystes copieux et subtils de la vie humaine. 3°) Ces maximes et ces solutions se distribuent, dans les évangiles, sur deux plans distincts, celui des préceptes et celui des conseils ou encore celui des conditions requises pour le salut et celui de la vie parfaite. 4°) La morale de l'évangile se donne elle-même comme transcendante, c'est-à-dire dominée par une fin surnaturelle, ce qui entraîne la subordination des biens naturels aux biens supérieurs de l'ordre divin. 5°) Enfin, il s'impose de tenir compte, dans l'interprétation des maximes et des règles particulières, non seulement de leur contexte immédiat mais encore de ce contexte général où c'est un fait que nous les lisons et qui est l'évangile lui-même.

Il serait à souhaiter qu'une étude directe de la morale évangélique fût entreprise, en dehors de toute discussion, à la lumière de ces principes. Cette étude voudrait une liberté et une largeur de perspective qu'interdisait au P. Lagrange le genre de travail dont il avait assumé la tâche ingrate. La synthèse de la morale de l'évangile, en

on état propre et sur le plan de l'Histoire, c'est une ntreprise pour laquelle nous sommes aujourd'hui mieux rmés que ne le furent nos prédécesseurs, et dont la réus-ite serait éclairante et bienfaisante.

Mais revenons à M. A. Bayet. Deux et peut-être trois orales contradictoires dans l'évangile ! Fort bien, mais 'où viennent-elles et qui donc les a ainsi juxtaposées ans le moindre souci d'atténuer ou, au moins, de voiler eur désaccord évident ?

Elles sont l'œuvre d'autant de groupes distincts et non as d'individus. On reconnaît ici, en M. A. Bayet, le dis-ple d'E. Durkheim. Il écrit : « Une idée morale, un pré-ecpte, une formule d'idéal, qu'est-ce aux yeux de la cience ? Un fait social, c'est-à-dire un fait lié à l'existence 'un groupe. » Cette conception, d'ailleurs inexacte, s'a-ère ici avantageuse. Avec plus de souplesse que des indi-dus, des groupes se prêtent, en effet, à jouer les rôles onymes et mal définis. Encore faudrait-il qu'il y eût race de leur existence ? Encore faudrait-il, à tout le oins, que cette existence même ne fût pas inconciliable vec les données saisissables de l'histoire. Le P. Lagrange, vec une précision cruelle, fait voir qu'il n'en est rien : ucune trace de l'existence de ces groupes, aucune possi-ilité historique de se les représenter.

Ce serait la fusion de ces groupes irréels qui aurait ntraîné la fusion de leurs morales. Évidemment. Mais ourquoi cette fusion, si Jésus n'a pas existé, de groupes de morales si discordants ? Et s'il y a eu fusion, pour-uoi n'a-t-elle pas eu comme conséquence un accord réel es groupes et une combinaison harmonisante de leurs orales ? Tout est inintelligible, remarque le P. Lagrange, ans ces rêveries de M. A. Bayet, y compris la manière ont il conçoit la rédaction de nos évangiles. C'est à se emander, en vérité, si tout cela est bien sérieux.

Le chapitre final du P. Lagrange sur l'unité de la orale catholique est une belle esquisse du travail syn-nétique dont nous parlions plus haut. La morale de l'é-

vangile, y explique-t-il, a pour loi suprême l'amour de Dieu ; elle est ordonnée à l'utilité du prochain ; elle n'exclut pas le libre exercice de la raison.

On dirait que M. A. Bayet n'a rien soupçonné de tout cela. A comparer ces deux petits livres, on mesure, d'une part, la profondeur et la richesse de la psychologie morale catholique, d'autre part, l'indigence de la psychologie morale laïque. De la première à la seconde, grand Dieu ! quelle régression ! Sans compter que, des deux, c'est la psychologie morale catholique qui est la plus intelligente, la plus souple, la plus rationnelle, la plus adéquate au réel.

Rome. A. LEMONNYER, O. P.

ÉDUCATION ET ENSEIGNEMENT

ROBERT LAMBRY. *Réflexions sur l'enseignement du dessin.*

Oh! l'ennui des « plâtres » poussiéreux qu'un professeur morose plaçait devant un rideau gris en nous disant pour tout conseil : « Faites ça ! » Heureux enfants d'aujourd'hui pour qui *le dessin doit être un jeu* : c'est le dernier commandement d'une série d'axiomes autour desquels gravitent, en ce domaine des arts graphiques, toutes les méthodes nouvelles.

EAN JAOUEN. *L'école active. Un suggestif exemple de pédagogie nouvelle.*

On parle beaucoup de la pédagogie nouvelle : il est plus malaisé de la définir. On nous la montre ici, dans ses traits essentiels, d'après l'expérience d'une praticienne; et en ramenant cette expérience à ses principes, on nous suggère que la méthode peut se transposer, s'appliquer « chez les grands » comme « chez les petits ».

). *Réunions franco-allemandes de professeurs catholiques.*

Pour élargir les méthodes et les cœurs.

EAN GÉRARD. *Une nouvelle méthode de dessin.*

Nos petits amis, à l'école de MM. R. et L. Lambry, apprennent, en même temps qu'à dessiner, à voir « les animaux tels qu'ils sont » et à sympathiser avec eux.

L. MICHEL. *L'École des Parents. Son congrès annuel et ses conférences d'hiver.*

DIDASCALOI. *Chronique des livres.*

Manuel de Pédagogie générale. — Les programmes de l'école primaire et la psychologie enfantine. — J'apprends à lire et à écrire. — Psychologie-Education. — Les problèmes de la famille et le féminisme.

Réflexions sur l'enseignement du dessin

Depuis dix ans, un effort considérable a été tenté dans tous les pays pour réviser, simplifier et mettre à la portée des moins doués l'enseignement rationnel des arts graphiques à l'aide de méthodes dites nouvelles. Les nombreuses théories auxquelles cet effort a donné naissance contiennent toutes des points communs autour desquels gravitent ces systèmes éducatifs qui ne diffèrent ainsi que par des questions de détails, leur squelette restant en réalité identique. Ce sont ces pivots intangibles, consacrés expérimentalement par l'unanimité des méthodes actuelles, que nous voudrions mettre en valeur dans cet article, afin de saisir aussi clairement que possible quels sont les axiomes dont la remarquable activité pédagogique de ces dernières années vient d'enrichir le domaine du dessin. S'il est évident que ces lois, au nombre d'une dizaine — que nous nous contenterons d'indiquer, ne pouvant leur donner ici tout le développement désirable, — ont historiquement existé depuis la création de l'homme, il n'en est pas moins vrai que l'honneur de les avoir retrouvées, classées, placées en pleine lumière, d'en avoir exposé avec souplesse les relations pratiques et d'en avoir enfin déduit toutes les applications utiles, revient de droit à notre XXe siècle.

*
* *

1re Règle : *Tout dessin est un dessin de mémoire*

Ce principe essentiel est encore trop peu connu des ducateurs. Il est cependant facile de tenter par soi-même expérience suivante, pour se convaincre de son impossi-ilité : Choisissant un modèle quelconque, on essaye de : représenter sans le quitter un seul instant des yeux... 'e jouissant pas du don de double-vue, on ne peut évi-emment y parvenir : entre le moment où l'on regarde xement le sujet à reproduire et celui où l'on trace son nage, on doit nécessairement le quitter des yeux. Ainsi perfection du travail généralement nommé « dessin 'imitation » dépend essentiellement, à un titre moindre ıns doute que le véritable « dessin de mémoire » mais ı toute vérité cependant, du développement normal de ette dernière faculté. Ce que nous avons coutume d'ap-eler « éducation de la *vue* » est donc en réalité l'éduca-on de la *mémoire visuelle.*

L'importance de cet axiome ne saurait être contestée, et on comprend que seules auront chance d'être fécondes t complètes les méthodes s'appuyant non pas sur la for-ıule creuse d' « apprentissage de l'*œil* » dont tant de ıéories ont abusé, mais sur la véritable éducation des *ıuvenirs-images* dont nous allons parler maintenant.

*
* *

2e Règle : *Le dessin est l'art de la lumière*

Sans éclairage, pas de valeurs ni de couleurs, donc pas e dessin possible ; la clarté seule, frappant les objets, les end visibles : la vue est donc bien le sens de la lumière.

Grâce à elle notre œil peut choisir un sujet et le projeter par l'intermédiaire de la rétine sur cet écran cinématographique du cerveau que nous avons nommé la *mémoire visuelle*, de la limpidité duquel dépend la perfection du dessin. Notre esprit — de par sa nature même — se penche sur cette fenêtre afin de regarder le modèle d'une manière personnelle et de le simplifier par l'apport de ses propres connaissances : il le *stylise*. Puis il commande à la main de transmettre au papier l'impression qu'il a ressentie.

Si l'œil continue à guider l'outil par une succession de prises de vues directes d'après nature, on fait du dessin d'imitation ; si au contraire l'écran de la mémoire visuelle n'est plus illuminé que par l'éclairage intérieur des *images-souvenirs*, on s'adonne au « dessin de mémoire » proprement dit.

Dans tous les cas il est clair que rôle de la main se borne à celui d'une machine-outil à laquelle il n'y a que trois qualités à réclamer : la précision, la fermeté et la rapidité ; elle n'est en réalité qu'une pâle servante de la mémoire, intermédiaire de dernier plan entre le cerveau et le papier.

A la lumière naturelle directe ou à l'éclairage par réflexion des souvenirs visuels se joint inévitablement la plus étrange des clartés : celle de l'imagination.

***

3e Règle : *Il faut contrôler l'imagination*

Chacun sait que l'imagination, fonction spontanée de l'esprit humain, en est sa principale richesse pourvu qu'elle s'exerce comme il faut ; mal dirigée elle pourrait en effet conduire aux pires égarements. C'est donc la plus grande gloire et le plus grand tourment de l'artiste, et quiconque a charge d'âmes doit simultanément s'acharner

à développer et à discipliner l'imagination des élèves qui lui sont confiés.

Nous posons de la sorte le plus délicat des problèmes : celui du respect de la personnalité dans l'éducation du dessin. Former les débutants sans les déformer, sans vouloir *a priori* leur imposer une théorie générale aux limites étroites, n'est pas chose facile et demande l'amour de sa tâche : on pourrait écrire sur ce sujet un gros volume, contentons-nous de signaler avec les écoles modernes qu'un enseignement durable et profond doit être assez souple pour se modeler sur chaque individualité en vue de lui apporter à la fois la maîtrise et l'essor.

Si la *mémoire* visuelle peut être comparée utilement à l'appareil de cinéma le mieux constitué pour l'enregistrement et la projection du film des souvenirs « vécus », en quelque sorte historiques, l'*imagination* au contraire est un metteur en scène qui n'accepte à la rigueur le déjà-vu que pour mieux en dissocier les représentations : il lui faut continuellement de nouvelles images. C'est pourquoi nous le voyons toujours en éveil — même quand nous dormons — qui bouleverse inlassablement le studio de l'intelligence et s'empare, sans crier gare, de l'appareil si délicat de la mémoire. Et pourtant... c'est bien par lui que l'on *trouve du nouveau,* que l'on invente, que l'on crée ; par lui que l'on *stylise*, que l'on modifie, que l'on transforme ; par lui enfin qu'une œuvre peut vraiment acquérir le degré de fantaisie qui en fait une composition originale...

Un tel réalisateur n'est donc point à dédaigner au centre de nous-mêmes, pourvu que nous ne nous soumettions pas aveuglément à sa dictature, mais que nous sachions le « tenir en laisse » comme ces bons chiens qui sont à la fois les animaux les plus dangereux et les meilleurs gardiens de la maison. Il nous suffira de placer derrière lui

un gendarme habile pour le surveiller dans ses continuelles promenades, et nous trouverons alors en lui notre plus merveilleux auxiliaire : voilà pourquoi le *bon sens* nous a été donné ; le tout est d'en faire un fréquent usage.

L'originalité soumise à la raison, qui stylise dans les limites du possible, est une excellente chose ; elle serait indésirable et insupportable si elle devenait la maîtresse du logis. Sachons donc reconnaître, parmi les clichés superposés qui défilent continuellement dans le laboratoire de notre réflexion, ce qui appartient au ruban automatique de la Mémoire ou ce qui est surajouté à ce film initial par l'opérateur fantaisiste de notre Imagination personnelle. Sachons surtout aider les jeunes débutants à régler l'indomptable puissance de leur individualité par l'apport raisonné du réel.

Une phrase bien connue résume ces notions : nous devons apprendre aux élèves à « *imaginer d'après nature* ».

*
* *

4e Règle : *La meilleure école est celle des croquis d'après nature*

D'après ce qui précède, il serait déjà facile de conclure à l'importance du choix des modèles : il ne faut pas copier n'importe quoi, surtout pas de photos, de cartes postales ni de gravures de modes. Une autre raison vient d'ailleurs confirmer ce principe : tout l'essentiel du dessin consiste en effet à représenter sur *un plan* ce que nous voyons *en relief*, et c'est dans cet exercice de transposition que réside l'assouplissement visuel grâce auquel se forme peu à peu l'artiste. Par la copie servile de clichés stéréotypés on infirme radicalement cette précieuse éducation ; ce procédé peut donc être considéré comme néfaste parce que,

loin d'apprendre quelque chose de positif, il crée chez le débutant des *habitudes mauvaises* dont il ne pourra plus se débarrasser par la suite.

De plus, notre vue normale *synthétise* continuellement à son insu et — dans le cas du mouvement, par exemple — ne retient point des instantanés isolés mais bien des clichés résultant déjà de plusieurs fractions de gestes additionnés, ce que ne saurait rendre la photographie. Plaçons donc résolument nos élèves en face de *la nature*, devant des sujets animés ou inanimés qu'ils devront reproduire en quelques traits francs de crayon ou de stylo : tout est intéressant.

Par cette déclaration à laquelle souscrivent toutes les méthodes éprouvées, on fait ressortir la faillite de l'enseignement classique du dessin que pressentait déjà, avant la guerre, Louis Morin quand il écrivait :

« J'ai idée qu'une classe de *croquis* manque, dans les collèges et les lycées... En effet, il est beaucoup plus facile d'introduire une science nouvelle dans le programme universitaire que de modifier une ancienne institution scolaire, telle que la classe de dessin. Je ne crois pas que son enseignement ait beaucoup changé depuis l'époque lointaine où je copiais, comme mes camarades, d'après la bosse, la tête de Thémistocle, qui regarde à droite, et celle de Périclès, qui regarde à gauche... *J'ai conscience de ne rien devoir à cet enseignement.* Le croquis rapide, pris dans la rue, dans les jardins publics, au cirque, à la campagne, partout..., est le seul enseignement primaire du dessin ; l'étude des chefs-d'œuvre anciens n'est bonne que pour des élèves habitués déjà depuis longtemps à mettre un bonhomme sur pieds et qui savent comprendre... tout le merveilleux enseignement de la *Nature*. Mais c'est toujours par l'antique : à main levée, d'après l'estampe et d'après le relief, comme dit le programme offi-

ciel, que le professeur de dessin fait débuter ses élèves, alors qu'il serait si simple de leur dire : Croquez-vous les uns les autres et efforcez-vous de ne donner que des lignes générales : le fini viendra plus tard (1). »

*
* *

5e Règle : *Ne retenir que des ensembles*

S'adonner aux croquis rapides d'après nature dans le but d'assouplir continuellement notre mémoire visuelle constitue évidemment un excellent exercice, encore faut-il savoir par quel bout commencer. — C'est heureusement à l'heure actuelle un fait assez avéré que l' « on ne commence pas par un bout » pour que nous n'ayons point à nous étendre sur ce sujet : tout est, nous l'avons vu, dans l'*observation* dont nous devons conserver des *souvenirs* précis ; cela ne peut se faire que si nous prenons l'habitude de ne jamais nous embarrasser des *détails inutiles.* Les « fioritures » n'ont d'autre utilité que celle d'embrouiller, mais la charpente essentielle de tout bon dessin consiste uniquement dans la notation de la *masse constructive* du sujet.

Ainsi : 6e Règle : *Tout est une question de taches*

Notre champ visuel, pour peu que nous prenions l'habitude de cligner assez fortement les yeux, se compose en effet d'une *mosaïque de taches*, chaque élément de ce grand puzzle possédant une forme particulière qui se rapproche toujours d'une surface géométrique connue. Nous devons

(1) Louis Morin, *Le dessin humoristique*, Henri Laurens, 1913. (C'est nous qui soulignons.)

alors exiger de nos élèves, dans l'observation rationnelle de ces taches, deux qualités : la *sincérité* et la *sobriété*. Les spéculations cubistes ne pourront empêcher le bon sens de rester finalement l'unique arbitre en matière d'art, donc tout dessin qui déforme volontairement les masses que l'évidence nous présente est un mensonge contre lequel il faut s'élever avec intransigeance ; la règle suivante nous montrera par quel procédé on peut habituer les débutants à retenir avec exactitude la silhouette des taches observées.

7e Règle : *Pas de formation sans* comparaisons

Les théories et la pratique sont maintenant d'accord pour prétendre que le seul moyen fécond d'éduquer rapidement la mémoire visuelle des enfants est de les aider à faire incessamment des *découvertes comparatives*. Sommes-nous avec eux en promenade ? Voici quelques remarques à suggérer à notre auditoire : « A quoi ressemble cette meule de foin ? — A une brioche ! — Et cet arbre ? — A une poire mise à l'envers ! etc. » — Sommes-nous en classe ? Nous pouvons grouper devant les élèves des objets divers et leur faire ramener la tache essentielle de chacun d'eux à une surface géométrique simple prise pour norme. Exemples : « Que manque-t-il à cette boîte pour être carrée ? Est-elle trop large ou trop haute ? — De ces deux chapeaux, quel est celui qui se rapproche le plus d'un demi-cercle ? — Nommez plusieurs ustensiles dont la forme générale soit triangulaire ? etc. »

L'attention visuelle que nécessitent ces comparaisons mûrit le jugement artistique, même si l'on ne se préoccupe pas au début de faire réellement représenter sur le papier ce que l'on fait constater dans l'espace : le dessin, comme la philosophie, est beaucoup plus affaire de médi-

tation personnelle devant l'évidence qu'emploi par trop scrupuleux de règles apprises par cœur.

En effet nous avons pu pousser très loin l'éducation de malades allongés, atteints de tuberculose osseuse, sans leur demander d'autres exercices que la constante utilisation de leurs loisirs forcés à l'assouplissement de leur mémoire visuelle dans le sens que nous venons d'indiquer. A leur stupéfaction légitime, ils pouvaient constater une fois rétablis qu'ils savaient parfaitement dessiner.

De semblables démonstrations obligent nos contemporains à ne plus regarder « le don naturel » de la vocation artistique que comme une exception qui confirme la règle suivante :

8e Règle : *Pour être artiste il suffit de le vouloir*

Nous pourrions nous étendre longuement sur cette affirmation et en fournir de nombreuses preuves; qu'il nous suffise de citer un fait : l'un des logistes du dernier Prix de Rome, qui est considéré comme un des artistes dont les œuvres offrent le plus de perfection et d'inspiration, ne savait pas, à quinze ans, tenir un crayon ni prendre un croquis; il lui a suffi de quelques années d'ardente curiosité et d'inébranlable volonté dans son travail pour s'élever avec une remarquable sérénité au rang qu'il occupe aujourd'hui.

Sachons donc *donner confiance* aux débutants, les pénétrer de cette conviction que tout croquis dont l'ensemble ne se lit pas clairement du premier coup d'œil est mauvais et les mettre tout de suite en garde contre les petites choses hésitantes et méticuleuses : pas de traits nombreux et charbonnés par lesquels on retouche sans cesse son esquisse, mais la notation énergique des *grandes masses* du modèle par l'indication d'un minimum de lignes franches et nettes.

*
* *

9° Règle : *C'est avec tout son corps que l'on dessine*

Signalons, en effet, du point de vue pratique, que l'éducation doit exiger de ses élèves qu'ils soient solidement assis, le buste tenu droit, les yeux aussi loin que possible du papier (ne jamais approcher son visage contre le dessin, mais placer son papier sur un carton fort, légèrement incliné vers soi). Le coude ou au moins le poignet doivent trouver un point d'appui résistant ; le crayon est pris entre le pouce et l'index sans crispation comme sans mollesse, reposant en dessous sur le medium et en arrière sur le dos de la main. On doit toujours avoir le jour à sa gauche et la meilleure clarté est celle qui vient du Nord (ne jamais travailler avec le soleil sur son papier ni dans une demi-obscurité ; placer ses outils à sa droite).

Rappelons encore que pour mener une ligne droite on ne regarde uniquement, pendant toute la durée du parcours, que le point où elle doit aboutir ; que toutes les lignes horizontales se mènent de gauche à droite et toutes les verticales de haut en bas, vers soi.

Enfin disons que l'on ne doit à aucun prix admettre les gribouillages et qu'il faut livrer une guerre sans merci aux petits traits croisés ou barbouillés que tant d'écoles modernes de dessin, hélas, préconisent encore à priori.

*
* *

10° Règle : *Le dessin doit être un jeu*

Moins que toute autre étude le dessin peut être considéré comme une science abstraite et rébarbative ; de droit il devient aujourd'hui par excellence l'âme des jeux éducatifs.

Six qualités sont de ce fait réclamées de celui qui a mission de l'enseigner : la *gaieté* (n'instruire qu'en amusant) — la *brièveté* (savoir se borner pour ne jamais demander un trop long effort d'attention) — la *variété* — la *persévérance* (ne jamais quitter un sujet avant qu'il ait été compris; faire diversion et y revenir sous une autre forme) — la *sagacité* (savoir se mettre à la portée de chacun pour l'encourager de telle sorte qu'il se sente en constant progrès) — enfin l'*ingéniosité* (utiliser fréquemment la mine inépuisable des applications qui éveillent l'intérêt : coloriages, découpages, collages, etc.).

*
* *

Puissent les Éducateurs comprendre à quel point ces dix commandements sont précieux et ne pas laisser perdre le fruit des laborieuses recherches pédagogiques dont ils résultent... Puissent surtout les dirigeants de l'enseignement secondaire du dessin se réveiller enfin de leur inadmissible torpeur !

ROBERT LAMBRY
Lauréat des Beaux-Arts.

L'école active

Un suggestif exemple de pédagogie nouvelle

Tandis que la pédagogie nouvelle fait sa trouée, des humanistes s'inquiètent et d'autres sourient. L'école active, avec sa prétention de faire redécouvrir le monde à chaque enfant, ne leur paraît pas le plus court chemin pour accéder à l'héritage spirituel de l'humanité. Un petit nombre cependant ne regardent pas sans une secrète sympathie les tentatives des novateurs ; l'activité de l'enfant, songent-ils, pourvu qu'elle soit guidée, n'empêchera pas chez l'adulte le respect de la culture désintéressée, et sans doute elle le prépare, mieux que les vieilles méthodes, à penser sincèrement et à créer, pour s'exprimer, un art plus proche de la nature. C'est qu'il y a plusieurs façons d'entendre la nouvelle pédagogie, plusieurs façons aussi pour le maître de s'acquitter de sa tâche de guide. La question, au fond, n'est soluble que si l'on examine de près les réalisations concrètes, car la valeur des méthodes actives, comme des autres, dépend surtout du maître qui les emploie. Une praticienne, justement, vient de nous livrer une expérience significative entre toutes. Je pense à *La Rédaction chez les Petits*, de Marie Fargues (1). Cet exercice de la rédaction, étant donnée la somme de qualités et de connaissances qu'il met en œuvre, passe pour l'un des plus complets, des plus expressifs de la personnalité enfantine. Ouvrons le livre de Mme Fargues : il nous enseignera, je crois, mieux que de longues théo-

(1) Les Éditions du Cerf, Juvisy.

ries, dans quelle mesure et à quelles conditions les méthodes actives peuvent préparer l'enfant à une culture véritable.

C'est de la pédagogie, et pourtant le charme de ce livre vous conquiert dès l'abord. Plusieurs ne m'en croiront pas. Mais oubliez, lecteurs de trente ans, des souvenirs trop cruels ; oubliez la petite école sombre, l'immobile ennui et le pensum ; feuilletez un peu ce clair volume : je vous défie de ne pas le lire en entier, si vous aimez l'enfance.

Les petits de Mme Fargues ne paraissent point malheureux. On les voit descendre au jardin avec leur maîtresse pour noter « les jolies impressions reçues de la nature matinale » ; on les voit, en classe, examiner des fleurs, des images, se livrer à des expériences sur la bougie, le sucre, la farine ; parfois ils se groupent en équipes pour s'entraîner mutuellement à observer et rédiger, et le chien Capi trône au milieu d'eux sur la table magistrale ; les exercices les plus mortifiants : chasse au mot propre, définition, concision, empruntent pour eux les allures du jeu ; une grande sœur de neuf ans écrit, à temps perdu, un roman « pour l'amusement et l'édification » de son petit frère ; une classe entière, pendant un mois, recrée une comédie : *Le savetier et le financier*, sur les données de La Fontaine... Bref, le droit des enfants à la joie et leur besoin d'activité reçoivent ici de telles satisfactions qu'on se demande si l'école buissonnière pourrait encore tenter quelqu'un, le jour où tous les éducateurs seraient convertis aux idées de Mme Fargues.

Mais l'apprentissage du style ne souffre-t-il pas un peu de ce régime ? Bien au contraire, et les compositions de ces petits nous rassureraient au besoin si nous craignions, en les admirant, de donner les mains à des méthodes frivoles. Lisez plutôt :

Si j'étais violette

Si j'étais violette, j'aimerais bien être dans un beau jardin plein de belles fleurs et de beaux arbres,

Dans un jardin avec des oiseaux,
Des enfants me cueilleraient pour me donner à leurs parents.
Je dirais à ces enfants :
Laissez-moi donc dans l'herbe, les oiseaux chantent si bien!
Laissez-moi vivre en paix.

N'est-ce pas exquis?

Et ceci où « les torts de la rime » ajoutent peut-être à la fraîcheur du sentiment poétique :

La forme des marronniers
est presque toujours ronde,
les fleurs ressemblent à un bougeoir allumé,
et de l'arbre on voit partir des hirondelles blondes.

On s'abandonnerait volontiers au plaisir de relever ces morceaux ingénus où frémit un accent personnel... Je m'en voudrais cependant de laisser croire que la « Rédaction chez les Petits » ne soit qu'un livre agréable, quand c'est surtout un livre utile. « Cahier de notes d'une praticienne », nous avertit l'auteur. C'est trop de modestie et nous venons de voir que ces notes, bien que d'une sincérité parfaite, nous donnent au moins l'impression de la vie, ce qui, hélas! n'est pas toujours le cas dans les écrits de ce genre. Mais il faut, en effet, comme on nous y invite, chercher dans cette œuvre la portée pédagogique plutôt que le mérite littéraire. Et c'est de ce point de vue que je voudrais l'envisager ici.

Est-il besoin de remarquer d'abord que nous n'avons pas affaire à une fantaisiste? Que les apparences ne trompent pas le profane! Ces petits qui bougent, observent, manipulent et semblent jouer presque toujours ne sont pas dissipés, égarés dans une voie étrangère à leur travail : c'est leur activité laborieuse qu'ils déploient sous nos yeux, c'est leur façon de parvenir à la maîtrise des techniques scolaires. Où les partisans de l'ancienne pédagogie ne voient que distractions oiseuses, Mme Fargues voit des méthodes efficaces et directes : le but de la rédaction sera mieux atteint par des écoliers actifs que par des écoliers passifs.

Si l'on n'y prend garde, écrit-elle, au lieu de donner à l'enfant *la maîtrise de la pensée liée à la maîtrise du langage* (cette double maîtrise et cette exacte liaison, voilà bien, je pense, le but de notre discipline), ce laborieux apprentissage aboutit au verbalisme, c'est-à-dire à l'usage habituel de mots que l'esprit détache de leur substratum réel. C'est pourquoi il faut, non pas tenir indéfiniment l'enfant dans le domaine des choses tangibles, mais l'y ramener sans cesse, et veiller à ce que, même à l'occasion des exercices de mots les plus déliés, il ne perde pas le sens du réel.

C'est la raison d'être de tous ces procédés actifs que nous admirions tout à l'heure. « Activité physique, matérielle? Si vous voulez. Activité intellectuelle? Oui, et avant tout. » Ce qui n'est pas douteux, c'est que les résultats sont en fonction directe « de ces préparations qui suggèrent, éveillent, stimulent ». Le premier des petits morceaux que j'ai cités a été écrit après deux heures de travaux divers sur la violette : observations, descriptions, dessin. En revanche, quand les élèves n'ont pas été préparés, ils ne savent ni voir ni peindre : ils se bornent à la simple énumération ou n'aperçoivent pas l'essentiel.

Ce que les petits de Mme Fargues ont gagné aux méthodes actives, peut-on essayer de le procurer à d'autres élèves, petits ou grands? Cette expérience d'une praticienne est-elle transposable? « Nous n'avons pas besoin de petites recettes », me disait un professeur consciencieux et qui entend « créer » ses classes. Il avait raison. Les petites recettes sont la négation des méthodes actives. Mais ce que Mme Fargues nous apporte est bien autre chose : c'est d'abord un exemple stimulant, une invitation discrète, mais persuasive, à fonder notre pédagogie sur une connaissance réelle de l'enfant; ce sont ensuite quelques règles simples et générales que la psychologie devrait, semble-t-il, avoir imposées depuis longtemps à la pratique, mais qui sont loin d'y être universellement reçues. Oui, l'expérience de Mme Fargues est suggestive, précisément parce que, chez elle, sous les procédés concrets, nous retrouvons l'universel, le principe

qui les inspire et les dépasse et permet des combinaisons nouvelles ou des transpositions. Il vaut peut-être la peine de le noter, ces idées maîtresses de sa pédagogie, l'auteur ne les a pas découvertes d'elle-même ; si simples qu'elles paraissent, je ne crois pas que des tâtonnements empiriques ou des dons innés ou des intuitions féminines mènent jusque-là. Mais elle a cru (c'est à sa louange) que tant de psychologues, tant de chercheurs spécialisés, qui s'adonnent aujourd'hui à l'étude scientifique de l'enfant devaient avoir quelque chose à lui apprendre. Elle s'est mise à leur école et, de leurs observations diverses, elle a retenu ce que, après expérience, elle a jugé le plus solide et le plus utile. C'est là, dans cette vérification et dans ce choix, que réside son originalité. C'est par là qu'à son tour elle peut nous être utile. Qu'on nous excuse de disséquer un livre vivant ! le charme en sera rompu ; mais l'analyse de ses principes suggérera peut-être à quelques éducateurs les adaptations qu'il permet.

Certaines remarques de Mme Fargues nous offrent d'abord une excellente introduction à la psychologie de l'enfant.

L'un des premiers jours de l'année, quand ses petits en sont encore à mettre debout une simple phrase, la maîtresse a ouvert une fenêtre et, « devant un tilleul dépouillé qui montre une gouttelette au bout de chacune de ses brindilles », les a invités à construire une phrase sur ce qu'ils voyaient.

Au total, consigne-t-elle, exercice peu réussi. On avait trop à dire, un fouillis d'impressions exubérantes noyait la pensée, aussi l'unique phrase prescrite contient souvent en réalité la matière de deux ou trois et n'est pas construite.

Le lendemain elle leur dit :

« Fermez les yeux, et voyez en esprit le village la nuit, quand vous sortez de vos classes pour rentrer chez vous à l'heure du dîner... Vous allez choisir une des choses que vous voyez... Faites la phrase dans votre tête. » L'image évoquée, note l'auteur, étant relativement simple, les phrases ont été nettes et bien construites.

Et pourquoi l'image évoquée était-elle simple? Parce que, de lui-même, l'esprit l'avait *isolée* de toutes les autres, on dominait son sujet, tandis que, la veille, le sujet avait dominé l'écrivain...

Un peu plus loin, à l'occasion d'un texte donné en dictée : *La fatale rencontre* (un paquebot qui heurte un iceberg), nous ne manquons pas, avec l'auteur, de trouver

caractéristique que les enfants aient pu parler cinq minutes sur la catastrophe sans éclaircir d'abord le terme *banquise* qu'ils étaient plusieurs à ignorer. Bateau, brouillard, naufrage : l'esprit est assez impressionné par ces images pour laisser provisoirement dans l'imprécision les autres éléments du drame.

Le temps vient où l'on montre aux enfants des images en vue de la rédaction. Force est alors de constater que

les enfants ne regardent pas bien les images qui les séduisent tant; leur œil s'amuse aux couleurs, leur esprit à tel ou tel détail insignifiant : l'ensemble reste confus.

Le contraste de l'immense girafe avec le minuscule singe accroupi par terre ne les frappe pas : la drôlerie du lance-pierre que tient le singe accapare l'attention. Ils ne songeraient pas davantage à noter les expressions de figure des deux acteurs.

L'enfant, d'ordinaire, reste sérieux devant ces choses; il en jouit peut-être plus intensément que nous qui en rions; mais justement pour cela il ne s'en détache pas; il les vit plutôt qu'il ne les remarque et il n'aura pas l'idée de les faire remarquer.

De ces textes assemblés une conclusion, semble-t-il, se dégage, vers laquelle Mme Fargues nous oriente quand elle écrit, pour nous conseiller d'allier le dessin à la rédaction : « la vision du petit enfant est naturellement globale ». Il faudrait seulement prendre le mot de vision dans un sens large et dire que la connaissance chez l'enfant est naturellement globale. Mais, objectera-t-on, pourquoi ces éléments insignifiants qu'il note et qui ont précisément à nos yeux le défaut de n'atteindre pas l'essen-

:iel, le caractéristique? Ils confirment la loi : l'enfant les
ıote, parce que ce sont les seuls qui soient en rapport
ıvec son expérience antérieure; le reste demeure pour
ui un ensemble qu'il ne détaille pas. Il n'y a que deux
'açons de lui faire noter ce que nous considérons, nous
ıdultes, comme l'essentiel : c'est de le lui dire ou de le
nettre sur la voie pour qu'il le découvre lui-même. La
première méthode semble plus rapide, et la pédagogie
réceptive s'y laisse prendre. La seconde est plus fruc-
tueuse.

Les observations de Mme Fargues quand elle demande
ı ses petits de formuler nettement les données de problè-
nes très simples ou les règles de leurs jeux quotidiens ou
a définition de mots que tous croient comprendre, nous
nontrent de nouveau où gît pour eux la difficulté : ils ne
ıavent pas analyser, pour dégager ensuite l'essentiel. Il
'audra donc les y amener, et pour cela ne pas commencer
par l'analyse, mais partir de leurs expériences en y cher-
chant ce qui peut les pousser, les intéresser à ces connais-
sances nouvelles qu'on veut leur inculquer. Il y a bien
des manières d'éveiller l'intérêt : accorder aux sens leur
part d'activité, présenter l'exercice sous forme de jeu,
favoriser le travail collectif. Il y a surtout un art de relier
entre elles les différentes disciplines en y découvrant des
objets communs aux unes et aux autres et sur lesquels se
concentre l'intérêt. C'est pourquoi, dans la classe de
Mme Fargues, la rédaction, au lieu d'être reléguée dans
un compartiment fermé de l'horaire, est mêlée à tout :
dessin, expériences, histoire, géographie, arithmétique,
images, lectures.

C'est un des grands avantages du professeur unique que de pouvoir faire entrer un peu de français dans l'arithmétique ou la géographie, un peu d'arithmétique ou de géographie dans le français...

Mais, l'intérêt éveillé, il s'agit encore de prévenir ce danger de confusion ou d'éparpillement, auquel leur per-

ception globale expose les enfants. Il faut les aiguiller vers l'objectif à atteindre, il faut

réduire le champ de l'activité intellectuelle, conduire le faisceau lumineux de l'attention dans une direction définie, et demander un effort court, mais intense et surtout simple. Mme Montessori a dit une chose analogue à propos d'éducation sensorielle : il faut *isoler* les perceptions.

Nous voilà loin des petites recettes. Et je n'ai rien dit de ces fines remarques touchant la connaissance individuelle des élèves ! Le dessin, la rédaction, surtout la rédaction libre, peuvent, de l'avis de Mme Fargues, nous renseigner utilement sur la personnalité intellectuelle des enfants : réalisme ou verbalisme de l'intelligence, tour d'imagination, degré de sensibilité. Mais les moralistes curieux qui se figurent, par la rédaction, surprendre une conscience enfantine, et plus encore les vertueux qui pensent la former en exigeant que toute composition se pare de phrases édifiantes, seront déçus s'ils lisent par hasard le chapitre intitulé : *La Rédaction au service de la psychologie*. Ne croyez pas pour si peu que la formation morale laisse indifférente une éducatrice comme Mme Fargues. Seulement, la vie morale chez ces bambins étant encore « engagée dans l'inconscient, ce n'est guère par le discours qu'on peut la promouvoir, mais par les habitudes imposées dès le jeune âge, l'influence du milieu, et — j'en demande pardon aux apôtres de la liberté intégrale — par le dogmatisme ». Il n'est que juste d'ajouter qu'on trouve dans la pédagogie active des ressources qui, bien utilisées, contribuent aussi efficacement à la formation du cœur qu'à celle de l'intelligence : le travail collectif, par exemple, ou l'appréciation des élèves par leurs camarades, et surtout cette atmosphère de liberté disciplinée sans laquelle il est vain d'espérer que les vertus s'enracinent jamais aux profondeurs de la vie personnelle.

Faut-il rappeler ici les griefs trop connus dont on

charge l'école active ? Mais il serait ridicule d'entreprendre l'apologie de Mme Fargues. Qu'on lise son livre, et l'on verra comme elle connaît le fort et le faible du travail collectif et de la rédaction libre, comme elle sait concilier le goût de l'effort avec l'intérêt... C'est bien plutôt du côté de la pédagogie nouvelle qu'on pourrait lui reprocher de tenir, avec une sévérité que certains qualifieront d'excessive, à la correction du langage et à l'écriture. Mais là-dessus nous savions déjà ce que pense Mme Fargues. Rappelez-vous, écrivait-elle naguère, « rappelez-vous, hommes mûrs, si vous le pouvez — mais vous ne le pouvez pas, — à quelle somme d'heures monotones vous devez de posséder votre langue ; et songez que les enfants d'aujourd'hui ne l'acquerront pas à meilleur compte, quelle que soit l'habileté de leurs maîtres (1) ».

Nous espérons quand même, après avoir lu *La Rédaction chez les Petits*, que si les enfants d'aujourd'hui ne s'en tirent pas à meilleur compte, la monotonie des heures leur pèsera moins et que bien des efforts stériles leur seront épargnés. Mais c'est la marque d'un jugement sûr de ne sacrifier aux méthodes nouvelles (et peut-on douter que cette praticienne ne les aime ?) aucune des valeurs traditionnelles qui méritent d'être maintenues. A ce titre et à beaucoup d'autres, le second volume de la collection : « les Sciences et l'Art de l'Éducation », remplit excellemment le programme que nous avons lu dans le premier : « œuvre d'information et de discernement d'abord, mais aussi effort de synthèse... cette collection voudrait servir, apporter sa petite contribution à la science et à l'œuvre de l'Éducation ».

JEAN JAOUEN.

(1) *Les tendances actuelles en éducation*, p. 76. Éd. Lumière, Dijon.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Réunions franco-allemandes de professeurs catholiques

En juillet dernier, des professeurs catholiques français et allemands, appartenant à l'Enseignement public et à l'Enseignement libre, prenaient à Cologne un premier contact et, dans des réunions sans apparat, commençaient l'étude de problèmes pédagogiques relatifs à l'éducation du sentiment national. Convaincus que les oppositions soulevées entre peuples doivent pour une part leur caractère irritant et morbide à une ignorance mutuelle qui déforme les problèmes et vicie l'atmosphère, résolus à ne pas sortir du champ d'action que leur ouvre le professorat, mais certains aussi que dans ce domaine une œuvre considérable devait être entreprise, ils avaient inauguré ce travail d'enquête et d'information qui, donnant une connaissance exacte des faits, permet de juger d'abord, d'agir ensuite. *La Vie Intellectuelle* a signalé cette initiative, et rapporté les idées qui l'inspiraient (1).

Dès ce jour, la preuve était faite : on pouvait collaborer. On le pouvait, parce qu'on le voulait, et parce que cette volonté s'alimentait à une source sûre : de profondes convictions chrétiennes, l'attachement à la tâche professorale et le vif sentiment des responsabilités qu'elle impose. La preuve était faite aussi que la méthode choisie était bonne ; par une étude précise portant sur un point déterminé, sortir de l'à peu près, de l'ingénieux, du paradoxal cher aux essayistes, rompre avec les cadres

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle*, 10 sept. 1931, p. 272.

idéologiques conventionnels dans lesquels professeurs et programmes risquent d'emprisonner l'âme, la pensée et la culture des peuples; rechercher enfin les principes directeurs d'un enseignement mieux adapté au réel et aux nécessités de l'éducation nationale et internationale.

Le travail amorcé à Cologne en juillet dernier s'est poursuivi à Juvisy, les 28 et 29 décembre 1931, dans une atmosphère de piété religieuse et de haute intellectualité qui a grandement contribué au succès. Les âmes se rencontraient dans la prière, avant que les esprits s'unissent dans le labeur; l'estime et l'amitié chrétienne ont vraiment fécondé le travail.

Le thème adopté pour cette nouvelle confrontation franco-allemande était fourni par l'opposition, — en voie, semble-t-il, de devenir classique, — du *dynamisme* de l'Allemagne, et du *statisme* de la France, — la première jeune, créatrice, tournée vers l'avenir et la vie; l'autre, dans sa culture comme dans sa politique et son économie, étrangère au dynamisme de la civilisation moderne, attachée à la forme et à la tradition, aimant ce qui est mesuré, déterminé, arrêté, figé, connu, sage, immobile. Sont-ce là vraiment des traits de tempérament qui se dégagent du droit, de l'histoire et de la littérature des deux peuples? L'enseignement de ces sciences contribue-t-il à développer cette opposition? en entretient-il la pensée? Si vraiment il y a là deux traits du génie national, comment l'enseignement peut-il réconcilier les oppositions dans un humanisme supérieur, à la fois réaliste et idéaliste?

Du côté allemand comme du côté français, des rapports fouillés, des enquêtes d'une réelle valeur pédagogique ont été présentés et reliés par des échanges de vues qui n'ont pas été la partie la moins intéressante et la moins fructueuse des réunions (1).

(1) Ces rapports seront publiés dans *Les Documents de la Vie Intellectuelle* du 20 mars. Tous ceux qu'intéresse le problème des rapports franco-allemands, et les recherches sur la psychologie nationale si différente des deux peuples, apprécieront ce recueil d'études. N.D.L.R.

Des témoignages de sympathie précieux sont venu encourager cette libre initiative. Un déjeuner amical réu nit le dernier jour, autour des hôtes allemands du group français, M. le Conseiller de légation Gerth, de l'ambas sade d'Allemagne, Mgr Beaupin, le R. P. Ritter, aumônie de la colonie allemande de Paris, le R. P. de la Brière rédacteur aux *Études*, le R. P. Villain, de l'Action popu laire, M. le comte Podewils, correspondant parisien d la *Germania*, M. Lefebvre-Dibon, président de la Ligu des Catholiques français pour la Justice et la Paix inter nationales, d'autres amis et collaborateurs. On a formé l projet de développer et d'intensifier sur les mêmes base le courant d'échanges et de collaboration entre professeur catholiques des deux corps d'enseignement ; un group français et un groupe allemand sont constitués. Il fau espérer que cette équipe laborieuse et si profondément chrétienne continuera son labeur et en communiquera les résultats au public ; elle sera soutenue par la sympa thie de tous ceux qui aiment les réalisations, partielle peut-être, mais concrètes.

D.

Une nouvelle méthode de dessin

Les enfants ont un merveilleux pouvoir de sympathie Entre leur âme toute neuve et le vaste univers qu'ils commencent à découvrir il s'établit des liens mystérieux et charmants. Tout les attire et les intéresse... Ils aiment les fleurs, les plantes, mais par-dessus tous les animaux dont le mouvement les ravit. Que l'on consulte les lointains trésors de sa mémoire, on y trouvera, baigné de poésie, le souvenir de ces naïfs attachements. Tous, comme le petit Philippe des « Amitiés françaises », nous avons, à l'aube de notre vie, aimé un « Velu », chéri tel anima

familier dont la simple évocation nous émeut encore. Il a tenu dans notre vie enfantine une place de choix, non pas exclusive cependant. Toutes les bêtes de la Création dans leur variété innombrable nous ont intéressés. Qu'on se souvienne de ces premières promenades au Jardin des Plantes et de l'émerveillement où nous plongeait la vue des singes grimaçants, des tigres sommeillant dans leur cage!

Cette sympathie de l'enfance pour nos frères inférieurs, MM. Lambry en ont compris la valeur et le charme. C'est dans le double but d'y répondre et de l'accroître encore qu'ils ont conçu la jolie méthode de dessin qu'ils viennent de faire paraître (1).

Le titre de leur ouvrage, *Les animaux tels qu'ils sont*, nous renseigne aussitôt sur l'esprit dans lequel ils l'ont composé. Il ne s'agit pas de caricaturer les animaux en quelques traits plus ou moins grossiers. Cela ne pourrait satisfaire le souci de vérité de nos petits amis. Il s'agit de les dessiner avec justesse et précision dans les attitudes variées que leur donne la vie. Pour parvenir à ce résultat, on se servira des figures géométriques (cercles, carrés, ovales, rectangles), car « c'est par elles », nous disent MM. Lambry, « que l'on obtient le plus rapidement et le plus fidèlement les attitudes des êtres vivants ».

Désirons-nous représenter notre chat favori? Observons-le bien, voyons quels angles forment son cou et ses pattes, cherchons à découvrir les lignes essentielles de son corps et la figure géométrique qui le « résume », à peu de choses près. Nous constaterons sans difficulté que c'est au cercle et à l'ovale que nous devons faire appel pour représenter le plus fidèlement notre ami dans ses poses familières. L'attitude essentielle de l'animal une fois saisie, tout le reste devient facile et se complète aisément.

(1) *Les Animaux tels qu'ils sont*, par R. et L. Lambry. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris.

Pour les autres animaux, nous procéderons de même. Nous prendrons un plaisir réel à retrouver dans la forme de leur corps les figures géométriques les plus élémentaires, et cette recherche donnera peu à peu à nos dessins cette qualité fondamentale de tout art véritable : la simplicité.

La méthode a d'autres avantages. L'habitude de retrouver dans les choses les figures géométriques développera chez nous le sens des proportions exactes. Elle nous donnera le goût des ensembles décoratifs et nous permettra de réaliser, si nous le désirons, ces figures stylisées dont notre art moderne fait un emploi fréquent.

Le grand avantage de la Méthode de dessin de MM. Lambry, c'est enfin sa facilité. Tout enfant pourra la suivre, à l'exception toutefois des tout-petits qui gagneront à dessiner directement ce qu'ils observent, il serait dangereux à notre avis — pour leur sens d'observation — d'interposer entre leur regard et l'objet le prisme factice et abstrait des formes géométriques. Ce danger n'existe que pour les tout-petits. Les autres enfants obtiendront, grâce à cette nouvelle méthode de dessin, des résultats rapides et encourageants. Pour s'en convaincre il suffit de jeter un coup d'œil sur les nombreuses planches qui illustrent l'ouvrage. On constatera avec surprise qu'on peut, en partant d'une figure géométrique fort simple, construire en trois temps tel animal, un éléphant par exemple, d'une scrupuleuse exactitude.

En regard de chaque planche se trouve un commentaire qui explique la vie et les mœurs de l'animal représenté. Ce commentaire qui, dans une manière plus dépouillée, rappellerait assez Buffon, est inspiré lui aussi par un grand souci de vérité. Vous n'y trouverez point d'histoires sentimentales où les bêtes ont des rôles qui font pleurer. Tout y est d'une réalité pleine d'intérêt.

S'agit-il des lapins ? Voici :

Tout le jour les lapins craintifs restent dans leur demeure ; mais dès que vient la nuit, toute la famille sort pour folâtrer à l'aise et chercher sa nourriture.

On les voit alors, si l'on est bien caché, bondir et gambader au clair de la lune, et c'est un spectacle des plus curieux.

« On les voit alors, si l'on est bien caché »... Quel enchantement pour de jeunes imaginations !

En lisant ces commentaires, nos petits amis apprendront donc à mieux connaître les animaux, partant, à les aimer davantage. Les connaissant et les aimant mieux, ils les observeront avec plus d'intérêt, et c'est là l'essentiel ; car quiconque observe bien, reproduit fidèlement.

Toute la méthode de MM. Lambry semble tendre, en définitive, vers un épanouissement des facultés d'observation, et cela lui confère une réelle valeur éducative.

L'observation attentive du monde extérieur est certes indispensable à celui qui veut apprendre à dessiner, mais n'est-elle pas aussi une source de merveilleux enrichissement pour notre sensibilité et notre intelligence ?

Si le monde nous apparaît si souvent sous un jour terne, n'est-ce point parce que nous avons laissé s'atrophier cette précieuse faculté de regard ?

Puisse la méthode de MM. Lambry remédier à ce défaut en révélant à nos jeunes une source de plénitude et de joie !

JEAN GÉRARD.

L'École des Parents.
Son congrès annuel et ses conférences d'hiver

Nous devons signaler à nos lecteurs le très grand succès qu'a connu, et à juste titre, le IIIe Congrès de l'École des parents, qui s'est tenu au début de décembre, à Paris, sous la présidence de M. Risler, de l'Institut, de Mme Vérine, fondatrice de l'École, et de Mme J. Camus, secrétaire générale.

Ses quatre séances étaient consacrées à la Jeunesse. R. Garric, dans la première, marqua les conditions d'un

rapprochement social, et après lui, Mlle de Rostu vint témoigner de l'idéal et du besoin de dévouement des jeunes filles d'aujourd'hui. Puis, dans les séances suivantes, M. le Professeur Okinczyc, chirurgien des hôpitaux de Paris, Mlle Latzarus et Mme Bernège étudièrent « la Jeunesse devant la profession »; M. G. Desvallières, M. Geoffroy-Dechaume et M. Lafitte, directeur de l'Oasis, « la Jeunesse devant les arts et les plaisirs ». Le dernier jour, on aborda le problème très délicat de « la Jeunesse devant la famille et l'amitié » et de « la Jeunesse devant l'amour ». M. A. Berge parla des incompréhensions familiales »; Mme J. Camus, avec le charme rayonnant de son éloquence, montra la beauté de l'amitié, qui donne à l'homme confiance en lui-même et qui affirme le bien. Et le Congrès prit fin sur une séance très applaudie, où, après un discours de M. A. Redier qui présidait et une conférence de M. le docteur Monsaingeon, réfutant le sophisme trop répandu : « il faut que jeunesse se passe », Mme Vérine rappela que toute vie doit être vécue non pas seulement pour soi, mais aussi pour autrui, et que les sacrifices faits à l'amour et à la vertu ne sont rien auprès des compensations qu'ils nous réservent.

On sait tout le bien qu'a déjà fait, depuis sa fondation, en 1929, l'École des Parents. Très éloignée d'être une École à système, elle entend bien ne pas négliger l'utilisation des techniques qui lui semblent bonnes dans les nouvelles pédagogies, parce qu'elle sait que l'éducation, immuable quant à ses principes, doit évoluer dans ses formes. Organe d'union entre tous les familiaux, sa devise est : « S'unir, s'instruire, servir. » Et elle sert l'une des plus belles causes qui soient : la famille.

Et c'est pour défendre la famille que l'École organise, cet hiver, une série de conférences sur un sujet très à l'ordre du jour : le problème sexuel. En étudiant « ce que nos fils ne doivent pas ignorer » et « ce que nous devons apprendre à nos filles », elle entend faire du problème une question morale et familiale et non pas simplement une étude d'ordre prophylactique. Ces conférences envisageront l'atavisme et les responsabilités du chef de famille, les maladies qui détruisent les races, les grandeurs de l'amour conjugal, les puissances morales protectrices, et d'autres questions qui ont toutes pour fin de montrer qu'il n'est pas suffisant de

prémunir les corps, mais qu'il faut aussi et avant tout être des éducateurs d'âmes. Ajoutons que, sur cette question, l'École a publié une brochure pour dire que ce problème de l'éducation sexuelle était d'ordre familial (1).

FL. MICHEL.

Voici le programme des prochaines conférences (Musée Social, 5, rue Las Cases) :

M. TRILBY : *L'art de la soie au foyer* (16 février, 14 h. 15). — Dr P.-A. DELILLE : *Les moyens d'avoir un bon équilibre nerveux* (5 mars, 20 h. 30). — Mlle HARDOUIN : *Les grands principes d'hygiène ménagère* (12 avril, 14 h. 15). — Dr Paul FAREZ : *Les moyens d'être maître de son corps* (16 avril, 20 h. 30).

(1) *Un problème familial : l'éducation sexuelle.* Au siège social, 26, rue du 4-Septembre, Paris. 14 pp.

Chronique des livres

Manuel de Pédagogie générale

Nous possédions déjà, de M. Riboulet, une *Histoire de la Pédagogie* et un *Manuel de psychologie appliquée à l'éducation*. Il vient de nous donner un *Manuel de Pédagogie générale* (1) où se retrouvent les qualités qui ont valu à ses précédents ouvrages une si large diffusion : netteté, sens de la mesure, accueil intelligent fait aux idées justes, de quelque part qu'elles viennent. Il y a du mérite à composer un livre semblable : avoir fait le tour de la pédagogie ancienne et moderne et n'en retenir, pour l'utilité des débutants auxquels on s'adresse, que les principes les mieux établis, formulés dans une langue condensée et claire, cela dénote, avec une longue pratique de l'enseignement, une certaine abnégation. Et, par dessus tout, ce qui frappe, chez M. Riboulet, c'est, quand les problèmes sont complexes et les avis partagés, un art de présenter le pour et le contre, puis de conclure tranquillement, sans crier jamais, qui témoigne à la fois de sa tolérance et de son attachement à la vérité.

Un manuel ne se résume pas. Toutes les questions qui intéressent la vie d'une classe sont étudiées dans celui-ci avec une ampleur raisonnable : fins et méthodes, discipline et instruction, organisation, rapports du maître avec ses collègues et les familles. Les élèves-maîtres auxquels il est spécialement destiné y trouveront une véritable somme des éléments pédagogiques dont ils ont besoin. Ils méditeront aussi les avertissements que leur adresse l'auteur, de ne pas trop se fier au don ni au manuel, de préparer leurs classes, de connaître l'enfant en général et leurs enfants en particulier. Le ton s'élève parfois jusqu'à une noble fermeté quand il s'agit de rappeler ces vérités premières dont l'évidence,

(1) Ces trois ouvrages sont édités par la librairie E. Vitte, Lyon-Paris.

hélas! ne touche pas encore tous les éducateurs. Qu'on en juge par le passage suivant. C'est à la fin du chapitre intitulé « *l'élève* », l'un des plus remarquables du livre, parce que l'un des plus nourris de psychologie. « Adaptation des méthodes à l'âge et aux différentes natures : telle est la conclusion qui découle de cette étude. Il est d'autant plus nécessaire d'y insister que certains éducateurs, soit par manque de formation professionnelle, soit par négligence, soit par défaut de tact, agissent d'après des idées empiriques appliquées au petit bonheur et avec une désolante uniformité. Il en résulte une série d'attentats contre la personnalité et par suite un nivellement des esprits et des cœurs au détriment surtout des élèves les plus richement doués qu'une contrainte maladroite maintient dans une ambiance de médiocrité. L'éducation ainsi comprise n'est-elle pas une sorte de dressage? »

M. Riboulet a le droit de parler ainsi. Sa conception de l'éducation est assez élevée, les moyens qu'il préconise sont assez psychologiques, pour que ses lecteurs puissent apprendre de lui comme on développe une personnalité d'enfant. La discipline, nous suggère-t-il, est toujours, par quelque côté, une contrainte; mais en même temps elle est libératrice, si le maître, renonçant aux méthodes faciles de l'autorité de droit, sait persuader l'enfant de cette vérité que se contraindre, c'est se conquérir. « On s'efforce donc d'obtenir de lui une adhésion d'intelligence et de cœur à un règlement dont le but est son perfectionnement intellectuel et moral; dans ce cadre, on laisse à l'enfant le plus d'initiative possible et, par une douce fermeté, on cherche à faire de l'école un prolongement de la famille. »

Pour ce qui est de l'enseignement, notre auteur ne s'attarde pas à récriminer contre les programmes. Il invite seulement ceux qui les rédigent et ceux qui les appliquent à tenir compte toujours des deux principes qui les justifient : concentricité et unification. Puis il cherche à en tirer le meilleur parti possible : s'il insiste tant pour qu'on prépare ses classes, c'est qu'il en attend, non pas des leçons plus savantes, mais plus intuitives, plus intéressantes, plus adaptées de la part du maître, plus actives de la part de l'élève. Il a, dans ce sens, des formules nettes et qui portent loin, celle-ci par exemple : « la dramatisation s'impose pour l'en-

seignement des grands faits de l'histoire; or, rien de tout cela ne s'improvise. » De même, s'il retient l'émulation, c'est en tant que principe d'activité; mais « les systèmes dits négatifs, encore en usage dans quelques écoles, doivent être rejetés ». Et c'est dans le même esprit enfin qu'il souligne l'efficacité, notamment pour la formation morale et religieuse, de l'enseignement occasionnel, surtout de celui qui se donne à propos de certaines circonstances de la vie publique.

On voit que la pédagogie de M. Riboulet, traditionnelle dans sa substance, s'ouvre volontiers aux méthodes nouvelles. Un signe encore, et décisif, de cet esprit accueillant et juste, c'est qu'il propose l'échelle métrique de Binet comme un moyen plus objectif de classer les élèves, en remarquant toutefois, et non sans raison, que « l'application de ces tests demande une formation spéciale ».

Les programmes de l'école primaire et la psychologie enfantine

Il est curieux de rapprocher du manuel de M. Riboulet la petite brochure de Mlle Rion : *Les programmes de l'école primaire et la psychologie enfantine* (1). Avec le premier, nous avons vu comment, sans renoncer aux programmes fixés à l'avance, on peut essayer de les accommoder à la psychologie de l'enfant, en excitant son intérêt et son activité, de façon à l'amener, pour ainsi dire, à la rencontre des notions qu'on veut lui inculquer. Aux yeux de Mlle Rion, ce n'est là qu'un compromis, une louable amélioration de la vie scolaire actuelle. Des procédés actifs ne font pas la vraie école active. « L'éducation nouvelle nécessite une réforme complète des programmes et des horaires. » Le centre d'intérêt de Decroly et, à plus forte raison, le « complexe » russe sont encore trop rigides pour donner entière satisfaction à l'activité intentionnelle et créatrice de l'enfant. Il faut, dans une véritable école active, faire à l'imprévisible une plus large part. Il faut résolument se confier à la curiosité naturelle de l'enfant, n'enseigner que les notions dont il éprouve le besoin immédiat. C'est ce qu'ont fait les pédagogues américains qui, à la suite de Dewey, ont reconnu la supériorité du

(1) Chez l'auteur à Saint-Didier, par Bons, Hte-Savoie.

travail « motivé » et l'ont concrétisé, sous sa forme la plus neuve, dans la méthode des projets. « Le projet, selon Standvood Cobb, est une occupation choisie par l'élève afin de satisfaire sa curiosité et son besoin d'activité physique et intellectuelle... Le rôle du maître ici est simplement d'accueillir les suggestions enfantines et de les guider. Le projet ne peut naître qu'à deux conditions : l'enfant vit dans un milieu familial où il peut trouver mille suggestions ou dans un riche milieu scolaire. Le projet collectif surtout a une grande valeur éducative... »

On trouvera, dans la brochure de Mlle Rion, de nombreux exemples de projets empruntés aux plus diverses écoles d'Amérique. Elle les cite d'ailleurs d'après les comptes rendus du Congrès d'Elseneur (1929), et les nombreuses références qu'elle donne pourront être utiles à qui voudrait prendre un plus intime contact avec l'école active. Mais il s'en faut que ces autorités d'Amérique s'accordent toutes à suivre jusqu'au bout la logique du système. Sans parler de l'apprentissage des techniques qui, évidemment, ne les soucie pas tous au même degré, les uns, comme M. Percy Nunn, veulent, à la fin de la scolarité, « reprendre la méthode ancienne de l'enseignement coordonné; — à ce moment, l'étude des manuels sera singulièrement facile »; les autres estiment plutôt, comme M. Bovet, de Genève, que les livres documentaires, les petites encyclopédies remplaceront demain les manuels à l'école... Et puis n'y a-t-il pas quelque paradoxe à se réclamer de la spontanéité enfantine quand on nous propose des projets comme ceux de Miss Taylor, Cambridge, Mass.? En voici un exemple : le pique-nique (pourquoi donc écrire, à l'anglaise, le picnic?). « La composition comportera quatre paragraphes : les préparatifs, le départ, la dînette, le retour. La classe est divisée en autant de groupes qu'il y a de paragraphes; chaque élève travaille séparément; au bout d'une vingtaine de minutes, chaque élève lit son travail aux camarades de son groupe et le choix du meilleur paragraphe est fait. Quand les quatre paragraphes sont choisis, on cherche les transitions nécessaires. » Le procédé a sa valeur pédagogique; il nous apparaît surtout comme un excellent moyen de formation sociale. Mais ce qui nous semble douteux, c'est qu'on puisse l'appliquer sans faire quelque violence aux intérêts spontanés de l'enfant.

La réalisation intégrale de l'école active soulève plus d'un problème. Nous n'avons pas la prétention de les résoudre dans cette brève chronique. Nous goûtons fort, pour leur fraîcheur, les expériences personnelles que nous livre Mlle Rion, sans être pourtant aussi sûrs qu'elle « que la pédagogie nouvelle de l'école américaine convient parfaitement aux petits écoliers de France ». Et nous applaudissons de tout cœur à ce qu'elle écrit : « Le plus grand tort de notre école primaire est d'apprendre à l'enfant à *ne pas se salir les mains* : nous faisons naître ainsi le préjugé des mains propres et nous nous lamentons en voyant nos jeunes gens abandonner la terre ou l'atelier, pour choisir un « métier propre ». Mais nous ne lisons pas sans frémir la déclaration signée de Standvood Cobb : « L'Université ferme ses portes à l'élève qui a une orthographe mauvaise, mais la vie active dit : « J'estime seulement ceux qui sont capables d'initiative « et qui peuvent s'adapter aux conditions économiques « actuelles. » Plus d'un homme éminent dans le commerce et l'industrie a été refusé par l'Université et se console en confiant sa correspondance à un secrétaire très instruit qu'il paye 3000 dollars par an ! » Nous demandons à la pédagogie active ce qu'elle peut nous donner pour préparer l'enfant à la vie, mais nous ne sommes pas encore disposés à identifier la vie active avec la course au dollar.

J'apprends à lire et à écrire

Il est plus facile de parler sans réserves de la belle « *méthode globale-analytique de lecture* » que Mlle Rion vient de publier sous le titre « *J'apprends à lire et à écrire* (1) ». Car rien, ici, ne déborde le terrain d'une technique particulière.

Il n'existait en France, il y a une trentaine d'années, qu'une seule méthode de lecture : la méthode phonétique qu'on appelle parfois « système alphabétique ». On commence par apprendre aux enfants les lettres, ensuite les syllabes, après seulement, les mots. Nous avons tous appris à lire ainsi et peut-être nous rappelons-nous le temps où nous

(1) E. Rion, *J'apprends à lire et à écrire, nouvelle méthode de lecture (globale-analytique)*, chez l'auteur, Mlle Rion, institutrice publique à Saint-Didier, par Bons (Hte-Savoie), 32 pp.

chantions les fameuses cantilènes de nos « syllabaires » : ba, be, bi, bo, bu.

On s'est aperçu dès 1904 que cette méthode était en désaccord avec la psychologie du petit enfant. Chez lui, en effet, la perception est surtout « globale » comme disent les psychologues. L'enfant voit d'abord l'ensemble, le tout; ensuite seulement il l'analyse, le décompose en ses multiples éléments. On a alors découvert — ou plutôt redécouvert, comme nous le dirons plus loin, — une méthode de lecture plus adaptée à la psychologie de l'enfant, la méthode *globale*. L'enfant est mis d'emblée en présence de l'ensemble du mot; ensuite seulement il le décomposera en syllabes ou « morceaux de mot »; enfin, en dernier lieu, il décomposera les syllabes en lettres. Cette méthode, qui permet d'apprendre rapidement à lire à des enfants rebelles auparavant à toute initiation à la lecture, se répand de plus en plus en France, en Belgique, en Suisse. Mais on lui a fait subir plusieurs remaniements ou mises au point qui l'ont modifiée parfois assez profondément.

La méthode de Mlle Rion rendra service aux maîtresses qui veulent essayer, si l'on ose dire, une méthode globale mitigée, assez proche de la méthode phonétique. Mlle Rion commence, pour respecter la psychologie de l'enfant, par le mot (en choisissant des mots brefs), mais elle décompose immédiatement le mot en lettres. Sa méthode, illustrée d'une manière très simple et avec de belles lettres de couleur rouge et noire, peut être recommandée sans hésitation; elle est un modèle du genre. Les petits enfants n'y trouveront, il est vrai, qu'un petit nombre de mots (bien choisis d'ailleurs, car ils désignent tous des objets familiers aux enfants). Mais la maîtresse qui aura appris aux enfants à lire (et à écrire) à l'aide de ces trente-deux excellentes pages, continuera aisément à suivre cette technique de lecture et d'écriture en partant toujours d'objets connus de l'enfant et qui l'intéressent. Les petits pourront écrire, sur une bande de carton, quelques mots brefs qu'ils découperont aussitôt en lettres, puis, dès que ce sera possible, de courtes phrases qu'ils découperont de la même manière. Ils joueront alors à replacer dans l'ordre voulu les lettres et les syllabes pour reconstituer le mot ou la phrase. Nous avons vu tant d'enfants se passionner pour ce « jeu » de lecture que nous ne

sommes pas étonnés que dans le département de la Seine, par exemple, la grande majorité des institutrices se soient ralliées librement à la méthode globale. Il s'agit notamment pour l'enfant d'une économie de temps et de fatigue.

Rappelons, pour ceux que l'histoire pédagogique intéresse, que si la méthode globale a été remise en honneur par le Dr Decroly vers 1904, elle date en réalité de plus d'un siècle : elle fut découverte et préconisée une première fois par un de nos éducateurs chrétiens, l'abbé de Radonvilliers, vers 1768.

Psychologie-Éducation

Sur le thème : « *Psychologie-Éducation* », M. Albert Millot, professeur au lycée Michelet, livre au public trente « essais et conférences » qui s'adressaient d'abord à de futurs inspecteurs primaires ou professeurs d'école normale. Le but principal que poursuit l'auteur est l'application de la psychologie à la pédagogie, ce qui ne l'empêche pas, à l'occasion, de viser à l'elargissement des idées philosophiques de ses auditeurs; par instants même, les allusions au fait religieux semblent transparentes. Les idées pédagogiques de M. Millot s'inspirent surtout de James et de Binet et ne marquent pas une connaissance très précise de l'effort contemporain. A grands traits, elles pourraient se résumer ainsi : la science psychologique ne confère pas le talent pédagogique, mais elle aide beaucoup à le mettre en œuvre — les méthodes sont des instruments utiles, mais ne dispensent pas d'une certaine spontanéité vivante qui est requise pour l'action, soit intellectuelle, soit, à plus forte raison, morale, du maître sur l'élève. M. A. Millot est un esprit très mesuré qui cherche constamment à concilier les opinions extrêmes : cela ne va toujours sans quelque flottement. On souhaiterait surtout qu'ayant une expérience indéniable de l'enseignement il nous en fît part davantage. L'exposé y gagnerait en intérêt pratique et en utilité. En somme nous avons là un livre utile, un livre de bon sens et de probité, qui aurait besoin simplement d'un peu plus de précision.

Les problèmes de la famille et le féminisme

La librairie Nathan, dans sa « Bibliothèque des éduca-

teurs » fait paraître un petit volume, qui est en réalité un recueil d'articles, sur « *les Problèmes de la famille et le féminisme* ». Ce féminisme, chez les auteurs qui en traitent, n'a rien de révolutionnaire. Et la morale rationaliste de tous est respectable. On regrette seulement que les allusions au christianisme et à l'Église, qui sont nombreuses, ne témoignent pas toujours d'une large faculté de compréhension. Le petit essai de M. Belot, en particulier, nous fournirait un collier de perles. Pourquoi, par exemple, page 11, se croit-il tenu de citer Bossuet d'après F. Sartiaux? En allant aux sources, il aurait lu, comme tout le monde, « un os surnuméraire » où il écrit « un os numéraire ».

On chercherait d'ailleurs en vain, dans les *Élévations sur les Mystères*, la 11e élévation de la 5e semaine. Le détail serait sans importance si, malheureusement, la phrase isolée de ce qui précède ne rendait un tout autre son que dans le contexte. Et que dire de cette exégèse nuancée pour qui, dans la Bible, la femme « se manifeste comme le suppôt du démon »? Et de ce féminisme clérical : « Tardivement admise à participer à la vie religieuse, la femme est encore exclue de la prêtrise »? Laissons à la mélancolie de M. Belot son rayon d'espérance.

Les sociologues seront peut-être plus élogieux pour les autres études de ce volume. A l'exception d'une seule, elles n'ont avec l'éducation qu'un rapport lointain. Mais celle de M. Parodi, intitulée « *Parents et enfants* », est d'une psychologie pénétrante. Avec un sens délicat de ce que recèle de tragique la nécessité du changement lorsqu'elle s'attaque à nos affections humaines, l'auteur nous montre que, par la force des choses, les rapports des parents avec leurs enfants doivent évoluer. Il distingue dans ces rapports trois périodes qu'il est impossible de préciser en termes de chronologie exacte : la petite enfance qui est « l'âge où les sentiments familiaux se constituent dans toute leur force », « où l'unité de la famille est entière, l'enfant ne pouvant rien, n'étant rien par lui-même »; puis la période indécise de l'adolescence et de la jeunesse, où le conflit se dessine et quelquefois s'exaspère, parce que l'enfant se sent autre, lui-même; enfin la période où, les parents vieillis, les enfants établis, les rapports tendent à s'intervertir : les parents se survivent, pour ainsi dire, dans leurs enfants; ceux-ci, de leur côté,

aiment, dans leurs parents, ce qu'ils ont été. Et c'est la loi d
la vie.

Cet exposé squelettique peut paraître banal. Mais les fine
remarques dont M. Parodi l'enveloppe ne le sont pas, à cou
sûr. Et s'il ne croit guère qu'on puisse, sur une telle ques
tion, dépasser l'analyse descriptive, formuler des règles, pré
coniser une attitude, il est vraisemblable que les parents qu
auront lu ces courtes pages s'en trouveront inclinés à tra
duire, par plus de tact et de compréhension, leur résigna
tion aux sacrifices nécessaires. Ils y seront aidés, s'ils le veu
lent bien, en s'appuyant sur le Père qui ne change pas.

DIDASCALOI.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

★ ★ ★ *Des deux façons d'aimer la paix.*

Tout le monde aime la paix : on l'affirme et nous n'y contredirons pas.

Cependant « c'est à croire qu'il n'est plus désormais possible de se prononcer sur ce sujet sans susciter les interprétations les plus contraires et les plus absurdes » (S. S. Pie XI).

Essayons de dissiper quelques équivoques, et puissent du moins les chrétiens comprendre unanimement « de quel esprit ils sont » !

PIERRE DELATTRE. *L'Idée de Paix et le Pacifisme d'après Max Scheler.*

Un professeur d'Université, l'un des esprits les plus représentatifs de l'Allemagne contemporaine, fait une conférence au Ministère de la Reichswehr...

Et c'est une condamnation de « l'idéologie romantique de la guerre », en même temps qu'un appel vigoureux, lucide, réaliste, à travailler pour la paix.

PAUL CHANSON. *La Paix par les enfants.*

Membre du Comité national de la Ligue des Catholiques français pour la paix.

« Mes petits enfants, n'aimons pas de parole et de langue, mais en action et en vérité » (Saint Jean).

M. B. *Ce qu'il faut savoir sur le désarmement.*

Documents et faits présentés par M. André Tolédano.

A.-J. FAIDHERBE, O.P. *Église et Paix.*

Un livre du R. P. de la Brière.

Des deux façons d'aimer la paix

Il y a deux façons d'aimer la paix, parce qu'il y a deux façons de la comprendre, selon que l'on s'en tient à la conception païenne ou à la conception chrétienne de l'État.

Ici, l'État est Dieu, il absorbe et asservit toutes les énergies, il regarde la grandeur des autres États comme un obstacle à sa propre fin. Là, l'État reçoit de Dieu l'autorité, et ne la reçoit qu'en vue de procurer la félicité temporelle des citoyens, dans un bien commun harmonisé au bien des autres États. Comment, des deux côtés, l'amour de la paix serait-il le même?

La guerre subsiste toujours, latente, endémique, dans la paix de l'État païen. Elle y est sans doute un fléau, mais un fléau fatal et normal. Pour l'État chrétien, ce fléau toujours redouté est une calamité, qui fait horreur à la conscienne chrétienne.

A la vérité, chacun, de très bonne foi, proteste aujourd'hui de son amour pour la paix.

Il y eut un temps où l'on ne se cachait pas d'aimer la guerre. Louis XIV mourant s'accusait seulement devant Dieu d'avoir trop aimé la guerre. Il tenait pour légitime et glorieux de l'aimer avec modération. Ce sentiment était fort répandu, au moins parmi ceux qui ne se bat-

taient pas. Mais, à présent, le risque certain passe le gain probable. Désormais, le fléau sera général. Les neutres mêmes qui, la dernière fois, ont tremblé pour leur situation privilégiée, ne doutent pas de sa fragilité dans l'avenir. Une nouvelle guerre, après les engagements pris, déchirera tant de chiffons de papier que les garanties de neutralité ne pèseront pas lourd. Leur violation ne sera qu'un parjure de plus.

On ne voit donc parmi nous qu'amis sincères de la paix. Mais de quelle paix ? Aimer une paix qui n'est pas la paix véritable, est-ce en réalité aimer la paix ? L'amour de la paix n'est pas seulement l'horreur de la guerre. C'est l'amour d'un esprit propre à empêcher la guerre.

Aux amis de la paix, nous demandons de quelle paix il s'agit.

Voilà ce qu'il importe de savoir.

Hier encore, je veux dire il y a quelque vingt ans, l'opinion commune, à peu d'exceptions près, n'imaginait pas la paix autrement que sous la forme d'une veillée sous les armes. Est-ce de cette paix qu'il s'agit ? Dans cette conception, on ne dépose l'épée que pour la fourbir à nouveau. Cette halte inquiète entre deux combats, l'unique espoir raisonnable est de la prolonger. Il n'est de repos que dans l'écrasement total de tous les adversaires, ou dans la crainte qu'on parvient à leur inspirer. Et malheur à qui ferme les yeux sur leur effort de redressement. La prospérité du voisin, en le rendant plus fort, est un danger. Son malheur, en l'exaspérant, en est un autre. C'est donc un devoir national de le contrarier dans sa prospérité, et de l'enfoncer dans son malheur jusqu'au point où il aura perdu la force d'en sortir. La haine, ressort de la vigilance et de la force entretenue, est le fondement de la paix.

On en vient ainsi à rétablir le régime de la paix héris-

sée de baïonnettes. La nation tout entière, armée jusqu'aux dents, signe des pactes secrets, et alloue des subventions financières aux alliés probables de demain, qui sont aujourd'hui les acheteurs certains de nos canons. La grande invention des partisans de la paix ainsi conçue est de restaurer point par point les pièces de l'engrenage, où l'Europe n'a pu mettre le doigt sans être infailliblement entraînée au massacre. Assurance contre la guerre? Exactement à la façon d'une assurance contre l'incendie, qui recommanderait d'entasser les matières inflammables dans la poudrière.

Pourquoi ne pas dire simplement qu'on ne croit pas à la possibilité d'une paix moins précaire? La guerre étant la loi de l'humanité, il n'y a qu'un recours contre le sort : limiter les risques et, dans l'avenir, s'assurer l'avantage de la victoire. Tout le reste est chimère, et chimère néfaste.

Comment cette conception de la paix, qu'il faut bien avouer barbare et désespérée, jouit-elle encore, après deux mille ans, d'une faveur presque générale auprès des nations chrétiennes? Que les autres ne puissent pas se hausser au-dessus du règne de la force et de la crainte, c'est dans la logique de leur erreur et de leur situation dégradée. Mais n'est-il pas surprenant que les disciples du « Prince de la Paix » fassent montre d'une si médiocre inclination pour la doctrine de la paix véritable, fondée sur l'amour du prochain? Comme le sol était dur où elle tomba, pour qu'elle ait eu besoin de tant de siècles pour lever! L'histoire a-t-elle réellement démontré l'utilité du conseil : « Si tu veux la paix, prépare la guerre »? Qu'on en dispute, mais nous refusons d'y voir le dernier mot de la Sagesse éternelle. C'est, paraît-il, rêverie d'espérer ouvrir les esprits au précepte de bon sens que pour posséder la paix il importe de la préparer. « Si tu veux la paix, pré-

pare la paix. » Cependant la paix est un accord de bon voisinage. La fonder sur la haine, n'est-ce pas faire injure à la raison?

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, affirmait Pie XI, à la veille de Noël 1930, que la paix dure entre les peuples et les États, si, au lieu du vrai et pur patriotisme, règne et sévit un égoïste et dur nationalisme, c'est-à-dire la haine et l'envie au lieu du mutuel désir du bien, la défiance et la suspicion au lieu de la confiance fraternelle, la concurrence et la lutte au lieu de la bonne entente et de la coopération, l'ambition d'hégémonie et de prépondérance au lieu du respect et de la sauvegarde de tous les droits et surtout des droits des faibles et des petits.

La paix n'est promise qu'aux hommes de bonne volonté. Tant qu'il reste un germe de haine, un appétit de domination, un désir d'écrasement, c'est mauvaise volonté.

Pas de paix à espérer, sans le désarmement moral.

Tristesse d'avoir à plaider auprès des peuples chrétiens la cause de la paix chrétienne! Il faut essayer cependant de dissiper la nuée d'erreurs et de préjugés qui, à peine entr'ouverte hier par la foudre, se referme déjà et s'épaissit, grosse de nouveaux orages.

Si tant d'yeux restent fermés à la bonne façon d'aimer la paix, la cause principale en est peut-être à la confusion perpétuée autour du mot nationalisme. De date assez récente, il a sans cesse travaillé à supplanter le patriotisme. La confusion dans les mots a engendré celle des idées.

En 1922, l'encyclique *Ubi Arcano* opposa « l'amour de la patrie et de la race, *réglé par la loi chrétienne*, source multiple de grandes vertus et d'actes héroïques, au *nationalisme immodéré*, devenu, par la transgression des règles de la justice et du droit, germe d'injustice et d'iniquités nombreuses ». On pouvait alors, à la rigueur, concevoir

une forme licite de nationalisme empreint de modération chrétienne, qui se confondrait avec l'amour de la patrie. Cependant nation et patrie rendent un son bien différent qui, dès l'origine, justifiait quelque inquiétude.

Peu à peu, on a vu le nationalisme accaparer et polariser, pour ainsi dire, toutes les excroissances, toutes les déformations, tous les abus du patriotisme. Il en est devenu comme la maladie, sous la forme constante de l'immodération. En 1929, dans un discours sur les Missions, le Pape mettait en garde les missionnaires contre le nationalisme, en qui il semblait incarner la forme égoïste, vaniteuse et dominatrice du sentiment patriotique.

Le nationalisme est du patriotisme perverti.

C'est le propre de tout amour humain de tendre à l'excès. L'amour de la patrie n'échappe pas à ce danger.

Cet amour si humain, si tendre, si profond, pour la terre ameublie par la peine des ancêtres, et nourrice de notre esprit, le nationalisme l'exploite à des fins orgueilleuses. La vigilance raisonnable, qui doit protéger notre héritage spirituel, s'aigrit en suspicion maladive. « Tous les nationalismes, écrivait récemment le Comte Sforza, réunissent ensemble d'une façon qui n'est contradictoire qu'en apparence deux idées fixes : la manie des grandeurs et la manie de la persécution. »

Lorsque l'amour filial pour la terre des aïeux, qui est le fond du patriotisme, s'enfle et se boursoufle en égoïsme national, il s'érige en système, en absolu, en religion. L'égoïsme « sacré » engendre la haine « sacrée » (1). C'est au sein d'une famille humaine déchirée qu'il entend gouverner la vie des nations. Tandis qu'il croit sauver la cité, en réalité, il la perd, en l'isolant de la société naturelle

(1) Ce mot a paru sous la plume d'un écrivain catholique à qui nous faisons la charité de penser qu'il en rougirait aujourd'hui.

des cités, qui est le corps dont chaque cité est le membre.

Trouvez donc le moyen de maintenir la paix entre des égoïsmes également enfiévrés à poursuivre l'humiliation des autres égoïsmes.

Le nationalisme est inapte à voir et à sentir la beauté des autres patries qui est le patrimoine de tous, une partie du bien commun. Il ne convient pas qu'elle soit, elle aussi, un élément de la beauté du monde. Dans sa pensée intime, une seule patrie, la sienne, suffit à l'univers : les autres n'y sauraient ajouter qu'un trait de laideur.

Maurice Blondel a raison d'écrire que « le nationalisme est non seulement contrefaçon caricaturale et paroxysme de l'amour vrai de la Patrie. Il en est la méconnaissance radicale, meurtrière (1) ».

Pourquoi feindre ou tenter de l'ignorer ?

A force de mansuétude et de timidité, on en est venu à favoriser la confusion du patriotisme et du nationalisme. Mais il ne faut pas jouer avec les mots, ni prétendre à l'identité des contraires. L'amour de la patrie est une vertu. Le nationalisme est un égarement. On ne condamnera la chose qu'en condamnant le mot.

Il existe, nous le savons, et la justice oblige à en faire mention, un nationalisme moins violent, et troublé par l'impérieux commandement de la charité. Sans rejeter sur aucun point la conduite pratique de l'autre, il cherche à se persuader que ses intentions sont meilleures. C'est le piège où sont pris beaucoup de catholiques. Ils tentent d'acclimater la paix chrétienne dans une atmosphère païenne. Parce que l'amour du prochain a ses degrés naturels qui vont du plus proche au plus éloigné, ils se tranquillisent en épuisant toute sa vertu à l'intérieur des

(1) Semaine sociale du Havre, 1926.

frontières. Ce nationalisme métissé, peu capable de penser tout seul, et chancelant par suite de son faux aplomb, reçoit son impulsion de l'autre qu'il est impuissant à modérer. Il est fort dangereux par la fiction rassurante qu'il entretient. Il caresse l'erreur au nom de la vérité.

Le patriotisme chrétien est le patriotisme à l'état pur. On n'y entre pas de plain-pied. Il faut auparavant, par un dur combat contre soi, dépouiller les souvenirs amers et les justes griefs, sans perdre cependant la mesure et la clairvoyance, qui assurent à la sympathie une efficacité sans inconvénient. Le difficile est de se donner ainsi sans s'abandonner.

Le nationalisme qui se laisse aller à son ressentiment, apercevant dans l'amour chrétien de la patrie un juge et un frein, le regarde en ennemi.

Une de ses ruses les plus grosses est d'en dresser, à son profit, une image ridicule. Il le peint en Éliacin « vêtu de probité candide et de lin blanc », perdu dans un rêve idyllique.

Ne laissons pas intervertir les rôles et distribuer à rebours les masques de sagesse et de folie. La candeur béate et l'illuminisme ne sont pas du côté que l'on croit. Le patriotisme chrétien est marqué par le sens le plus aigu des réalités. Le nationalisme affirme depuis dix ans que l'Allemagne est prête à nous envahir demain, et résolue à le faire, et que d'ailleurs le monde est voué éternellement à la guerre. Le patriotisme chrétien ne se flatte ni du don de vision extra-lucide ni du don de prophétie. Il n'a pas plus d'illusion sur la bonté native que sur la férocité incurable de l'homme. Il le prend tel qu'on le voit, fortement incliné vers le mal, mais libre de s'en détourner, même si ce mal est la guerre. On verra toujours des hommes désireux de mal faire, et des hommes suscep-

tibles de bons sentiments. Le devoir est de tenir compte des deux tendances, de lutter contre l'une et de servir l'autre. Voilà le sens des réalités fondé sur l'histoire.

Quant à l'Allemagne, elle est ce qu'elle est. Elle a, et ce n'est pas la seule, ses fanatiques de l'orgueil national. Il est bon de la connaître, pour mesurer l'effort de précaution et d'avances bienveillantes. Vaincue, exaspérée par sa défaite, en même temps qu'exaltée par l'effort qui lui a permis de tenir tête pendant quatre années au monde entier, elle se persuade qu'elle est un Titan enchaîné. Elle brûle de reprendre son rang et maudit ses vainqueurs. Cependant, au désastre politique ont succédé les catastrophes économiques et financières. On la soupçonne de n'y être pas étrangère et d'avoir secrètement préparé son impuissance à exécuter les traités. On la dit armée au delà de ce que le traité de Versailles a cru fixer pour l'éternité. Il y a sans doute dans ces soupçons une part de vrai, moindre que ne le dit chez nous la presse nationaliste, plus grande cependant que l'Allemagne officielle n'en convient.

Admettons même qu'elle ait réalisé, dans la plénitude de son potentiel, ses formations, son armement, son matériel, sa capacité d'invasion foudroyante, le remède serait-il dans l'affolement, dans une obsession panique de la guerre, dans les prédictions constamment renouvelées du plus noir avenir? La simple habileté, à défaut de la dignité et du juste sentiment de notre valeur, commanderait plus de sang-froid et de retenue. Pense-t-on que le bon moyen d'inspirer la crainte au vaincu soit de lui montrer un vainqueur tremblant?

Mais surtout, ces faits, qu'un peu de psychologie aurait fait prévoir, condamnent-ils l'attitude adoptée par le patriotisme chrétien?

Seraient-ils cent fois plus inquiétants, nous disons qu'ils

la justifient avec éclat. Ils font voir en effet la faillite de la force et l'infirmité de la contrainte. Pour n'en point convenir, le nationalisme inventera que tout le mal vient d'une force qui n'a pas été assez brutale et d'une contrainte qui n'a pas su exiger. On n'a pas assez pressé l'Allemagne, on a hésité à la dépecer davantage. Est-il expédient de répondre à cette fureur puérile ? Est-ce en diminuant encore la capacité de vie et de travail de l'Allemagne qu'on l'aurait rendue plus apte à payer un plus grand nombre de milliards ? En la morcelant, on n'aurait fait que rendre inévitables les nombreux « Anschluss » secrets ou avoués, dont la communauté dans le malheur est le sûr conseiller. Ce n'est pas en cultivant avec plus de rigueur la haine dans un peuple de soixante-cinq millions d'habitants, qu'on aurait écarté le danger de son explosion.

Malgré le bruit fait par les maîtres dorés de la publicité pour dicter à l'opinion un sentiment contraire, on voit bien qu'il n'y a de gain digne d'être enregistré, si faible semble-t-il à certains moments, que dans les efforts et les démarches auxquels peut applaudir un amour chrétien de la paix. La politique de la main ouverte à la réconciliation et à la collaboration peut échouer. L'échec sera moins lourd que par la politique du poing fermé qui finit toujours par des coups de poing. Le vrai réalisme travaille à la paix en préparant les institutions de la paix, celles de Genève, de la Haye et d'autres encore que la situation inspirera. S'il leur arrivait, surprises en pleine croissance, de se révéler impuissantes à enrayer un cataclysme, la preuve ne serait faite que de leur faiblesse. Jamais l'hostilité la plus passionnée ne convaincra les hommes de bonne foi, qu'en leur absence le danger eût été plus facilement conjuré. On leur devra du moins de l'avoir écarté pendant un temps, et de marquer désormais l'agresseur

d'un signe honteux. Un peuple peut toujours se parjurer. Mais déjà c'est un grand progrès qu'il doive examiner si son intérêt le lui conseille.

Il est donc surprenant que le lent travail d'enfantement de la paix organisée se heurte à tant de mauvaise volonté chez les partisans obstinés de la paix armée. L'étonnement se change en douleur lorsque des chrétiens s'en font les complices, et ne cachent pas leur éloignement pour la Société des Nations. Elle est l'objet de leurs sarcasmes, de leur mépris. Ils lui font grief de ce qu'elle ne fait pas, et plus encore de ce qu'elle fait. Il est inouï, paraît-il, de concevoir, entre les Nations, le régime d'appel aux tribunaux et de sentences motivées, qui a marqué le premier degré des civilisations. La loi du plus fort résisterait-elle donc à tout progrès de l'intelligence et de la moralité, dans le domaine fermé de la jungle internationale? Ailleurs on dit : « Plaidons ». Pourquoi pas là?

Étrange amour de la paix, tout en protestations verbales, mais dont les actes contredisent le langage. On voit combien son inconsistance, ses contours brumeux, sa passivité, tombent sous le reproche d'être « sentimental et confus » adressé par ailleurs, et non sans bonnes raisons, à l'internationalisme. Mais que le nationalisme prenne aussi sa part de la critique. Il la sent si étroitement ajustée à son cas, qu'il voudrait bien la rejeter sur l'amour de la paix conçu selon l'Évangile. Vaine manœuvre. Protester qu'on aime la paix, et refuser de soutenir ses institutions, s'enfermer dans la malédiction et le pessimisme inopérant, c'est le comble du pacifisme sentimental et confus. S'efforcer activement à l'organisation juridique de la paix, est la preuve d'un véritable amour, soucieux de se traduire en réalités, et solidement enraciné dans le vrai.

D'autres exemples montreront aussi clairement l'effort

fait par le nationalisme en vue de fausser le véritable aspect du patriotisme chrétien, et de s'attribuer les titres les moins mérités. Nous saisissons ce travail sur le vif dans son effort pour se donner comme le parangon, et même l'unique parangon, des vertus de force et de prudence. Au nom de la force, il soutient le système de la paix armée, condamnée par la Papauté. Au nom de la prudence, il se refuse à la réduction des armements, conseillée par Rome en termes tellement mesurés qu'on est surpris de la résistance opposée.

Le travestissement de la vertu de force correspond si bien à un certain état d'esprit que, malgré l'audace de la tentative, il a rencontré plein succès. On est parvenu à en donner une image exactement contraire à la vérité. Alors qu'elle est essentiellement victoire sur soi-même et violence contre soi, nous la voyons invoquer pour signifier la victoire sur les autres et la violence à leur égard. Le ciel promis à ceux qui font violence à leurs passions devient un royaume donné en récompense aux plus violents. On réussit ainsi à justifier les pires excès, tandis que les saints, qui sont les héros évidents de la vertu de force, tombent au rang des faibles et des mous. Cependant l'Indien, qui souffre durement pour demeurer fidèle à la consigne pacifique de non-coopération, rend hommage à la vertu de force.

Elle est essentiellement la vertu de la force morale. Mais le nationalisme reste fidèle au culte de la force matérielle. Elle est son idole. Cette conception fausse dans son esprit tous les rapports de la force et du droit. Il supporte, avec impatience, l'invocation au respect du Droit, qui est le fondement de la paix entre nations, mais enfin il la supporte. Le progrès des idées dans la conscience des peuples corrige son penchant naturel, qui le porte à tenir le « Droit » pour une idéologie. Cependant, sitôt qu'on

invoque le Droit, il proteste aussitôt que le Droit n'est rien sans la Force. Et il interprète à son gré l'axiome : « La Force au service du Droit », qui signifie dans sa pensée que la Force a seule pouvoir d'imposer le respect du Droit.

Le véritable amour de la Paix dit aussi : « la Force au service du Droit ». Mais, à son jugement, ce qui importe d'abord c'est de donner au Droit toute sa force, par les moyens propres à le faire valoir et à le soutenir. Toutes les forces juridiques et morales au service du Droit. Et enfin, comme *ultima ratio*, la force matérielle. On voit la différence des deux esprits. On voit aussi de quel côté cet esprit est chrétien.

La vertu de prudence, à son tour, a été, de la part du nationalisme, en butte au même effort de déformation et d'accaparement illicite. Il y cherche une excuse pour son immobilité et son refus de modifier le système de la nation armée. Or la prudence a pour objet de gouverner l'action et non de l'interdire. La prudence n'est pas une politique. La politique doit agir en s'inspirant de la prudence. Servir prudemment la paix n'est pas refuser de besogner en sa faveur. C'est en organiser les moyens avec prudence. Tel est, notamment dans le domaine de la réduction des armements, la règle de conduite du patriotisme chrétien, qui n'oublie pas le rang éminent de la prudence au milieu des autres vertus.

Il n'est pas sans utilité de faire connaître la position de l'amour chrétien de la paix à propos de cette question des armements, où on voudrait bien le représenter comme perdu dans les nuées d'une absurde capitulation désarmée, totale, immédiate, unilatérale, incontrôlée. Qui veut cela? Personne. Mais pour abattre une thèse qui déplaît, il faut bien la représenter comme enragée.

Le patriotisme chrétien ne prétend pas détenir un code de recettes politiques ou économiques. Son rôle n'est pas celui des experts militaires ou financiers. Il ne propose pas une solution qui lui soit propre, où ses principes viendraient garantir des moyens précis, qu'il ne lui appartient ni d'étudier ni de choisir. Mais il est le héraut de la pensée chrétienne dans le domaine des relations internationales. Sa tâche est de promouvoir l'esprit de paix, de développer « une chaude et bienfaisante atmosphère de paix (1) ». S'il condamne le système de la nation armée et la course aux armements, c'est avec l'Église, et quand l'Église demande la réduction des armements simultanée et progressive, il la demande avec elle. Sur les moyens, il s'en remet à la décision des gouvernements responsables (2), mais son devoir est de peser sur eux de tout son poids pour les entretenir dans la résolution de faire progresser la paix. Il est le ferment qui ne permet pas à la pâte de moisir, ni aux volontés de s'endormir.

Les moyens, le rythme d'exécution, ce n'est pas son affaire. Son affaire, c'est de définir l'idéal qui est le désarmement, de le maintenir en pleine clarté, d'en éveiller sans cesse le désir, d'appuyer tout ce qui sert la cause de la paix chrétienne. Il est donc naturel que sa faveur encourage ceux dont l'action répond aux exigences de l'esprit chrétien, et qu'il réserve sa sévérité aux défenseurs complaisants du *statu quo*.

Où voit-on dans cette attitude rien qui puisse alarmer un légitime amour de la patrie ?

Songe-t-on à mettre en doute le patriotisme des 3 millions 500.000 anciens combattants, dont la motion du

(1) Allocution du Saint-Père à la veille de Noël 1930.

(2) Cf. Lettre et discours de Mgr Roques, évêque de Montauban, et de Mgr Dutoit, évêque d'Arras, du mois de décembre dernier.

21 juin dernier exprime les requêtes de l'esprit de paix, réglé par le souci de protéger la patrie? Après avoir proclamé la « nécessité du désarmement moral, ils demandent le perfectionnement et le renforcement des institutions internationales par l'universalité de la Société des Nations, l'acceptation générale de l'arbitrage obligatoire et sanctionné, l'organisation progressive des moyens de coercition collectifs contre les États qui auraient recours à la guerre sans se soumettre à l'arbitrage. Ils terminent enfin en réclamant « la réduction simultanée, graduelle, et efficacement contrôlée des armements nationaux, en corrélation avec l'accroissement des garanties internationales de sécurité, en vue du désarmement général ».

On ne saurait s'exprimer avec plus de sagesse et, disons-le, de sagesse chrétienne.

Voilà, selon le sens le plus averti, le plus réaliste, le plus prudent et le plus élevé, les moyens pratiques d'assurer la paix.

D'où vient donc la résistance opposée sur ce point par certaines fractions de l'opinion?

Nous croyons en discerner deux causes principales. Nous voudrions les examiner en parlant des « Illusions de la sécurité par les armes » et de la « Survivance entretenue du prestige guerrier ».

On nous entend bien. Il n'y a pas de paix sans sécurité.

L'illusion touchant la sécurité, que nous estimons contraire à la paix véritable, est l'illusion d'une certaine sécurité presque uniquement fondée sur la force militaire.

La sécurité, pour être solide et durable, doit avoir pour base un ensemble de garanties et de moyens.

Leur organisation et leur mise en œuvre sont l'affaire de la Société des Nations, et de la Cour de la Haye, arbitres des conflits internationaux.

Le nationalisme, à la vérité, n'a que peu de tendresse pour l'arbitrage. Sans oser le rejeter ouvertement, il ne cache pas sa méfiance à son égard. Accepter d'être arbitré, c'est consentir d'avance aux décisions de l'arbitre. Or le nationalisme craint le risque d'un arbitrage tourné contre lui. Il est plaideur récalcitrant et mauvais perdant. On l'a bien vu dans l'affaire encore pendante des zones, et, naguère, à propos de l'incident maritime qui nous mit en difficulté avec la Turquie.

Un autre bon élément de sécurité serait procuré par les pactes d'assistance. De tous les moyens qui ne sont pas ceux de la force armée, voilà les moins déplaisants au nationalisme. Ils rappellent un peu le vieux système des alliances militaires, qui lui reste cher, malgré son évidente responsabilité dans la catastrophe de 1914. Le pacte d'assistance trouve donc grâce à ses yeux. C'est malheureusement jusqu'ici, de tous les moyens espérés, le plus éloigné de réalisations satisfaisantes (1).

(1) Aux pactes d'assistance on peut rattacher le projet d'une organisation internationale de sécurité par voie d'entente mutuelle.

L'idée est excellente, mais M. Herriot l'étayait récemment d'un bien mauvais argument. Il écrivait dans le « Petit Parisien » :

« Pour nous, nous ne croyons pas à la sécurité par le désarmement partiel, ou *même total* (c'est moi qui souligne). Même privée d'armée, une nation dotée d'une puissante aviation commerciale et d'une forte industrie chimique peut détruire son voisin. »

Pourquoi alors ne pas proposer la suppression du service militaire et son remplacement par « une puissante aviation commerciale » appuyée sur « une forte industrie chimique »?

De pareilles raisons, que le nationalisme exploite avec empressement, ne sont bonnes qu'à entretenir l'esprit de panique.

M. Herriot suppose-t-il que l'aviation puisse vivre en l'air et s'approvisionner dans les astres? Que vaut une flotte, aérienne ou maritime, sans ports d'attache et sans points de ravitaillement?

En réalité, il suffirait de quelques escadrons d'auto-mitrailleuses

Enfin il existe un autre moyen placé, suivant le côté où l'on penche, au premier ou au dernier rang, c'est la réduction des armements.

Le nationalisme ne veut pas en entendre parler. Le seul mot de désarmement, qui est d'usage courant dans les documents de l'Église, brûle ses lèvres. Il ne pardonne pas à la Papauté d'avoir prononcé ce nom redoutable et d'y revenir avec insistance. La conférence prévue pour discuter du désarmement est son cauchemar. Il a fait annoncer qu'elle était pleine de périls ou, au moins, d'inopportunité. Toucher aux armements, les réduire au-dessous de leur situation actuelle, c'est, à son jugement, ruiner pour notre pays tout l'édifice de la sécurité. Il ferait volontiers le sacrifice de la Société des Nations, de l'arbitrage et même des pactes d'assistance, pour en revenir au régime de la nation armée et des alliances.

Nous croyons que c'est là une illusion, et la pire des illusions, la plus contraire à l'esprit de paix.

Il faut accepter l'idée d'une réduction des armements simultanée, progressive et contrôlée, ou renoncer à l'espoir du désarmement moral, fondement de la Paix.

Le Lieutenant-Colonel Fabry, président de la Commission de l'Armée, a fait à ce sujet, le 26 novembre dernier, devant la Chambre, une déclaration dont il eût été sage de prolonger l'écho. Il a exposé que tous ses vœux allaient au succès de la conférence du Désarmement. Il ne voit pas de solution plus désirable que la limitation des armements, appuyée par un pacte d'assistance, sur la base de l'arbitrage, dans le cadre de la Société des Nations (1).

pour réduire à merci une nation totalement désarmée, qui se croirait invincible par son aviation commerciale et son industrie chimique.

(1) Il se refuse d'ailleurs à toute réduction des armements, sans pacte d'assistance.

Les motifs de son opinion offrent un grand intérêt. Il estime en effet que le budget de la guerre actuel, au total de 13 ou 14 milliards (sans compter les milliards consacrés à la fortification des frontières), atteint un chiffre si écrasant qu'il ne saurait être en aucun cas dépassé. Or ce budget, cependant si lourd, est encore trop léger. Une mobilisation a besoin de stocks très importants, à utiliser dans le temps nécessaire à la mise en train des fabrications de guerre. *Le budget actuel ne permet pas d'entretenir ces stocks.* Il faut donc nous résigner, dit le Lieutenant-Colonel Fabry, si nous n'obtenons pas la solution constituée par une réduction des armements et un pacte d'assistance, à cette douloureuse alternative. Entre deux maux nous devons choisir. Ou bien être insuffisamment défendus, ou bien plier sous le poids des charges militaires accrues au-delà de la limite raisonnable. Cette dernière éventualité étant exclue, il reste que nos armements ne répondent pas à nos besoins.

Ainsi la sécurité réduite à la solution militaire est une illusion. Et c'est précisément le souci, fondé en raison, de la sécurité, qui nous porte à juger périlleux et condamnable un parti pris affiché de prime abord contre le désarmement.

Cela ne signifie pas que nous estimons sans valeur toute sécurité militaire, à l'heure présente. Le désarmement ne sera pas l'œuvre d'un jour. Ses progrès sont en liaison étroite avec ceux des institutions de la Paix, dont on souhaite en général que les sanctions soient appuyées sur un minimum de force armée. Mais ce qui importe, c'est d'écarter comme idéal à maintenir la sécurité uniquement basée sur le canon.

Ne craignons pas d'insister sur ce point.

Supposons un budget augmenté encore, contre toute

vraisemblance et toute possibilité, d'un nombre imposant de milliards, et la nation rappelée dans les casernes pour trois ans. Supposons la surenchère aux armements recommencée. Les partisans de ce régime sont-ils contents?

Oui? Nous leur demandons alors où ils prennent une confiance aussi intrépide en la vertu des moyens matériels.

Il faut être fort, disent-ils.

Non, il faut être *le plus fort.*

La leçon d'hier est-elle déjà perdue? La France de 1914 était-elle désarmée? Pourtant nous savons bien que notre formidable appareil militaire n'a pas empêché les premiers avantages des armées allemandes. Répondra-t-on que c'est la preuve seulement que nous manquions d'artillerie lourde et de mitrailleuses? Cependant nous avons complété notre armement, et ce n'est pas diminuer la grandeur du prodigieux effort français, ni la part d'admiration qui lui est due, que de rappeler les concours sans lesquels il n'aurait pu ni tenir ni vaincre. Les Russes, en se jetant sur la Prusse orientale, ont rendu possible le rétablissement de la Marne; les Anglais, par une action commune sur la Somme, nous ont aidés à sauver Verdun; les Serbes et les Italiens ont tenu l'Autriche en haleine; les Américains enfin sont venus, au moment où nos effectifs s'épuisaient, verser dans la mêlée des millions de jeunes hommes, avec le poids de leur or et de leurs machines. Cependant, après quatre années de combats, nous étions encore devant un front allemand qui n'a pas été rompu et qui, par la suite, a cédé seulement sous la pression, sans connaître la destruction irréparable d'un désastre militaire. Grâce au nombre de ses habitants et à la puissance de son industrie, l'Allemagne a pu alimenter un champ de bataille sans proportion avec le nôtre, et avec tant d'économie que le chiffre de ses morts est de beaucoup inférieur aux pertes totalisées de tous ses adversaires.

Ces souvenirs sont pénibles sans doute aux partisans de la paix armée. Mais leur rappel serait salutaire, s'il avait le pouvoir de dissiper l'ivresse pernicieuse où ils se complaisent.

Voilà pour le passé.

Le présent a-t-il modifié la situation à notre profit? Au contraire, il semble bien l'avoir rendue moins favorable. Un examen détaillé des conditions diplomatiques dans les différents continents n'autoriserait guère à en douter. Bornons-nous à quelques observations. Condamnés, cette fois, à faire face en même temps à l'Allemagne et à l'Italie, il est à craindre que nous ne soyons seuls à défendre un front qui s'étendrait à l'Est et au Sud-Est. Il faut aussi prévoir que l'Italie porterait la guerre en Corse et en Tunisie. Elle nous disputerait la maîtrise de la Méditerranée, rendant ainsi beaucoup moins aisée l'utilisation de nos contingents africains. Pendant ce temps, que deviendraient nos alliés slaves aux prises avec l'armée rouge?

En outre, on s'accorde à dénoncer le rôle accru des applications scientifiques dans la guerre de demain. Cette particularité sera toute à l'avantage de la nation la mieux outillée en usines et en machines. Ce n'est pas le cas de la France (1).

Nous fondons, il est vrai, de grands espoirs sur notre frontière fortifiée. Admettons qu'elle soit un obstacle temporaire ou définitif à l'invasion. Quelle garantie nous offrira-t-elle contre les bombardements par avions ou par canons analogues aux « Berthas »? Que pourra-t-elle contre les gaz? Comment empêcherait-elle le pilonnement

(1) Ce sujet est désagréable. A qui n'en craindrait pas l'amertume nous conseillons de se reporter au débat parlementaire sur l'aviation, du 29 janvier dernier. Il y verra que nos meilleurs appareils militaires viennent de l'étranger.

d'une vaste région battue par l'artillerie ennemie au voisinage des tranchées?

Nous serons peut-être forts. Nous ne serons pas assez forts pour être protégés contre les horreurs de la guerre. Nous ne serons pas les plus forts.

Il faudrait assurément se garder d'en tirer un pronostic sur l'issue d'un conflit où nous serions engagés dans ces conditions. A la guerre, le rôle des forces morales reste prépondérant. Mais nous parlons seulement des forces matérielles. Nous soutenons que la confiance exclusive dans la sécurité fondée sur leur calcul est une illusion.

On fait ici une objection. Est-il quelqu'un, nous dit-on, pour affirmer que l'organisation juridique des relations entre peuples, avec ses organes d'arbitrage et de contrôle, écartera pour toujours le fléau de la guerre? Le jour où il éclatera, que pèseront les moyens moraux et juridiques?

En effet, un acte de démence reste toujours possible.

Mais on doit répondre que ces moyens, que nous supposons accompagnés d'une réduction des armements progressive, simultanée et contrôlée, et qui seront un jour renforcés par une assistance internationale, rendront un tel acte exceptionnel. Au surplus, cet acte sera singulièrement grave et chanceux pour le criminel qui en prendra l'initiative. C'est un point important, car on n'a pas à se prémunir de la même façon contre un risque normal ou contre un risque exceptionnel. La possibilité de croiser dans la rue un fou armé ou un assassin ne nous oblige pas à nous accoutrer toute la journée d'un casque et d'une cuirasse. Il faut ajouter que la guerre, entre gens partiellement désarmés, n'aura jamais le caractère foudroyant, qui paralyserait la mise en garde et la préparation des moyens de secours prévus. Enfin, si un peuple accepte de se mettre de gaieté de cœur au ban de l'humanité civili-

sée, il n'échappera pas aux représailles dirigées contre son crédit, et son approvisionnement en matières étrangères. Tous les événements, depuis douze ans, démontrent l'extrême fragilité de la monnaie, et sa dépendance étroite de la bonne volonté internationale. Pour faire la guerre, des milliards sont aussi nécessaires aujourd'hui que les millions d'hommes. Ensuite, être vainqueur militairement n'est rien, si financièrement l'on est vaincu. C'est un gage de paix que l'histoire n'a pas connu. On entend tous les jours disserter légèrement sur la guerre, en oubliant qu'elle est maintenant un phénomène politique (elle suppose le consentement des partis), économique et financier autant que militaire. C'est une raison de plus, et de très grand poids, contre l'argument de la sécurité militaire.

La sécurité la plus effective est obtenue par l'arbitrage et la réduction des armements. Au reste, la formule « sécurité d'abord, désarmement ensuite » ne peut conduire à aucun accord. La sécurité ne sera jamais jugée réalisée tant que les armements subsisteront. Cette formule est chère cependant au nationalisme français, et conforme à sa façon de concevoir la paix par la force. Elle s'oppose au désarmement moral, que le véritable amour de la paix tient pour essentiel.

L'illusion de la sécurité militaire est à l'ordinaire appareillée avec une autre illusion, que nous jugeons être un des grands obstacles aux progrès de la paix chrétienne. Nous voulons parler de l'illusion touchant les mérites et la valeur éducatrice de la guerre. La guerre a rempli jusqu'ici l'histoire. Les peuples y ont vu le plus ordinaire et presque le seul moyen de dénouer les conflits. Elle a été le piédestal des grandeurs humaines et le champ clos d'un certain héroïsme. Une fatalité tragique la transfigurait. Tous les courtisans de la force heureuse se sont conjurés

our en dissimuler l'aspect atroce ou repoussant, considéré omme l'inéluctable rançon de sa nécessité. Le soldat .'écrit pas l'histoire, on ne lui demande que de la faire. l n'y reste donc aucune trace de ses douleurs. La sonnie des clairons couvre le cri des agonisants abandonnés ans les fils de fer, le râle des gangrénés aux membres ourris dans la boue gelée, le grincement des scies aux nains des chirurgiens. Les feux artificiels des apothéoses ont oublier la lueur dans la nuit des villages incendiés, t les flammes couchées par le vent sur les moissons prêes à donner le pain.

Les poètes à leur tour sont venus couronner la guerre t, comme si ce n'était pas assez, le spectacle de cet holoauste ininterrompu a fourni un aliment au génie des philosophes. Cet abîme a tenté leur profondeur. Ils ont voulu voir « dans la guerre quelque chose de plus particulièrement divin que dans les autres fléaux », alors qu'il eût été naturel d'en remarquer le caractère plus satanique, puisque la volonté de l'homme méchant y a plus de part que dans la famine et la peste. A les en croire, tuer est vraiment le propre de l'homme. « Il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer... il tue pour s'amuser, il tue pour tuer... Il empaille le crocodile, il embaume le colibri... C'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme (1). »

De cette conjuration d'intérêts divers, il est résulté que l'image de la guerre s'enveloppe dans l'éclat d'un rouge halo, qui voile son horreur à ceux qui ne l'ont pas éprouvée dans leur chair. Le nationalisme garde pour la guerre, qu'il redoute et souhaite d'empêcher, une sorte d'incons-

(1) On a reconnu dans ces lignes le paradoxe de l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Nous avouons bien volontiers que ce raccourci est tendancieux, mais il n'est pas faux. De Maistre a d'autres mérites que celui de théologien de la Providence.

ciente vénération. Se souvenant qu'il lui a fait ses dévotions, il n'aime pas qu'on la qualifie avec trop de sévérité. Ce n'est pas lui qui l'appellera jamais un affreux massacre. Il s'est indigné d'entendre Benoît XV la nommer une « boucherie ». Forcé de prendre les armes, le nationalisme se précipite avec une sorte d'enthousiasme. On l'a entendu, de l'autre côté du Rhin, annoncer la guerre « fraîche et joyeuse ». Le patriotisme chrétien, s'il est pur, ne s'arme qu'à contre-cœur et garde au plus fort de l'entraînement guerrier le front soucieux d'un saint Louis et d'une Jeanne d'Arc, pour qui la nécessité de tuer reste abominable.

La guerre fut une procédure sociale. Elle a été justifiée jadis au regard de la raison par l'absence d'organisation dans les rapports internationaux. Elle fut ainsi parfois l'image de la Justice et de l'Honneur, le rempart de la liberté des peuples. Dans la mesure où elle l'a été, et dont l'histoire officielle est loin de donner une idée exacte, elle garde dans le passé, comme elle recevrait à l'occasion dans le présent, le prestige qui s'attache aux grandes tragédies et aux magnifiques dévouements.

Elle reste, malgré tout, déshonorée par son cortège honteux de pillages, d'incendies et de meurtres. C'est une erreur de l'exalter à l'égal d'un bien, et de s'évertuer à en dorer sans discernement l'auréole. On s'attriste en voyant des jeunes gens, qui n'ont pas connu la guerre, se griser à nouveau des poisons d'un faux enthousiasme, et tenir rigueur à l'écrivain combattant des cruels et véridiques tableaux où leur rêve mensonger ne trouve plus à se nourrir.

Mais par quoi remplacer cette invitation à l'héroïsme? L'héroïsme est le pain de la jeunesse. Son âme en a besoin comme d'une vitamine spirituelle.

En effet, c'est là un des problèmes à résoudre. On n'élimine que ce qu'on remplace. Il faudrait pourtant déses-

pérer de la civilisation, si elle était impuissante à offrir un motif de sacrifice plus pur encore que l'héroïsme guerrier, qui va rarement sans le désir de paraître, et se manifeste souvent comme une forme de l'ambition. Il y a moins de héros dans les endroits où l'on n'est pas vu. Et que sont rubans et galons, sinon des primes à l'héroïsme?

Mais ce problème n'est-il pas déjà résolu? Si la guerre était un beau sport dangereux, l'aviation ne l'est pas moins, qui parle si fort au cœur des jeunes gens. Veut-on un héroïsme plus dépouillé encore de tout aiguillon humain, il suffit d'en demander les occasions à ce souci du prochain, à ce goût de se dévouer qui produit dans notre temps une surprenante floraison d'œuvres sociales ou religieuses. Ceux qui ne croient pas à la charité invoquent l'altruisme ou la solidarité. Mais il faut être aveugle pour ne pas voir cette merveilleuse fructification du don de soi. Qu'on nous dise si les faits guerriers offrent rien de supérieur au geste ignoré de l'homme qui consent à immoler sa vie en compagnie des lépreux, au radiologue qui par sa chair rongée sert le bien public, aux servantes inconnues des pauvres cancéreux.

Certaines coutumes, en voie de disparition, semblaient liées pour toujours aux traditions d'héroïsme et d'honneur. On a cité le cas de la vendetta qui achève de mourir sous nos yeux. On nommerait avec plus de raison encore le duel. Il fut pendant longtemps le grand moyen de sauver l'honneur et d'acquérir la gloire. Sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, plus de six mille jeunes Français de noble famille périrent en combat singulier. La bravoure du duelliste tournait les têtes. Il n'y a pas quarante ans qu'il fallait encore beaucoup de vertu pour braver l'opinion en refusant de se battre. Et cependant le duel sort de nos mœurs. Il y a d'autres écoles d'héroïsme et l'on se passera de la guerre comme du duel.

Prêts à céder sur ce point, quelques-uns ne veulent pas renoncer à la thèse de la valeur éducative de la guerre. N'y a-t-il pas, à réduire les armements et le service militaire, un péril certain? N'est-ce pas s'exposer, pour le cas toujours possible où le fléau serait déchaîné, à ne lui pouvoir opposer que des âmes détendues et désaccoutumées d'y penser? Sans la préparation constante à la guerre comment la nation aura-t-elle, au jour voulu, des guerriers?

Est-ce à dire que les Anglais, les Américains, les Canadiens, qui ne connaissent pas le régime de la conscription, se sont montrés mauvais soldats? Non. Et alors? Quelqu'un oserait-il avancer que les Suisses, en cas d'invasion de leur petit pays, n'auraient pas le cœur de le défendre? Croit-on donc impossible d'apprendre, dans les travaux de la paix, l'endurance à la fatigue, la force de souffrir et le courage de mourir?

Faut-il vraiment rassurer ceux qui prêteraient une oreille complaisante à la boutade de Proud'hon : « Sans la guerre, le monde serait une étable »? C'était bon avant 1914 de vanter le bienfait général du sacrifice guerrier. Qui donc le ferait aujourd'hui après ce que nous avons vu? La somme des pertes l'emporte infiniment sur les profits. C'est à nous d'inventer une mâle vie où la volonté trouve à se durcir.

Pour savoir user de l'épée, il n'est pas besoin de lui prêter une splendeur romantique. Notre temps s'est chargé lui-même de la leçon.

Songez aux vers du poëte dans la chanson des deux épées :

> L'une avait nom Joyeuse et l'autre Durandal.

Fermez les yeux et voyez maintenant le couteau de tranchée qui saigne les gorges, le lance-flammes qui grille

les chairs, le masque à gaz qui affuble d'un museau bestial la face de l'homme. Êtes-vous encore ébloui par l'éclat de l'épée transformée en ustensile de boucherie ou en instrument de supplice?

Le patriotisme chrétien, qui sut et saurait en cas de nécessité imposée faire la guerre, ne se sent aucun penchant à la déifier. Elle a joué son rôle dans l'histoire, et l'on doit craindre qu'elle ne le joue encore. Cependant elle reste un terrible fléau sur qui la malédiction de l'Église n'a pas cessé de tomber.

Peut-être ce point de vue impose-t-il, pour être admis, un généreux sacrifice à de respectables convictions, à de pieux souvenirs de famille, à des préjugés aussi et même à des vanités de fraîche date. Il serait singulier que la cause de la paix ne fût pas jugée digne d'autant d'abnégation que celle de la guerre.

— Le patriotisme chrétien est-il donc si exigeant?

Notre foi nous presse-t-elle vraiment d'opérer des changements auxquels le monde se montre encore si opposé?

— C'est la mission du catholicisme de travailler sans répit pour la paix, comme un levain au sein des sociétés. Où rien ne change en mieux, c'est la condamnation de ceux qui s'en réclament.

— Quoi! au sein de ces sociétés construites par la guerre et qui trahissent encore par mille traits la force qui a présidé à leur naissance?

— Il est vrai qu'elles ont été enfantées dans la douleur. Mais ce qui importe c'est de savoir si leur véritable destin est de vivre dans la paix. Or, de cela, nous sommes certains depuis la première nuit de Noël. La rosée qu'elle a fait pleuvoir n'est pas une pluie de sang.

S'agit-il donc de si grands changements? Tournons les feuillets de l'histoire. Elle en a vu bien d'autres. Elle a vu

tomber des institutions et des coutumes si fortemen ancrées dans l'ordre économique ou dans la tradition religieuse qu'il semblait impossible de les en arracher. A quoi bon parler encore de l'esclavage, ce pilier de grani de la cité antique? C'eût été folie d'élever un doute su sa nécessité. Et pareillement, dans la Grèce raffinée, l'idé ne serait pas venue que les sacrifices humains étaient un tradition condamnée, lorsque Thémistocle, au matin d Salamine, ordonnait d'égorger des hommes afin de se rendre les dieux favorables.

Qu'on observe à quel point la guerre a vieilli déjà depui quinze ans. On aura plus de cœur pour travailler à la paix

L'œuvre sera longue. Eh! qui en doute? On ne corrig pas en un jour toutes les erreurs de l'histoire. Faut-i cependant un si grand effort pour nous persuader que nombre de nos ferveurs rétrospectives auraient besoin d'être revisées avec rigueur? L'histoire est trop souvent accommodée au gré des intérêts humains ou nationaux pour être une table de vérité.

Il ne sera pas moins long d'effacer par l'éducation le culte de la fausse gloire, et de rendre puissants sur les cœurs les héroïsmes désintéressés. Le temps est un grand éducateur. Et comment ne pas voir que ses leçons se multiplient? Quels signes faudra-t-il dans le domaine politique, économique ou scientifique, pour ouvrir les yeux à l'urgence d'un changement, si ceux dont nous sommes accablés ne sont pas suffisants? (1)

(1) La plus grande guerre de l'histoire. L'univers entier jeté pendant 4 ans dans la bataille. 15 millions de morts, 2000 milliards consommés. — La naissance de la Société des Nations.

2 grands empires renversés. Plusieurs nations créées.

La Pologne et l'Irlande libérées. — La vieille monarchie espagnole effondrée. — L'Inde en révolte.

L'avènement du Bolchevisme et sa menace. — Le Fascisme.

Les traités du Latran et le Pape libre dans le Vatican.

D'immenses famines et inondations. Les 10 millions de morts de

M. Maritain s'écriait, il y a peu d'années, dans *Primauté 'u Spirituel* : « Manifestement Dieu veut quelque chose e neuf. »

Or la grande nouveauté c'est toujours le renouvellement ans la Charité, qui tend à la réalisation du Royaume de)ieu. C'est son esprit qui rajeunit constamment l'homme ncien.

Prenons garde que ce besoin d'un ordre nouveau est essenti par les plus éloignés du catholicisme. Si nous nanquons à la besogne, d'autres s'y mettront, mais ce era, comme à l'ordinaire, avec tous les excès de l'erreur.

L'homme a mal à son âme. Voilà le secret de sa douleur t de son agitation. Son être spirituel gémit sous le poids e la matière et de la force brutale.

Quoi d'étonnant que l'amour de la paix tende à se spiitualiser, à se renouveler dans l'amour du prochain !

Résumons-nous. A quoi reconnaître cet amour chrétien le la paix ?

A son esprit d'entente et de rapprochement.

A cela qu'il est favorable au désarmement moral, aux rganisations du Droit international, à la réduction simulanée, progressive, et contrôlée des armements. A cela ussi qu'il ne dit « la Force au service du Droit » qu'après voir fortifié tous les moyens de faire valoir le Droit. Il

a grippe espagnole. Tokio (1.500.000 hab.) et Yokohama détruites ar un séisme.

Un fait inouï : 20 millions d'hommes sans travail. — L'écroulenent des monnaies nationales. La chute du sterling. — La crise nondiale.

Et pendant 30 ans plus de découvertes scientifiques que pendant 30 siècles.

Quel moment de l'Histoire Universelle !

n'est pas l'amant platonique ou méfiant de la Paix. Il agit avec prudence, mais ne se retranche pas derrière la Prudence pour ne pas agir.

Ce n'est pas seulement contre la guerre éventuelle qu'il cherche à se prémunir. C'est contre l'éventualité même de la guerre.

Enfin on le connaît surtout à son esprit : il ne souhaite pas aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît.

Nous convenons que c'est une grande nouveauté.

Renouvellement dans la Charité, dit l'Église, et c'est aussi l'heure où le péril de la civilisation nous avertit d'entrer hardiment dans des voies nouvelles.

Les fils de l'Esprit y seront-ils devancés par les enfants du siècle? On aimerait le savoir.

Leur place est au premier rang.

Que faudrait-il penser s'il arrivaient au dernier?

NOTES ET RÉFLEXIONS

L'idée de Paix et le Pacifisme d'après Max Scheler

Qu'un philosophe se soit un jour proposé au ministère de la guerre de Sa Majesté l'empereur et roi Guillaume II pour une conférence sur *l'Idée de Paix et le Pacifisme*, on entend d'ici, se répondant de bureaux en bureaux, les rires bruyants et sarcastiques des États-Majors casqués, sanglés, bottés. La mentalité aurait-elle, depuis la défaite, tellement évolué en Allemagne qu'il soit possible aujourd'hui de traiter de tels sujets, avec toute la profondeur, l'objectivité, la loyauté désirables, devant le personnel entier du Ministère de la Reichswehr ? Telle est du moins l'origine d'un travail que vient de publier la *Librairie de l'Esprit nouveau à Berlin* (1). Donnée une première fois au printemps 1927, cette conférence fut répétée peu après à l'*École supérieure de Politique* de la capitale ; elle paraît aujourd'hui comme le testament du professeur Max Scheler enlevé par une mort prématurée, à l'âge de quarante-quatre ans, le 19 mai 1928.

Né à Münich, le 22 août 1879, étudiant des universités de Münich, Berlin, Heidelberg, Iéna, docteur en philosophie et sociologie en 1899, qualifié en 1902 pour être professeur d'Université, *privatdozent* à Münich en 1907 et à Berlin en 1910, Max Scheler remplit pendant les années

(1) Max Scheler, *Die Idee des Friedens und der Pazifismus*, in-8°, 63 pp. Berlin, Der neue Geist Verlag.

1917 et 1918, avec le titre de chargé de mission du Ministère des Affaires étrangères, des fonctions diplomatiques à Genève et La Haye. En janvier 1919, l'université de Cologne nouvellement fondée lui offre le chaire de Professeur ordinaire de Philosophie et de Sociologie ; au printemps de 1928, il est appelé à Francfort, où il n'arrive guère que pour mourir. L'œuvre qu'il laisse est relativement considérable par le nombre et l'importance des écrits ; elle l'est bien autrement encore par leur portée et la réputation qu'ils ont value à leur auteur. Nous citerons seulement ici : *Le Génie de la guerre et la guerre allemande* (1917) ; *les Causes de la haine contre l'Allemagne* ; *le Renversement des Valeurs* (1923) ; *De l'éternel dans l'homme* (1923) ; *Les formes du Savoir et la Société* (1926) (1).

Du penseur, le comte Hermann Keyserling a écrit : « Max Scheler est un esprit extraordinairement riche, certainement un des plus riches de tous les temps..., le métaphysicien le plus suggestif de l'époque. » Plus modestement, Thomas Mann l'estime « une des plus fortes têtes de l'Allemagne contemporaine » ; Hans Driesch le place sur le même rang que Bergson et Russell. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, Max Scheler est généralement tenu pour « une des plus intéressantes apparitions de l'Allemagne intellectuelle au début du XXe siècle ».

Le travail que nous essayerons d'analyser se présente sous la forme d'une forte brochure in-8°, de 63 pages, surabondante de science, de pensées, extraordinairement suggestive. Nous n'irons pas jusqu'à écrire à son sujet, comme Fischer dans le *Vorstoss* de Berlin, qu' « ayant su se mouvoir à l'aise dans à peu près tous les domaines de la Science de son époque, Scheler a su aussi se familiariser avec les points de vue les plus différents adoptés par

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle.*

ses contemporains » : c'est une hyperbole qu'un Allemand seul peut se permettre à l'égard d'un compatriote ; il n'en reste pas moins vrai que l'*Idée de Paix et le Pacifisme* se trouvent étudiés ici avec une ampleur et une profondeur, une élévation d'esprit et une logique, qu'il est rare de rencontrer à ce degré. Des formules à l'emporte-pièce, des mots chargés de sens et suggestifs ; des vues profondes et riches. Même là où on est tenté de le contredire, l'auteur force à réfléchir. Si la partie critique du travail dépasse de beaucoup la partie constructive, du moins le philosophe s'y révèle-t-il un *homme* : à travers toute cette étude on perçoit plus que les éclairs d'une intelligence forte et claire, on sent vibrer une âme.

A la manière d'une leçon d'université, mais avec une clarté de méthode qu'on ne trouve pas souvent chez ses compatriotes, Scheler expose le problème qu'il est chargé de traiter ; il définit ce qu'on entend par *Paix perpétuelle*, souligne la valeur du concept, recherche comment il est possible d'en faire une réalité. La paix perpétuelle est-elle une utopie? ou un bien qui vaille la peine d'être poursuivi ? — L'histoire fournit-elle les moyens de constater une évolution lente mais progressive de cette idée? — Notre temps permet-il d'entrevoir une réalisation prochaine de cet idéal? — Y a-t-il des méthodes, des institutions, capables de faire avancer l'humanité dans ce sens? — Telle est la division de cette conférence.

Désireux de se mouvoir en toute clarté au milieu du dédale des conceptions obscurcies par les passions et les préjugés, Scheler définit aussitôt ce qu'il entend par *Pacifisme* et par *Militarisme*. Est *pacifiste* quiconque répond par l'affirmation aux quatre questions posées ; n'est *militariste* par contre que celui qui s'inscrit dès l'abord pour la négative sur la première question : La paix perpétuelle est-elle un bien qui vaille la peine d'être poursuivi ? Entre les deux extrêmes il y a place pour bien des attitudes intellectuelles, on ne saurait donc soutenir qu'est

militariste quiconque n'est pas *pacifiste*. Moins que partout ailleurs il ne peut être ici question d'absolu.

La paix perpétuelle est-elle une valeur positive, objective, un bien absolu, réel, réalisable — ou simplement une utopie? A cette première question, Max Scheler répond résolument par l'affirmation du premier terme. Passant en revue toutes les raisons invoquées en faveur de la guerre : génératrice d'idéal et de vertus héroïques, mère et éducatrice de peuples virils ; source de progrès et de culture supérieure ; créatrice des grands empires où s'opère la fusion des races — il les met loyalement en valeur, mais aussitôt, dans une forme rigoureusement scientifique, par les arguments les plus divers, il les réduit en pièces. L'homme sans doute a toujours cherché à se rendre le maître par la force ; lutter est dans sa nature, mais ce n'est certainement pas sous cette forme sauvage que nous appelons aujourd'hui *la guerre*... Si donc la guerre n'est pas *dans* la nature de l'homme, la Paix perpétuelle n'est pas non plus *contre* cette nature. Elle n'est donc pas une utopie, elle reste un idéal : le plus bel idéal de toute politique, suivant le mot de Kant, non un rêve, comme le prétendait Moltke. Et, en termes vigoureux, Scheler s'inscrit contre le Militarisme, cet « amour de la guerre pour elle-même », cultivé par l'ancien corps d'officiers à l'état de « morale professionnelle ». Comme « institution », déclare Scheler, comme « mentalité nationale », ce militarisme a vécu, on ne le restaurera pas dans le peuple allemand.

Dans l'histoire telle que nous la connaissons, on peut d'ailleurs observer une tendance très nette vers la Paix perpétuelle comme vers un bien possible et réalisable. La position de l'homme à l'égard de la Force s'est constamment modifiée. Dans l'exercice du pouvoir, de l'autorité, l'homme a toujours tendu à recourir à des formes supérieures. A la Violence il a substitué la Force : à la Force

physique, le pouvoir moral. L'autorité sur les hommes établie, il a cherché à maîtriser la Nature, organique d'abord, inorganique ensuite. Aujourd'hui, il poursuit cet effort et prétend substituer au droit de la Force, la force du Droit. Cette évolution prouve un effort continu de l'humanité vers une émancipation d'elle-même : elle veut se dégager, se libérer de toutes les formes inférieures de solution des conflits ; un tel processus affirme une tendance naturelle vers la paix perpétuelle comme vers un bien saisissable.

La génération présente pourrait-elle, en ramassant toutes les énergies possibles, empêcher toute guerre? Scheler répond ici par la négative. Dans notre monde actuel, trop de causes entretiennent des tensions et des oppositions ; ce sont comme autant de tonneaux de poudre accumulés les uns auprès des autres. En deux pages, Scheler en dresse l'apocalyptique tableau, n'oubliant aucun continent, l'Amérique, l'Afrique, les Indes, la Chine, aucun des ferments nouveaux, bolchevisme, capitalisme, nationalisme : « C'est pourtant ma conviction, ajoute-t-il, qu'avec de la bonne volonté et de la prudence les hommes politiques peuvent écarter au moins les guerres intra-européennes. » Tout citoyen d'ailleurs, insiste-t-il, a ici son rôle à jouer. Des hommes d'État d'abord, mais de chacun de nous aussi, il dépend, dans une certaine mesure, d'atténuer, de ralentir le cours des événements. D'*atténuer* — non de diriger — reprend Scheler, et c'est, remarque-t-il justement, une activité purement négative, d'autant moins efficace que les masses seront moins organisées et qu'elles entreront plus nombreuses en jeu. De quels moyens disposons-nous donc actuellement pour soutenir, dans le sens de la Paix perpétuelle, l'effort de l'Humanité? C'est la dernière question qui reste à examiner.

Les idées et les mouvements qu'on désigne habituellement sous le terme de *pacifisme* sont des plus variés et

tous sont loin d'avoir la même valeur morale et la même efficacité. Scheler en distingue huit formes principales : 1) le pacifisme héroïque-individuel (principe de non-résistance à la violence) ; 2) le pacifisme chrétien : catholique, évangélique, calviniste ; 3) le pacifisme économique libéral (Spencer), basé sur la morale de l'intérêt ; 4) le pacifisme juridique (Grotius, Pufendorff), qui fait de tribunaux suprêmes l'*ultima ratio* : Société des Nations, Cour arbitrale de La Haye, Droit international ; 5) le pacifisme marxiste, pour qui la dictature du prolétariat suffira à résoudre les conflits ; 6) le pacifisme de l'Empire universel : *Pax romana*, union de tous les peuples de l'Europe sous une même autorité ; 7) le pacifisme de la haute bourgeoisie conservatrice, d'inspiration capitaliste : apaisement par conventions : Cannes, Gênes, Locarno... ; 8) le pacifisme de culture : alliance et action commune des intellectuels de tous les pays. De chacune de ces formes, Scheler fait ressortir l'inspiration, la valeur, les insuffisances, et c'est là, naturellement, la partie la plus étendue, la plus vigoureuse aussi de son travail.

Parvenu au terme de son étude, le philosophe résume sa pensée dans une vigoureuse adjuration, qui s'adresse surtout à la jeunesse allemande mais qui vise aussi ses éducateurs. Si on veut bien se rappeler devant quels auditoires cette conférence a été donnée : le haut personnel du ministère de la Reichswehr et l'École supérieure de politique de Berlin, on devra convenir qu'elle témoigne d'une réelle indépendance d'esprit.

La conséquence de tout qui vient d'être dit, c'est que nous devons rejeter aussi bien l'ancienne forme de militarisme (l'armée pour l'Armée, la guerre pour la Guerre) que toutes les formes de pacifisme où l'Idée de Paix n'est envisagée que comme un instrument. Il faut tendre sincèrement vers la Paix comme vers un but, ne considérer l'Armée que comme un instrument provisoirement indispensable,

soutenir tous les efforts vers la Paix perpétuelle. Nous devons absolument rompre avec l'idéologie romantique de la Guerre : condamnée par la conscience, elle ne résiste pas à un examen rationnel... Si une grande partie de notre jeunesse, aigrie, hostile à la forme actuelle de l'État, s'enflamme derechef, en complète méconnaissance des conditions nouvelles de l'Europe et du monde, pour une « Guerre allemande de la Liberté » et des rêves de revanche, il faut l'attribuer à ce romantisme aussi dépourvu de sérieux qu'étranger aux réalités de l'époque...

Mais avec non moins d'énergie, nous repousserons le Pacifisme servile qui fait bon marché de la Patrie et de toute tradition spirituelle. Épreuves surhumaines de la dernière guerre, déception de l'avoir vue s'achever dans la défaite, théories utopiques qui ne tiennent pas devant l'examen critique, quelles qu'en soient les sources, on doit l'arracher de l'âme de la jeunesse... Si la jeunesse allemande demeure partagée entre ces deux tendances : le romantisme militariste, et le pacifisme absolu, c'en est fait de notre Patrie...

Résolument pacifiste, en opposition absolue avec les idées de l'ancien régime sur l'Armée et la Guerre, Max Scheler se prononce donc pour une organisation militaire nouvelle dans les cadres de l'État actuel et s'inspirant du même esprit. A l'inverse de l'ancienne armée, la Reichswehr ne doit plus être qu'un instrument subordonné, défensif, au service de la Nation. Il serait injuste de mettre ici le Philosophe en contradiction avec lui-même : cette conclusion découle nécessairement de toute son argumentation, du réalisme dont il s'inspire aussi bien que de l'élévation de ses idées sur la Paix, la Guerre, le Peuple, l'Armée. Toute époque, tout milieu a ses exigences particulières : la première exigence d'aujourd'hui c'est de préserver l'Europe d'une nouvelle guerre qui serait « le crépuscule des dieux de l'Europe », la ruine totale de tout ce que, depuis Homère, nos Pères ont aimé et vénéré. Qu'on ait seulement sous les yeux le tableau du monde actuel tel que Scheler le brosse en deux pages, et personne n'osera affirmer qu'on puisse établir la Paix par les seules méthodes du Pacifisme absolu.

Mais qu'on se remette sous les yeux cet autre tableau déjà dix fois dressé des pertes en vies humaines et du gaspillage de capitaux, conséquence d'une course aux armements, et il n'y aura plus personne pour reculer devant ce qualificatif de *Folie collective* que mérite désormais tout conflit armé.

« On ne parviendra à faire triompher l'esprit de Paix, conclut Max Scheler, qu'en adoptant énergiquement, à l'égard de ces trois idées : *la Guerre*, *la Paix*, *l'Armée*, des directives puisées dans un amour non pas hystérique mais réel de la Patrie et de l'Humanité — non pas l'Humanité telle qu'elle est, mais telle que Dieu l'a conçue, telle qu'il la veut dans l'éternelle image qu'il s'en est formée. »

Iéna. Octobre 1931.

PIERRE DELATTRE.

La Paix par les enfants

Si la paix postule avant tout la démobilisation des haines et le désarmement des cœurs, ne faut-il pas commencer cette œuvre d'éducation... par le commencement ? L'enfant d'aujourd'hui, c'est l'homme de demain. C'est pourquoi la *Ligue des Catholiques français pour la Paix* (1) a fondé, voilà quelque six mois, une Section enfantine destinée à grouper les enfants catholiques, filles et garçons, de six à quatorze ans.

La carte d'adhésion fournie par le Secrétariat est à double volet. Sur le premier, l'enfant écrit ses nom, âge, adresse, signature, et, après l'avoir détaché, il le met à la

(1) 4, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris-Ve. Voir *La Vie Intellectuelle*, 10 mars 1931, p. 433, et *Les Documents*, 20 janvier 1931, p. 140 et suiv.

poste comme une carte postale ordinaire. Le second volet reste entre ses mains en guise de carte d'adhérent. Cette carte est revêtue des mentions suivantes :

La Paix par les enfants

Je veux :

1° M'appliquer généreusement à remplir mes devoirs envers ma famille et envers ma patrie.

2° Ne jamais jouer à la guerre avec mes camarades ou mes compagnons.

3° Si possible, les empêcher d'y jouer.

4° Accueillir chrétiennement tous mes camarades, même étrangers.

5° Aimer, par la prière, tous les enfants de Dieu, sans distinction de race et de pays.

6° Aider les catholiques à travailler pour la paix.

D'aucuns souriront devant ce texte, écrit M. le chanoine Mury (1), surtout devant le « secundo », et ils traiteront le tout d'enfantillages. Nous observerons seulement que, si enfantillages il y avait, ce serait assez naturel, s'agissant précisément d'enfants... Et puis, nous dirons, avec un religieux dominicain, le R. P. Strattmann, lequel invitait aussi un jour les enfants à collaborer au mouvement pacifique : — Avec ces gens qui sourient de ces efforts et les traitent de puérilités, on ne peut pas plus discuter qu'on ne discuterait avec un incroyant à propos de la parole du Sauveur, qui cependant s'adresse à tous les hommes : « Si vous ne devenez pas semblables aux enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. »

Or, si d'aucuns ont pu sourire, combien d'autres ont froncé les sourcils ! On a flairé là du défaitisme, de l'antimilitarisme... Il ne s'agit pourtant pas, — faut-il le répéter ? — de condamner la « juste guerre », qui est possible, de plus en plus théoriquement d'ailleurs. Mais l'enfant qui joue à la guerre ne la conçoit que sous les espèces d'un duel collectif où, sans égard à la justice, on se bat pour

(1) Dans le *Bulletin mensuel des Écoles libres du Diocèse d'Autun.*

« l'honneur » et l'appétit du triomphe. D'autre part, le *jeu* des enfants, c'est déjà l'*art* des hommes, et, selon le mot profond du R. P. Sertillanges, l'art est une tendresse, il fait aimer...

Ne craignons pas un affadissement des vertus dites « guerrières » : elles trouvent amplement à s'exercer dans la paix. Dieu merci ! l'héroïsme chrétien a d'autres horizons que les champs de carnage ! Le missionnaire qui succombe aux miasmes de la brousse, la sœur de charité qui agonise après avoir contracté la lèpre, le chartreux voué à la solitude, le jeune homme qui immole ses passions, voilà de hauts exemples capables d'exalter l'enthousiasme de nos petits. Se vaincre soi-même est plus difficile après tout que de se battre...

Ne pas jouer à la guerre, c'est un programme négatif et par conséquent déficient. Il faut de plus faire œuvre positive, et les jeunes ligueurs promettent d'aimer leurs frères, fussent-ils étrangers.

C'est pourquoi, dès la Noël dernière, ont été inaugurés des échanges de lettres et de menus cadeaux entre petits Français et petits Allemands. Certains enfants ont reçu, de leurs coreligionnaires d'outre-Rhin, de courts messages particulièrement cordiaux. Un bambin allemand s'épanchait avec une charmante naïveté et confiait à son ami de France sa crainte de voir le bon Jésus plus parcimonieux que de coutume, étant donné que le papa chômait depuis longtemps... Il est émouvant de noter la réaction du petit Français, qui répondit spontanément à son correspondant : « Je voudrais être près de toi pour partager avec toi mes jouets de Noël. » Ne saisit-on pas ici sur le vif l'efficacité, « l'efficience », comme on dit aujourd'hui, du mouvement enfantin pour la paix ? Au lieu de voir les « boches » à travers le prisme de haine des histoires de guerre et de « mains coupées », un petit Français aperçoit soudain — même en Allemagne — un petit ami semblable à lui, songeant bien davantage à la fête de Noël qu'à

la revanche, et qui s'attriste à la pensée que ses sabots ne seront peut-être pas remplis comme de coutume. Et réciproquement on devine le bambin allemand tout joyeux d'ouvrir le modeste colis qui lui apporte des jouets de France, plus joyeux peut-être de lire un mot de sympathie et d'affection d'un ami inconnu qui vit de l'autre côté du Rhin.

Les parents chrétiens comprendront-ils ce que de telles expériences ont d'enrichissant pour l'âme de leurs petits, et de bienfaisant pour l'humanité de demain ? Et les maîtres de notre enseignement catholique? S'ils ont suivi la récente campagne de l'*Œuvre* contre l'école libre, « école de haine et de guerre » (et n'est-ce pas un refrain qui trop souvent se répète?), ils sentiront le besoin de répondre par des actes à cette calomnie. Pourquoi ne pas répandre les cartes de la Ligue parmi leurs élèves, et les faire collaborer activement à « La Paix par les enfants » ? Ce ne serait point d'ailleurs seulement une défense opportune, ce serait éminemment un acte d'éducateurs chrétiens, une semence de charité. Fidèles aux consignes obstinées du Saint-Père, travaillons à ensevelir les haines et les rancœurs issues de la guerre. Il est impie de graver dans les âmes enfantines un farouche : « N'oubliez pas ! » Ce qu'il faut, c'est gager l'avenir en faisant descendre sur le passé la paix du pardon et de l'oubli.

PAUL CHANSON,
Membre du Comité National
de la Ligue des Catholiques français pour la Paix.

Ce qu'il faut savoir sur le désarmement (1)

Sous son apparence modeste et sa concision volontaire, ce livre fera plus sans doute pour la cause de la paix que maints discours retentissants — souvent nécessaires, il est vrai — et que tant d'effusions lyriques qui laissent l'esprit un peu vide. Il n'apporte que des documents et des faits, précis, datés, classés. Or c'est de quoi a besoin l'honnête Français cultivé, qui, certes, désire la paix, mais qui ne peut se nourrir que de généralités, incapables de satisfaire une curiosité intelligente, qui entend beaucoup parler de la Société des Nations, mais qui ne sait trop en quoi consiste son labeur et n'a pas le moyen de se renseigner aisément (il sent bien qu'il se noierait — peut-être d'ennui — dans les sèches publications officielles ou les gros ouvrages pour spécialistes); et il s'en désintéresse, ou il en croit les railleurs (ignorants autant que lui-même). Ce qu'il lui faut, c'est un exposé clair et solide, bien ordonné, sans rhétorique, laissant volontiers, comme on dit, parler les faits. Voilà tout justement ce que lui apporte le livre de M. André Tolédano, homme d'une science éprouvée en la matière et que nos lecteurs connaissent assez, âme généreuse, esprit net, ferme intelligence, exact historien. Son volume, qui traite spécialement du désarmement (le nœud, aujourd'hui, de la question pacifiste), ce qui veut dire, en l'espèce : réduction et limitation des armements, est le bienvenu au moment de la grande conférence de Genève; il permettra de la suivre avec fruit et d'en apprécier la valeur.

Après un court exposé des rares tentatives qui ont précédé la fondation de la S.D.N., l'auteur déroule largement l'histoire de ces douze années d'efforts continus, obstinés, hardis, conduits par des hommes de bonne volonté; — travail émouvant en vérité, malgré son apparente complication administrative et ses indispensables minuties juridiques. La dernière partie examine avec lucidité l'actuel projet de convention de désarmement, dont Genève discute, et un appendice en donne le texte complet. Signalons le précieux index qui facilitera les recherches. Ayant lu ce livre, qui nous manquait (et qu'on ne lira pas seulement, mais qu'on aura souvent besoin de consulter), on se convaincra sans doute que la question n'est pas si embrouillée que d'aucuns se plaisent à le dire, surtout que

(1) 1 vol. in-12 (262 p.) par André-D. Tolédano, préface de Louis Le Fur (Paris, Pedone).

l'idéal proposé n'est point du tout inaccessible et que le terrain — considérable, on l'ignore trop — gagné depuis quelques années fait bien augurer de l'avenir. Tout dépend ici de la liberté humaine... Mais ce simple et loyal exposé nous paraît lourd de belles espérances.

M. B.

Église et Paix

A l'heure où s'ouvre, à Genève, la Conférence pour la limitation et la réduction des armements, il est du devoir des catholiques de prier pour son succès : c'est une des consignes les plus pressantes du Saint-Père. Mais là ne s'arrêtent pas les désirs du Souverain Pontife. Il demande, dans l'encyclique *Nova impendet* du 2 octobre 1931, que chacun s'emploie

> à éclairer les esprits par les moyens les plus pratiques, comme la prédication et la presse, et à façonner les cœurs suivant les plus sûrs préceptes de la raison humaine et de la charité chrétienne.

C'est donc un devoir de répandre à travers le monde la doctrine catholique de la paix.

Aussi est-ce une heureuse et très opportune idée qu'a eue M. Georges Coquelle-Viance en inaugurant la *Bibliothèque d'études catholiques et sociales* (1), qu'il dirige, par un livre sur l'Église et la Paix. Et nul n'était assurément plus qualifié, pour l'écrire, que l'éminent professeur de l'Institut catholique de Paris, le R. P. de la Brière, membre du Comité de la Ligue des Catholiques français pour la Justice et la Paix internationales (2).

Le dessein de l'auteur est, nous dit-il, d'enseigner à tous, croyants et incroyants, que « l'Église catholique professe une doctrine de paix, dans le domaine social et international... »; qu'elle a beaucoup travaillé « pour la pacification des peuples et pour la collaboration internationale en vue du bien com-

(1) Cette *Bibliothèque* publiera une série d'ouvrages, consacrés aux problèmes du temps présent, dans l'inspiration des encycliques de Léon XIII, Pie X, Benoît XV et de S. S. Pie XI. Les volumes suivants sont actuellement en préparation : Georges Goyau : *La femme missionnaire*; Eugène Duthoit : *Vers un régime économique humain*; Georges Renard : *L'institution*; Georges Viance : *Force et misère du socialisme.*

(2) *Eglise et Paix*, par Yves de la Brière, S.J. — Bibliothèque d'études catholiques et sociales. Flammarion, 1932.

mun, spirituel et temporel;... que l'œuvre de paix à laquelle l'Église catholique consacre tant d'efforts n'est pas « un pacifisme sentimental, confus et sans discernement » (le mot est de Pie XI), mais bien « une conception positive, réaliste et féconde, en harmonie avec tous les postulats et toutes les justes délicatesses du patriotisme ».

Et c'est bien ce que l'ouvrage met en vive lumière. Après avoir dit comment se pose, à l'heure actuelle, la question de la paix internationale, le R. P. de la Brière décrit l'organisation de la paix dans l'Europe chrétienne du moyen âge : la *Paix de Dieu*, la *Trêve de Dieu*, les *Pactes de paix*, les interventions des papes dans les conflits temporels; organisation imparfaite encore sans doute, mais ne soyons pas plus difficiles qu'Auguste Comte, qui saluait dans la Chrétienté médiévale « le chef-d'œuvre politique de la sagesse humaine ».

La tradition pacifique de l'Église se continue en notre temps. Connaît-on assez, parmi les catholiques, les arbitrages menés à bien par le Saint-Siège à l'époque contemporaine : entre l'Allemagne et l'Espagne à propos de leurs droits sur les îles Carolines et Palaos; entre le Brésil, la Bolivie et le Pérou, de 1905 à 1910 ? L'on nous rappelle aussi les encouragements donnés par Léon XIII à Nicolas II, quand celui-ci proposa la réunion d'une conférence diplomatique pour étudier le problème du règlement pacifique des conflits ; l'action enfin, plus connue, mais sur laquelle on ne saurait trop insister, des trois derniers papes.

Après les faits, la doctrine : doctrine de la paix et de la guerre chez saint Augustin et dans la tradition créée par lui; critique du fameux refrain de Joseph de Maistre, dans le septième entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg* : « La guerre est divine » ! Signalons spécialement le chapitre VI : *L'amour de la patrie et l'esprit chrétien de pacification internationale*, avec sa distinction si utile entre le patriotisme et le nationalisme.

Nous sera-t-il permis d'exprimer un léger regret ? Nous aurions aimé, avouons-le, trouver un exposé plus détaillé des enseignements de saint Thomas d'Aquin, de Vitoria et de Suarez, sur la paix et la guerre; peut-être ce chapitre important de la pensée catholique eût-il pu être développé davantage, aux dépens de quelques données (les concordats par exemple) qui se rattachent moins étroitement, semble-t-il, au thème général de l'ouvrage. Mais l'intérêt du livre, en tout ce qu'il nous apporte, reste entier. Souhaitons-lui un grand succès, car ce sera, s'il en est, un succès apostolique : faire aimer la paix, c'est travailler au règne de Dieu sur terre. *Pax Christi in regno Christi.*

A.-J. Faidherbe, O. P.

LES LETTRES

JEANNE ANCELET-HUSTACHE. *Saints Innocents.*

« Ils ont été rachetés d'entre les hommes, prémices pour Dieu et pour l'Agneau ; et il ne s'est pas trouvé de mensonge en leur bouche... » (Apocalypse).

JACQUES MADAULE. *Autour de Baudelaire.*

— Baudelaire et De Quincey.
— Le « Baudelaire » de M. Ernest Seillière.

JACQUES MADAULE. *Anatole France.*

Du dilettantisme au nihilisme.

A. G. *« Le Sol ».*

Roman « paysan » de M. Frédéric Lefèvre.

ANDRÉ GEORGE. *Littérature anglaise.*

1. — Sir Thomas Browne, médecin, styliste et métaphysicien.
2. — Un nouveau Byron.

MAURICE BRILLANT. *Le drame chez Molière. Une transposition du « Malade Imaginaire ».*

« Supposez, dit Baty, qu'Argan soit malade véritablement... »

SAINTS INNOCENTS

A tous les parents en deuil
qui m'ont écrit.

Bruns ou blonds, comme vous étiez beaux, petits enfants! Vos visages portaient des ressemblances que les familles alliées à la vôtre découvraient avec autant de certitude que de joie. Vous aviez le front de votre grand-père maternel, la bouche de votre arrière-grand'mère, le port de tête d'une cousine dont on cherchait l'image pâlie dans un album pour comparer vos traits aux siens. Les morts revivaient dans la fragilité de vos attitudes et la mobilité de vos expressions, et chacun retrouvait en vous celui qu'il avait le plus aimé. Toute votre parenté disait : « Il est bien de chez nous. » Pourtant, malgré cette prétention jalousement revendiquée, vous aviez aussi, entre vous, un autre air de famille plus mystérieux, que les yeux de l'âme discernaient mieux que les yeux de chair, preuve troublante et douloureuse, pour qui l'avait reconnu, qu'avant d'être « de chez vous », vous étiez, d'abord, « d'ailleurs ». Vous paraissiez partout les plus charmants, on allait à vous plus volontiers qu'aux autres, et vos mamans, si fières de vous voir préférés par les petits et les grands, ne soupçonnaient pas toujours,

ıeureusement, que cet attrait, en vous, était le signe nvisible dont vous étiez marqués. Vos rires tintaient oyeux comme ceux des autres enfants, mais vos sou-ires avaient la grâce mélancolique d'un menuet de Bach, d'une telle suavité que le cœur, sans se briser, ı'en peut supporter davantage. Rien ne ressemblait à vos yeux, et plutôt que de les comparer à l'eau bleue l'un ciel profond, aux pierres précieuses et aux étoi-es, comme aux très hauts symboles d'une pureté naccessible, je dirai qu'on fait beaucoup d'honneur ıux plus claires créatures de Dieu en les rapprochant l'eux. Même les yeux des autres petits ne sont beaux que pour ce reflet des vôtres qu'on y surprend parfois. Ils étaient faits de candeur et d'aurore, ils donnaient la ıostalgie d'un monde où tout rayonnerait d'une pareille clarté.

Vous aimiez les fleurs, les oiseaux, les pauvres bêtes qui ont mal, d'un amour que personne ne comprenait parfaitement, et l'on s'étonnait de vous entendre tou-ours demander le pourquoi navré des choses. Vous aviez des réflexions étranges qui révélaient soudain des abîmes lumineux où l'on ne pouvait regarder sans ver-ige. Tout, en vous, éveillait la contradiction : joie et ristesse, désirs et regrets, radieuses espérances et dou-oureux pressentiments, parce que, pétris de splendeur et de boue, nous sentions bien que notre meilleur moi eulement vous reconnaissait — celui pour qui la terre est trop étroite — et nous comprenions obscurément que vous étiez, parmi nous, comme des anges pris par négarde aux filets d'un oiseleur.

Vous étiez pareils aux autres, et, tout de même, pas

absolument comme les autres. Quand vous êtes partis seulement, chacun a osé avouer ce qu'il avait deviné de vous. On a dit : « Ce sont toujours ceux-là... », et ce n'était pas une formule. En pleurant sur vous, vos parents songeaient plus douloureusement encore à l'avenir perdu qu'au passé déjà englouti par le temps avant de l'être par la mort. Ils se rappelaient toutes les promesses de votre intelligence et de votre cœur qui ne seraient jamais tenues, et des innombrables sacrifices auxquels leur sacrifice les contraignait, le plus dur était sans doute celui de leurs rêves. Ils oubliaient que vous n'auriez pas été tels si vous n'aviez dû vous en aller si tôt et, pour cette raison, achever au plus vite l'esquisse fragile de votre image éternelle. Peut-être même que les plus belles esquisses appartenaient aux tout-petits qui ont eu à peine le temps de regarder notre soleil, mais il n'a pas été donné à nos yeux grossiers de les contempler.

Puisque, depuis l'aube des temps, la date de votre départ était fixée, il a bien fallu que le bon Dieu, fidèle au rendez-vous, vous envoyât chercher : le vent d'en-haut a soufflé sur la cire pour en séparer la flamme. De même que Dieu avait choisi un ange gardien pour chacun de vous, il a délégué des esprits bienheureux chargés de votre rapatriement. Je m'imagine qu'il donne volontiers cette mission à ceux qui combattirent le plus vaillamment contre les révoltés, quand fut divisé le Royaume, afin qu'ils aient, par vous, un nouveau et joyeux triomphe sur Lucifer et ses suppôts. Mais si le Christ a vaincu la mort, l'attente

st longue encore jusqu'à sa victoire définitive, à la fin es temps. Seule la mort invisible n'a pas de prise sur ous. Pour l'autre, celle qui défait les corps et déchire es cœurs, vous ne pouviez échapper à la loi, petits nfants. Les choses sont telles, nous n'y saurions rien hanger, et donc, il faut croire que c'est mieux ainsi. 'ous n'aviez péché qu'en Adam et en nous, mais nous ous avions transmis, avec notre nature corruptible, de istes possibilités de souffrir par elle, et même d'une hair délicate comme la vôtre, ce n'est pas sans dou- eur que l'âme s'évade.

Les anges messagers sont allés ouvrir la porte de enfer où résident la souffrance et la mort, d'où elles se échaînent sur le monde. Elles n'étaient pas dans les esseins de Dieu sur nous, c'est le péché premier qui les engendrées, elles restent contre l'ordre, et comme n marge de la création, mais le Seigneur Jésus les a oumises, et, de ces ravageuses, il a fait, malgré l'enfer, es créatrices de beauté, de joie et de vie.

La mort est venue près de vous, avec ses dames 'honneur — toutes ces affreuses maladies en *ie* et en *e* dont le nom seul effraye et qu'il vous a bien fallu ubir. La mort ne se résigne pas facilement à sa éfaite. Alors qu'elle n'est plus qu'une esclave aux rdres de Dieu, elle se prétend encore souveraine, et, n attendant sa défaite finale, elle se rattrape comme le peut dans le domaine qui lui est laissé. Perfide, le dose habilement la confiance et l'angoisse ; un peu vant de bondir sur eux, elle prête aux corps l'appa- ence de la santé revenue ; elle se cache traîtreuse-

ment sous le manteau de ces bons serviteurs de l'homme que sont d'ordinaire l'eau et le feu; elle s'embusque dans les crevasses des montagnes, le sable des plages, les lourdes voitures et les roues des machines. Vos parents ont eu des heures de désespoir : « Si nous n'avions pas fait ce voyage! — S'il était passé un peu plus loin! — Si cette chaudière de liquide bouillant ne s'était pas trouvée là! » Sans songer que, l'ange ayant reçu mission de déchaîner pour vous la mort, elle vous aurait découverts, à cette minute précise, en quelque lieu que l'on vous eût cachés. Elles devaient dire ainsi, les mamans des Saints Innocents : « Si je l'avais envoyé chez sa grand'mère, ce jour-là! — Si nous avions donc quitté Bethléem! » Elles non plus ne comprenaient pas ce que nous comprenons aujourd'hui pour leurs enfants et ne comprendrons que plus tard pour vous; vous aussi, vous aviez droit à votre part des souffrances du Christ pour être heureux avec lui dans son Royaume, jouant devant son trône avec vos palmes et vos couronnes : de quoi donc serait fait le blanc cortège de l'Agneau si la mort n'était venue vous arracher à nous, jeunes gens, jeunes filles, petits enfants?

Vous avez accepté la souffrance avec un doux visage de martyr, en disant des choses plus profondes encore que celles dont vous aviez coutume de nous inquiéter, et la mort elle-même, vous l'avez reçue avec des paroles d'une divine simplicité, ô très humbles, ô très hauts petits enfants!

Devant vos traits figés et vos bras pantelants, la mort a crié : « Victoire! » Mais sans se laisser troubler

par les sanglots de vos parents, l'ange, qui voit les réalités sous le voile des apparences, a souri de recueillir votre âme dans sa robe de lumière; et il l'a emportée vers la demeure du Père céleste, joyeux comme une jeune fille qui a ramassé dans sa corbeille un beau trésor fleuri.

Petits enfants, peut-être voyez-vous de là-haut à quel point je vous aime, vous que j'ai connus pendant votre passage, et vous qui n'êtes venus dans mon cœur que depuis votre mort. A cause de cette petite fille que j'avais, et qui est maintenant où vous êtes, on m'a fait sur vous tant de pieuses confidences, petits enfants. Les lettres de vos papas et de vos mamans sont le seul lien visible entre vous et moi, mais je les ai reçues dans le respect et l'amour, comme des reliques saintes, et je ne vous laisserai jamais plus m'échapper. Il en est parmi vous qui seraient tout petits encore, d'autres qui seraient plus vieux que moi, s'ils n'avaient reçu, pour la suite des siècles, le privilège de l'immuable enfance. J'ai vu sur des papiers frais imprimés ou déjà jaunis vos traits délicieux, tout pleins de vivacité, ou illuminés d'un sourire désincarné au milieu de gerbes blanches. Cette petite sœur que vous avez parmi vous, et qui est ma fille pour l'éternité, m'attache à vous, et vous faites partie de ma très chère famille invisible, petits enfants.

Avant d'écrire ce soir pour vos papas et vos mamans, j'ai contemplé une fois de plus vos traits, et même ceux dont je n'ai pas vu le reflet sur une image, je ne les aime pas moins que les autres. J'ai écrit tous vos noms

que j'ai placés devant moi. Ils étaient bien jolis, ces noms que l'on avait choisis pour vous avec tendresse et ces diminutifs que vos balbutiements avaient inventés. Je vous remercie d'être ainsi venus à moi. Que vous êtes nombreux, mon Dieu ! On a beau répéter que beaucoup de petits enfants meurent, ce n'est rien de le savoir dans l'abstrait si l'on n'a pas vu des noms et médité sur la somme de douleur qu'ils représentent. Mais, tant que vous soyez, je n'oublie rien de ce que j'ai appris sur vous, ni vos mots exquis, ni votre âme charmante, ni la façon dont la mort vous prit, ni vos souffrances résignées.

Pour parler de vous, j'ai choisi l'heure du silence. Par la fenêtre où s'encadrait la petite tête de Jacqueline, je vois la lune qui flotte dans un bleu délicat et triste. Même au centre de la grande ville, tout est calme à cette heure avancée de la nuit. Je sais bien que, si j'étais poète, je chercherais pour vous mes plus beaux vers, petits enfants. Je ne puis vous présenter que le très simple hommage des mots de tous les jours, mais dans cette paix, je pense aux parents qui ne dorment pas, qui n'ont au cœur que votre souvenir et leur deuil, et mon amour va vers vous en même temps que le leur. Je songe, comme eux, aux tombes argentées par la nuit, et la lune, symbole du regard divin qui nous embrasse tous ensemble, tisse entre vos parents, vous et moi, un très doux réseau de rayons. Et pleurant celle d'entre vous qui m'appartient, c'est vous tous aussi que je pleure, petits enfants.

JEANNE ANCELET-HUSTACHE.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Autour de Baudelaire (1)

Le cahier du 1er octobre 1931 des « Études Françaises ondées par l'initiative des professeurs français en Amé-ique », est constitué par une étude très complète et rès pénétrante des rapports entre Baudelaire et Thomas De Quincey. M. G. T. Clapton ne s'est pas borné à nous nontrer, avec une compétence remarquable, toutes les nodifications de forme et même de fond que Baudelaire ı fait subir en les traduisant aux *Confessions d'un mangeur l'opium*, mais il a recherché encore, à travers l'œuvre baudelairienne, tout ce que le poëte français put emprun-er à l'écrivain britannique. M. Clapton semble bien avoir démontré que la première lecture de De Quincey par Bau-delaire date de 1845. Elle fut antérieure, par conséquent, à la connaissance d'Egard Poë et même à celle de Joseph de Maistre. En sorte que certaines des idées essentielles de Baudelaire, que l'on attribuait jusqu'ici à l'influence de Maistre ou à celle de Poë, le poëte paraît les avoir puisées d'abord dans la lecture de De Quincey. Pour ceux qui pensent que rien de ce qui concerne Baudelaire n'est indifférent, de telles précisions sont du plus haut intérêt et M. G. T. Clapton a fait œuvre utile en fixant d'une manière définitive ce point d'histoire baudelairienne.

(1) G. T. Clapton, *Baudelaire et De Quincey*, « Les Belles Lettres », Paris, 1931. — Ernest Seillière, *Baudelaire*, Paris, Colin, 1931.

*
* *

M. Ernest Seillière s'est fait une fois de plus le champion de la morale outragée. Il faut le féliciter tout d'abord de mettre sa plume heureusement féconde au service d'une aussi noble cause. Vous me répondrez, peut-être, que ce n'est pas une nouveauté. Mais on doit des lauriers à la persévérance.

J'avoue que je tremblais un peu en ouvrant ce nouveau livre. Mon affection pour Baudelaire n'était pas sans inquiétude, et l'on frémit à la pensée que, si le poëte avait pu rencontrer dans le monde M. le baron Seillière, il l'aurait sans doute traité avec cette atroce impertinence dont il a donné malheureusement tant de preuves.

Cependant, tandis que je lisais, mon inquiétude peu à peu se calma. Dans cet ouvrage dont le titre : *Baudelaire*, semble annoncer une étude exhaustive, M. Seillière s'est attaqué bien plus à la personne et à ce qu'il appelle la philosophie de Baudelaire qu'à la valeur de son œuvre poétique. Il a eu la satisfaction de reconnaître dans le poëte des *Fleurs du Mal* une pitoyable victime de cet « impérialisme » et de ce « naturisme » qu'il ne se lasse pas de dénoncer. Le malheur, c'est que l'impression que l'on retire de cette longue étude n'est pas des plus nettes, et j'hésite un peu à la simplifier encore pour l'exprimer en quelques mots. Essayons quand même. Pour M. Seillière, Baudelaire est un enfant très bien élevé, mais qui a mal tourné. De cette éducation première, il lui est resté le sens, qu'il s'efforce en vain de combattre, des solides vertus bourgeoises. Au Catholicisme, il doit une robuste notion du péché. Mais sa vie, et son œuvre même, jusque dans ses toutes dernières années, ne cesse de contredire ce fond raisonnable. En sorte que M. Seillière balance continuellement l'éloge et le blâme. On n'est pas plus impartial, direz-vous. Sans doute, mais il y a la manière. Au fond, rien n'est plus opposé à l'univers modéré, plein d'ordre et de raison, qui est celui de M. Seillière, que le

monde ténébreux et sillonné d'éclairs que hantait l'âme de Baudelaire. Une antipathie naturelle aussi nettement prononcée, ne prédispose guère à la compréhension. Je ne crois pas à la critique négative. M. Seillière ne peut pas aimer Baudelaire. Il voudrait bien, semble-t-il, mais il ne peut pas. Dès lors, il aurait dû se résigner à ne pas le comprendre. Comprendre n'est pas excuser. Le curé d'Ars comprenait les pécheurs ; mais il ne les excusait pas. Rien n'est ridicule comme de vouloir transformer Baudelaire en une espèce de saint. Il fut un très grand pécheur, et dont la vie ne doit être proposée en exemple à personne. Mais enfin ce pécheur a terriblement souffert dans son âme et dans son corps ; il a durement expié, sur cette terre même, les fautes qu'il put commettre. Il nous apparait comme un frère douloureux mais non pas maudit. M. Seillière lui-même ne peut s'empêcher de citer avec éloge certains passages déchirants de ses derniers écrits où l'on voit le sataniste s'abandonner au plus touchant repentir. Pourquoi veut-il que ce repentir n'ait pas été sincère ? Dieu seul sonde le cœur et les reins. Nous avons le droit d'espérer pour Baudelaire le même pardon qui fut fait au Bon Larron.

L'erreur capitale de M. Seillière est d'être sans indulgence pour l'individu qui se révolte contre les normes sociales. Indulgence n'est pas approbation. Il ne faudrait pourtant pas ravaler la morale chrétienne à je ne sais quelle plate uniformité. Sans doute, il n'y a qu'une Loi, et dans son fond elle est la même pour tous. Les hommes de génie et les poëtes doivent s'y soumettre comme les autres. Dieu nous préserve de tomber à cet égard dans les erreurs romantiques. Mais la vie douloureuse de Charles Baudelaire contient du meilleur et du pire. Il ne fut pas un de ces tièdes que vomit l'Écriture. Pourquoi M. Seillière nous donne-t-il si souvent l'impression qu'il réserve à ces gens-là toute sa sympathie ? Oserai-je dire qu'il confond un peu trop la morale bourgeoise et la morale chrétienne ? Or si celle-là comporte quelque vertu, elle la

doit toute à l'esprit chrétien qui çà et là l'illumine. Mais la morale de l'Évangile est à la fois plus exigeante et plus compréhensive. Dans une société vraiment chrétienne, M. Seillière croit-il que Baudelaire eût été un hors-la-loi ? Lorsque des âmes d'une certaine qualité se révoltent, la responsabilité ne leur appartient jamais tout entière. Le procès de Baudelaire que M. Seillière a instruit avec une fâcheuse partialité, c'est celui que tout individu sortant un peu de la commune mesure intente un jour à la société qui le vit naître, justement parce que cette société n'est point parfaite.

Pour nous, quelles qu'aient pu être les erreurs du grand poëte, il nous est impossible d'oublier qu'il a fait entendre dans notre langue les cris les plus émouvants et les plus harmonieux qu'ait arrachés au cœur humain le regret du paradis perdu. Mais comme M. Seillière a presque systématiquement écarté de son livre les considérations esthétiques, il nous épargne, sur ce point, la peine de lui répondre. Il aurait, cependant, pu reconnaître en Baudelaire une âme naturellement chrétienne et dont la terrible clairvoyance est encore capable d'éclairer, en chacun de nous, certains abîmes sans nom.

JACQUES MADAULE.

Anatole France (1)

Anatole France est mort le 12 octobre 1924, et je me rappelle encore, comme si c'était d'hier, les pompes officielles de son enterrement. Je ne crois même pas que la

(1) *Anatole France* par Léon Carias, 1 vol. in-4 de 96 pp. et 60 planches hors texte. Collection « Maîtres des littératures », Paris, Rieder, 1931.

publication de ses *Œuvres complètes* soit tout à fait terminée. Peu d'écrivains semblent, néanmoins, être plus loin de nous que celui-ci. Ce ne sont pas les ragots malveillants d'un J.-J. Brousson qui peuvent ainsi avoir offusqué sa gloire. Il y a des raisons plus profondes à cette indifférence, qui n'est pas de l'oubli : un nom tellement illustre, nous ne pouvons pas la bannir de nos mémoires. D'où vient que nul ne songe plus guère à se retourner vers lui? Telle est la question à laquelle le livre de M. Léon Carias fournit les éléments d'une réponse.

Disons tout d'abord que ce livre est une apologie, mais une apologie intelligente et impartiale. Les faiblesses du héros n'y sont point celées, et ce n'est pas nous qui ferons grief à France de la lenteur avec laquelle il s'est découvert lui-même. Pas plus que nous ne l'accablerons, parce qu'il fut, après Voltaire et Renan, dont il assume le double héritage, l'un de nos plus insidieux adversaires. Toute cette polémique serait vaine, et Anatole France est si bien mort qu'il n'est pas nécessaire de le tuer de nouveau chaque jour.

Mais enfin, cet itinéraire, que M. Léon Carias nous a si fidèlement retracé, pourrait s'intituler : Du dilettantisme au nihilisme. Jusqu'à près de quarante ans, n'ayant vécu que dans les livres, et par les livres, Anatole France fut un érudit sensuel et un amateur passionné, doublé d'un poëte parnassien qui a tôt renoncé à la poésie. S'il n'avait été que cela, il n'aurait même pas atteint la gloire. Mais voici que, tout à coup, sous l'influence, semble-t-il, de déboires conjugaux, il apprend à connaître les hommes. Ce rude contact avec la vie, au sourire du sceptique substitue peu à peu le rire amer du pessimiste. Il n'y a personne qui rie plus volontiers, ni plus mal à propos, qu'un vrai pessimiste. Au moment où il cesse d'être heureux selon le monde, au moment où il n'attend plus rien de l'avenir, Anatole France atteint sa plénitude. Si quelque chose doit malgré tout survivre dans son œuvre, c'est le frémissement désespéré dont frissonnent alors ses pages les plus

sensuelles. M. Carias n'a pas tort d'écrire que des phrases comme celles-ci sont « mieux que la profession de foi d'un homme de second plan » :

« J'aime la vie de cette terre, la vie telle qu'elle est, la chienne de vie. Je l'aime brutale, vile, et grossière; je l'aime sordide, malpropre, gâtée; je l'aime dans son obscénité, dans son infamie, avec ses souillures, ses laideurs et ses puanteurs, ses corruptions et ses infections. Sentant qu'elle m'échappe et me fuit, je tremble comme un lâche et deviens fou de désespoir... »

Mais lorsqu'un homme a ainsi touché le fond de la misère humaine, et pris à bras-le-corps son propre désespoir, si vraiment ce sont là les mots suprêmes qu'il avait à nous dire, si ce tragique bilan qui, pour tant d'autres, fut le commencement du salut, ne le conduit point au delà de cette vie qui le déçoit; alors il ne mérite point que l'on fasse de lui un maître, et ses laborieux travaux d'artiste ne sont que les macabres ornements dont on voile la pourriture des cadavres. Nous ne sommes pas insensibles au spectacle du crépuscule désolé qui fut celui d'Anatole France. Mais il faut, selon la dure parole évangélique, laisser les morts ensevelir les morts. En un temps qui promet d'être entre tous tragique, nous n'avons plus les loisirs qu'eut Anatole France pour se distraire. Voilà pourquoi nous nous détournons avec indifférence de cette gloire fanée.

JACQUES MADAULE.

« *Le Sol* » (1)

Voici un livre probe, honnête et sain. L'heure du coktail aurait-elle passé? Ici, des gens vont, viennent, simplement, normalement. Je suis sûr qu'ils boivent de bon lait, mangent

(1) 1 vol. in-18 jésus, 245 p. — Flammarion, 1931.

e bon fromage. Ce sont des paysans de la Tarentaise, il est rai : l'air pur des Alpes n'est pas favorable aux poussières t aux microbes freudiens. Heureuses gens de Moutiers, aint-Florent et autres lieux, évoqués par Frédéric Lefèvre !

Le Sol est d'intrigue simple et saine comme ses héros : lichel demeure le seul enfant qui puisse continuer de tra-ailler la terre, faire ce que ses parents et les parents de ses arents ont fait. Or, Michel a le goût des villes : quelques efrains d'*évasion* — le thème à la mode ! — sont venus trou-ler son oreille. Et voici que la charmante Josette, une cou-ine de Paris, en vacances au village avec sa sœur, rend bien ite sensibles, sous la forme de son jeune sourire, les rêves e Michel et son goût de connaître d'autres pensées. Mais la etite cousine, décidément, est bien loin de lui, qui n'entend en aux histoires parisiennes. Et *le Sol* demeurera vainqueur, lichel restera dans le pays.

Sur cet argument traditionnel, Lefèvre n'a rien brodé. Il est contenté de traduire avec sobriété, avec vigueur, les entiments, les actes des montagnards de la Savoie. André aurois a dit que ses paysans étaient des hommes. C'est tout fait cela. Il ne les adoucit point, il les brutalise moins ncore. Il leur laisse leur humanité profonde et leur propre élicatesse sous la rude écorce. Tel passage éclaire bien sa anière et, entre tous, celui-ci : « Une dévotion où se mêlent midité et respect fleurit plus souvent qu'on ne pense chez es êtres qu'un malheur prolongé et des humiliations sou-ent imméritées flétrirent. Ils gardent en veilleuse une bonté t même un culte de la beauté qu'une circonstance favora-le — l'indulgence, la pitié, la sympathie d'une grande âme – a vite fait de raviver. »

L'auteur prend ici une place de choix dans le roman agreste : montagnard. Il y peut vraiment donner sa note person-elle. Il a passé beaucoup d'heures avec les âmes simples, ines et fortes. Qu'il laisse un peu les autres...

A. G.

Littérature anglaise

Sir Thomas Browne, médecin, styliste et métaphysicien

Je ne pense pas qu'il soit fort connu chez nous. La *Revue des Deux Mondes* accueillit un article sur lui, mais c'était en 1858. Les historiens de la littérature anglaise réservent à ce grand prosateur la place qui lui revient : Taine et M. Jusserand, Edmund Gosse dont on a traduit la *Littérature* en français et qui consacra d'ailleurs toute une étude à Browne, enfin l'excellent et copieux manuel de nos deux spécialistes, MM. Legouis et Cazamian, où le bonhomme est appelé un « médecin mystique ». Et l'homme de haute culture qu'est Valéry Larbaud lui réserva quelques pages de *Commerce*, naguère. Mais enfin je doute si son nom même surnage en beaucoup de mémoires, passé le détroit...

Or, voici que le chevalier Thomas Browne connaît la gloire d'une thèse de doctorat ès-lettres, et due à un éminent auteur (1). M. Olivier Leroy est un esprit original, admirablement ouvert et informé. Les lecteurs de *La Vie Intellectuelle* ont tout récemment goûté ses *Réflexions sur l'étude de la pensée sauvage*, à propos du dernier livre de M. Lévy-Brühl, *Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive*. C'est précisément l'un des ordres de travaux de notre auteur. Il a écrit un livre où, sous le titre *La Raison primitive, essai de réfutation de la théorie du prélogisme*, se trouve loyalement et scientifiquement contredite la thèse de Lévy-Brühl sur la « mentalité » primitive (je suis bien obligé d'employer cet affreux

(1) Olivier Leroy, *Le chevalier Thomas Browne (1605-1682) médecin, styliste et métaphysicien* (1 vol. gr. in-8°, XI-422 p. Gamber, 1931).

néologisme pédant puisque je cite...). M. Leroy reconnaît d'ailleurs les mérites du philosophe-ethnographe, et personnellement, ses critiques comme la manière dont elles sont faites m'ont été vantées un jour par un auteur de marque, M. Raoul Allier.

M. Olivier Leroy étudie volontiers aussi le merveilleux; il a publié un précieux ouvrage sur *La Lévitation* que reprennent aujourd'hui même les Éditions du Cerf, et un bien curieux petit volume sur *Les Hommes-salamandres*, « recherches et réflexions sur l'incombustibilité du corps humain » (1).

Pour aborder Thomas Browne, ni son historien, ni nous-même, n'avons pris, malgré l'apparence, le chemin de l'école buissonnière. Si M. Leroy l'appelle *médecin, styliste et métaphysicien*, plutôt qu'un « médecin mystique », comme M. Legouis, c'est qu'il réserve à ce dernier terme son sens chrétien, son sens fort, mais ce n'est certes point qu'il dénie à Browne son goût du merveilleux. Le chevalier crut à la magie et à beaucoup d'autres choses, mais il n'est pas le seul dans ce temps et dans tous les autres, — d'ailleurs, il aquina les sorcières, un peu trop même parfois. Mais ne trouve-t-on pas tout ce qu'on veut dans cet amateur singulier, physicien, chimiste, naturaliste, historien, géographe, exégète, linguiste, astronome! Il savait tout, dans une époque où l'on pouvait encore tout savoir, comme son quasi contemporain Peiresc, — plus savant et un peu moins artiste, lui — que Pierre Humbert est en train de faire revivre en un livre magnifique.

M. Leroy examine attentivement tous les aspects divers d'un visage dont on a pu dire qu'il était caméléonesque. De sa vie même, on ne tire pas grand'chose, si ce n'est un tableau vide et incolore. On nous parle très bien ici du « destin piteux et pitoyable du biographe de Browne »...

Au point de vue religieux, l'homme existe et il est même « homme de vie intérieure ». Esprit libre et traditionnel en

(1) Dans les *Questions disputées*, de l'abbé Journet et J. Maritain, chez Desclée, de Brouwer.

même temps, il n'est, quoi qu'on en ait dit, « ni athée, ni sceptique, ni catholique », mais demeure au contraire bon anglican, ce qui ne l'empêche pas de poser les astucieuses questions suivantes, en rêvant d'un « catalogue de doutes inedits » : Comment la colombe de l'arche retrouva-t-elle son compagnon puisqu'elle ne revint pas? Que faisait l'âme de Lazare avant de ressusciter? A qui reviendra la côte d'Adam d'où Ève sortit, à la résurrection des corps? Comment Moïse a-t-il pu réduire en poudre le veau d'or, puisque le feu liquéfie l'or? Beaucoup de nos contemporains, j'imagine, décideront qu'au temps du chevalier Thomas Browne un chevalier avait du temps à perdre.

Mais, remarquez que ce curieux a été admiré comme expérimentateur par Robert Boyle (qui est, après tout, le véritable inventeur de la loi de « Mariotte »), — que ce médecin montrait une singulière sagesse (ne déclarait-il pas : « Je ne me soigne pas quand je suis malade », ou si vous voulez pour parler sérieusement : « Rien n'est plus ridicule que de croire qu'on puisse, grâce aux livres, devenir médecin » !), — et qu'enfin cet amateur, *amoureux de toute beauté*, disait-il lui-même, est un des grands prosateurs de l'Angleterre. Dans le « genre somptueux », il est remarquable, et ce n'est pas un des moindres attraits du présent livre que de nous offrir une parfaite version française de *On Dreames*, un fragment sur les rêves où se trouvent bien dosés, justement, les sortilèges du styliste (son opulence et ses épices, dit O. Leroy).

Tout compte fait — et pour un étranger même — le chevalier Browne n'est certes nullement négligeable. Lorsqu'on lit ce beau livre où il revit, on est d'abord assez porté à discuter cette épitaphe où il est traité d'*amplissimus vir*. Mais enfin c'est une épitaphe, et d'ailleurs on se prend peu à peu à aimer cet original charmant, ce « bon médecin curieux », comme parle son portraitiste (il ne s'exagère rien), cet érudit universel qui était aussi, profondément, un homme religieux.

Et puis, j'aurais bien mauvaise grâce à lui refuser mon assentiment ; il aimait avec passion les sciences et, d'autre

part, son biographe rappelle pour lui le mot de Verlaine : *De la musique avant toute chose...*

*
* *

Un nouveau Byron

La collection « Écrivains Étrangers » reprend, semble-t-il, son essor. Fondée par la maison Bloud, elle comprenait déjà l'excellentes monographies comme le *Carlyle* de Cajamiad ou les *Sœurs Brontë* de Dimnet, le *Tennyson* de Firmin Roz, ou le *Novalis* d'Henri Lichtenberger. La collection émigra chez Didier, où les « écrivains étrangers » sont évidemment chez eux. Voici un *Byron* de l'angliciste poitevin, M. Maurice Castelain (1). Je dis tout de suite que c'est un très bon livre.

« Byron est mort depuis un siècle seulement, remarque l'avant-propos, mais il n'y a guère d'écrivain dont on ait plus souvent raconté la vie. » Chacun sait que cette vie eut même les honneurs d'une « *vie* » de M. André Maurois, et en deux volumes. C'est qu'il n'est rien de plus romantique ni même de mieux « romancé » déjà, que l'existence de Byron. Entre nous, ce mauvais sujet, grand seigneur authentique et grand poète de surcroît, est plus connu qu'il n'est lu. Je voudrais bien savoir qui rouvre aujourd'hui *Le Corsaire*, *Lara* ou *Childe Harold*. Mais en revanche, qui ne sait les grands traits d'une vie tumultueuse, traversée par la cruauté, l'inceste, terminée avec prestige par cette mort lointaine de poète-soldat au service de la Grèce militante et souffrante? Une seule chose m'étonne, c'est que tout cela ne finisse point au cinéma...

L'ouvrage de M. Castelain, d'ailleurs aussi attachant que les plus illustres devanciers, a des mérites particuliers d'exac-

(1) 1 vol. in-12 avec portrait, XVI-297 p. (Didier, 1931).

titude, de justesse, de fine et sobre vérité. C'est l'un de ceux où l'on connaît le mieux, je crois, la vie et l'œuvre du grand romantique, de ce *lord bruyant*, comme parle Barrès. Presque entièrement écrit dès 1914, nous dit l'auteur, le livre a tenu compte depuis des travaux insignes de Miss Mayne, les plus considérables en la matière. Mais M. Castelain n'a guère eu à retoucher que le chapitre sur lady Byron et sur Augusta Leigh, la femme légitime et la sœur qui fut, décidément et illégitimement, beaucoup plus que sœur.

Détaillé sans excès, critique sans dénigrement et par réciprocité admiratif sans aveugle enthousiasme, l'ouvrage est fort recommandable, commode, et l'on continuera, je pense, de le lire à la place de Byron lui-même...

ANDRÉ GEORGE.

Le drame chez Molière

Une transposition du Malade imaginaire

A propos de son amirable *Pulcinella*, comme on lui disait en riant qu'il n'avait pas absolument respecté ce Pergolèse dont il traduisait la musique de chambre en musique de ballet, Strawinsky répliqua : « Je ne respecte pas, j'aime. » On sait le résultat de cet amour, plus vivant certes et plus agissant, mieux louangeur aussi qu'une vénération scrupuleuse et béate, et qu'il aboutit à prolonger dans sa ligne même l'inspiration du vieux maître napolitain (1). Baty pourrait dire la même chose de Molière et il en use un peu avec *Le*

(1) Ce point est heureusement développé dans le livre si intelligent et si étudié d'André Schaeffner (*Igor Strawinsky*, Rieder, 1931, p. 91 et suiv.).

Malade Imaginaire comme Strawinsky avec les sonates en trio.

L'an dernier, dans cette curieuse présentation du *Médecin malgré lui* dont nous avons parlé, feignant que la pièce était jouée en quelque lointaine campagne par la troupe errante du jeune Poquelin, il se bornait à envelopper le texte d'une atmosphère pittoresque et charmante, à le camper, tout neuf, parmi les détails amusants de la vie familière, à lui donner un accompagnement fugitif de musique et de poésie, à improviser, d'un crayon léger, quelques dessins pittoresques aux marges du livret; il ne touchait guère à l'interprétation de la comédie elle-même (quelques traits discrets et une certaine allure indiquaient pourtant qu'on jouait sur des tréteaux éphémères, baignés par le frisson des branches, non dans la salle du Palais-Royal, — et rien n'était plus savoureux). Avec *Le Malade*, il s'agit d'une véritable transposition. Il y a quelques années déjà, Baty en avait hasardé l'essai au Théâtre de l'Avenue (et il avait, bien entendu, subi quelques anathèmes, lancés, comme il s'exprime, « par les maîtres d'école de la littérature » et du théâtre). Il nous en offre aujourd'hui une image plus complète.

Assis près d'une petite table, devant le rideau, souriant, aimable, un peu ironique, Gaston Baty lit quelques feuillets et nous explique son dessein. D'abord il ne prétend point introduire une nouvelle façon de jouer *Le Malade* et qui annule les autres. Des « traditions » existent, que les Comédiens du Roi ont transmises aux Comédiens de la République... (Il ne dit pas, sans doute par discrétion, que, selon le mot d'une épigramme fameuse, elles ont dû un peu changer sur la route, et il n'est guère croyable que, pendant deux siècles et demi, livrées à des artistes de génies fort divers, elles ne se soient ni accrues ni modifiées). Ces traditions, les scènes officielles ont le devoir de les garder ; telle est leur mission. Baty serait le premier à protester, si la Comédie-Française s'avisait de jouer Molière comme il va le faire dans un instant. Au surplus, elle le joue fort bien et Baty ne manque pas de distribuer quelques éloges bien sentis — et mesu-

rés — à l'illustre théâtre. Ici on doit avouer que Baty « respecte »... Mais une scène comme le théâtre Montparnasse peut se permettre — avec dévotion, avec amour — quelques expériences. Voici pourquoi : les représentations traditionnelles mettent en vive lumière l'aspect *essentiel* de la pièce, comme faisait Molière lui-même, acteur et directeur, et comme il y était obligé. Mais ceci n'épuise pas le contenu d'œuvres si riches et si complexes. A côté de l'essentiel, il est des aspects secondaires que le jeu habituel, comme on ne peut tout dire à la fois, laisse dans une ombre épaisse — si même il ne l'épaissit. Ce qu'on néglige ainsi, par force, est néanmoins assez instructif et fort précieux à qui aime vraiment Molière, veut le connaître davantage et ne perdre aucune miette de son génie. Ces aspects trop ignorés, on va, en des spectacles exceptionnels, les faire saillir délibérément, quitte à décaler la pièce — ou du moins sa mise en scène coutumière et celle même qu'avait prévue l'auteur. Si j'ose dire, on fait passer le subconscient de Molière écrivain à la conscience claire. Ainsi, dans un musée, le visiteur ordinaire regarde une statue de face et, en tout cas, dans son attitude essentielle et sous l'éclairage ordinaire ; un amateur curieux, amoureux, et un spécialiste, en feront le tour avec soin, examineront les détails les moins visibles, la regarderont aussi par derrière ; eh ! bien, explique Baty, nous regarderons *Le Malade* par derrière et nous verrons le dos d'Argan.

Remarquez bien que, ce faisant, on ne trahit pas Molière. Les chefs-d'œuvre classiques, a dit à peu près Jules Lemaître, nous sont si connus et familiers que leur beauté première en est quelque peu émoussée à nos yeux, et que, pour y goûter de nouveaux plaisirs, nous les devons « moderniser », rapprocher de nos soucis habituels et charger de mille choses que l'auteur n'a jamais songé, n'a pu songer à y mettre. Ce n'est point ainsi évidemment que l'entend Baty. Ce qu'il tire de Molière s'y trouve en effet, mais nous le voyions mal et il nous le fait mieux voir.

Tout le monde, peu ou prou, et du moins à notre époque, a senti l'amertume qui gît, dépôt d'un vin trop lourd, au

ɔnd de cette comédie fantasque et la grimace tragique qui, ar moments, crispe son visage de farce (et on sait bien que e n'est pas la seule œuvre de Molière où traîne cet arrière-oût âpre et douloureux). L'auteur en a-t-il usé de la sorte ans le vouloir, avec cette part d'inconscient qui marque le énie et d'ailleurs la moindre activité artistique? Je n'en sais ien et il n'importe. Volontaire ou non, cet aspect de son euvre, Molière l'a caché sous le rire et parfois le plus ébridé, sous le comique le plus immédiat et le plus gros. Il e pouvait agir autrement. Son siècle n'admettait ni le rame bourgeois, ni les genres mêlés, mais seulement la omédie toute pure à côté de la tragédie toute pompeuse. Et e directeur de théâtre, « dont cinquante pauvres gens » ttendaient leur pain quotidien (1), était obligé au succès et onc à faire rire. Le drame — mêlé de comique — ou plus xactement la « pièce » qu'il eût peut-être composée de nos ɔurs, Baty ne va pas l'écrire, bien entendu, mais il va nous aisser deviner, si je ne me trompe, ce qu'elle eût été au XXe siècle. Encore une fois, nulle trahison : le texte — eh! ui, le texte, chez Baty (voyez ce qu'est une légende) — ıe reçoit pas le moindre coup de pouce; on le respecte même avantage — y faisant moins de coupures que sur les théâ-res officiels. Mais un geste, un sourire caché, un air d'intel-igence, une intonation, un pli du visage, un groupement les acteurs (il y a là des trouvailles), un éclairage parfois, et out est changé; le ton est différent, un sens caché se révèle. Tout cela sans heurt, sans brusquerie, sans rien de forcé : 'art, si français, des modulations... Baty transpose en mineur ans altérer la ligne mélodique. Rien ne prouve mieux que e théâtre est bien autre chose qu'un genre littéraire; sinon e texte résisterait comme une grille fermée.

Jouer en mineur, cela ne veut pas dire pousser la comédie ıu noir. La drôlerie subsiste, mais le drame, la douleur,

(1) C'est précisément ce qu'il objecte, quand Baron, voyant Molière ɔuffrant, lui conseille de supprimer cette représentation du 17 février 673, qui devait être pour lui la dernière (c'était la 4e du *Malade*).

l'amertume, projettent leur ombre sur elle, comme dans la vie, où la tragique réalité, plus profonde, ne bouleverse pas à toute minute les menus détails de l'existence et, sauf accident, les laisse poursuivre un manège de surface. D'ailleurs, comme l'a voulu Baty et comme il y a réussi, la pièce débute carrément en farce et traditionnellement. Ce n'est que peu à peu que le « décalage » s'opère, discrètement, par une sorte de doublet que forment çà et là, au texte et à son allure comique, le jeu et les détails de mise en scène, pédale dissonante ou contrepoint bitonal... Mais enfin la comédie s'achèvera dans la douleur et dans la mort, le rire fusant presque jusqu'au bout et ne s'éteignant véritablement qu'avec les derniers accords. Cet homme paradoxal a beau, de temps en temps, narguer la divine musique, on ne module pas de façon plus insensible et plus adroitement — aux tons éloignés, d'ailleurs sans revenir au ton principal. Il en va de même pour les rêves d'Argan (qui sont les ballets des entr'actes) soudés habilement à l'action réelle. Et notez que la musique du divertissement final, grâce à M. Cadou, suit exactement cette marche et empêche que mes expressions soient trop métaphoriques.

Je reviens aux explications de Baty, sobre et souriant conférencier. Il nous rappelle dans quelles pénibles circonstances Molière, d'ailleurs bousculé à son ordinaire, « surmené » de toutes façons, obligé comme auteur à fournir sans cesse des textes à une compagnie dont il était directeur et où il prenait rang comme acteur, a composé son dernier chef-d'œuvre : soucis du chef qui se sent de plus en plus discuté, qui voit la faveur royale (par suite, celle du public) se tourner vers l'opéra de Lully (le Florentin vient d'installer son Académie de Musique) et donc abandonner ces comédies mêlées de chants et de danses, par quoi Molière avait d'abord contenté son goût des spectacles séduisants; chagrins intimes, malgré la réconciliation, vieille d'un an, avec sa coquette de femme; la maladie enfin, qui a beau jeu de triompher sur un homme accablé de fatigues : la tuberculose fait des progrès que décèlent en particulier les fameuses « quintes »

secouant tout à coup le comédien sur le théâtre, si bien qu'il doit les prévoir en écrivant ses rôles (de là une allusion célèbre de l'*Avare* à cette « fluxion qui le prend de temps en temps »; sur quoi Phrosine répond : « Vous avez grâce à tousser » : le public riait, sans doute, innocemment). Si décidé que fût l'auteur de produire une farce, comment tout cela — maladie et préoccupations, douleurs morales et physique — n'eût-il pas transparu dans la comédie? Tout cela s'y voit en effet, caché, transposé, non moins réel.

Supposez, dit Baty, qu'Argan soit malade véritablement, comme Molière, malade jusqu'à en mourir, et tout le sens du rôle, toute la pièce est changée (1). Comme bien des malades authentiques, il a, d'ailleurs, ses petites manies, ses ridicules (hélas! à en pleurer), un soin méticuleux, exagéré peut-être, trop excusable, de son corps débile, des énervements continuels à propos d'un rien, des colères brusques à la moindre contradiction, dont on rit, et qui le laissent épuisé, une méfiance continuelle de son entourage, une foi scrupuleuse en ses médecins, dont il fait les arbitres de sa destinée. Traits éternels — et qui n'a pas eu la douleur de les observer? (2) Réelle, la maladie d'Argan est peut-être mal définie — une de ces affections « nerveuses », par exemple, sur quoi les médecins d'autrefois ne savaient pas dire grand'chose, malgré leur verbiage, non plus que ceux d'aujourd'hui, malgré les mots apparemment plus précis. Si Argan, continue Baty, avait le malheur de vivre à notre époque, on le prétendrait « neurasthénique ». Sa famille ne croirait pas davantage à son mal qu'au XVIIe siècle, et elle s'en gausserait avec l'assurance des gens en bonne

(1) Baty nous en prévient : il n'a pas eu le dessein, comme on l'a cru d'abord, de mettre en scène *Le Malade Imaginaire* joué par Molière pour la dernière fois; l'homme qui meurt en prononçant le troisième *Juro*, ce n'est pas Molière, c'est Argan.

(2) Dans une pièce, fort originale, dont le ton est des plus savoureusement comiques et le fond douloureux, l'étonnant Tristan Bernard nous a montré à l'Odéon, voilà deux ou trois ans, des malades au sanatorium, dont on est forcé de rire en les plaignant. Œuvre profonde sous sa légèreté; ce goût rude, amer et désabusé, voilé sous la drôlerie, c'est une vieille tradition de France.

santé. On l'enverrait dans un sanatorium, probablement en Suisse. Au lieu de clystères, on lui ferait des prises de sang, et les saignées deviendraient des injections de sérum. Le résultat, substantiellement, serait le même. Et Argan trouverait aisément des Purgon qui en feraient leur « vache à lait ».

Car aux malheurs qui viennent de son état, s'ajoutent pour Argan ceux qui viennent de son entourage. Une famille et des amis charmants... Au vrai, un milieu taré. Pas une figure sympathique. Chacun s'applique à tourmenter le malade ou à profiter de sa maladie.

La femme d'Argan, l'hypocrite et cupide Béline, évidemment, il n'est pas besoin, chez elle, de rien transposer; sa « fourberie » est assez marquée dans le texte. Le notaire est un aigrefin des mieux caractérisés. Apothicaires et médecins sont des exploiteurs ou de simples bandits, dont le trait distinctif consiste seulement dans leur pédantisme et leur solennité. Il y a toujours chez Molière un lot de coquins fort avérés qui témoignent de son pessimisme — par malheur assez fondé — mais qu'il doit tourner au comique autant que faire se peut, parce que telle est la règle. Et les autres? Voici... Toinette, cette domestique de répertoire, si plaisante, en qui l'on aime à voir une image, rude et bienfaisante, du bon sens populaire, sinon « la servante au grand cœur »? C'est, dit Baty, une gourgandine, toute prête à devenir entremetteuse, et qui ne laisse pas de tuer son maître à petits coups d'épingles. (La figure a été admirablement traduite et le seul aspect de Toinette, son costume même, dès le premier instant, éclairent son caractère.) Mais le frère d'Argan, l'honnête Béralde? Sur ce bourgeois digne et satisfait, voici à peu près l'arrêt que prononce Baty avec fermeté :

« Il a des idées claires et le cerveau étroit, il est cartésien et janséniste, il vient de Port-Royal, il se porte bien, il comprend tout, il n'a pas de cœur, c'est une brute. » Je n'ai aucune raison de dissimuler que ce petit couplet m'enchante. Mais on peut dire le même de presque tous les « raisonneurs » de Molière, et ce qui est gênant, c'est que Molière semble

s avoir aimés, mieux encore avoir parlé souvent par leur ouche. — Quoi qu'il en soit, le Béralde du Théâtre Montparasse est assez différent de celui que nous montrent les omédiens de la « tradition », et cette différence, visible au remier regard, comme pour Toinette, est faite d'une allure alaisée à définir, de quelques nuances, d'un rien. — Quant la « délicieuse » Angélique, ah! dit Baty, j'en suis au egret, mais j'ai dû aussi la sacrifier. Cette charmante fille, ouce et tendre, et qui aime tant son père, et qu'on admire éneralement comme un modèle de fraîcheur, en vérité c'est ne petite rouée, de caractère assez équivoque et dont l'aveir ne laisse pas d'inquiéter. Notez qu'elle bafoue Argan omme les autres. Déjà la petite comédie qu'elle joue à son ère avec son galant déguisé en maître à chanter, ce n'est as le fait d'une naïve et timide jouvencelle, et on n'a pas ême l'impression que ce soit un début. Au surplus son eau Cléante, quel est ce damoiseau, rencontré de hasard oilà quelques jours, qui a « embrassé sa défense sans la onnaître », dont aussitôt elle est devenue folle, comme il en st fou? Il n'a d'ailleurs pas de mal à se mettre au diapason e la famille et il joue son rôle dans l'investissement d'Argan. In Monsieur dont je me défierais. A une autre époque de histoire du théâtre, on le voit fort bien enlevant les filles es riches bourgeois, tirant quelques marrons du feu et les lantant là; nous connaissons le personnage. La pudique moureuse (mais non, une jeune sensuelle) n'hésite pas pour utant (faisant d'ailleurs, comme il sied, quelques manières) le recevoir dans sa chambre. Au vrai, s'agissant d'Angélique, Baty n'a pas eu à beaucoup forcer la note. Les éditions nprimées de Molière sont plus que sobres en indications de eu. Mais certains gestes, clignements d'yeux et manigances araissent impliqués dans le texte. Je suis surpris que la « tradition », sans aller jusqu'à l'exégèse de Baty (nul ne onge à le lui demander), ne s'en soit jamais aperçue. Il est lair du moins qu'on pouffe derrière le dos d'Argan, et le ilence d'Angélique durant quelques débats et disputes assez ongs est évidemment « meublé » par sa discrète pantomime.

Est-il vraisemblable que Toinette, organisant la grande épreuve que l'on sait (la mort simulée d'Argan) pour confondre Béline et favoriser Angélique, ne l'avertisse, par un signe, du stratagème, et risque de voir sa manœuvre échouer, fût-ce à demi? Elle n'y manque pas chez Baty. La belle déploration d'Angélique et celle de Cléante, non moins vive et en soi plus invraisemblable, se font parmi des grimaces, des rires muets et les baisers furtifs des amoureux, tandis que le pseudo-mort est sagement étendu sous un drap (ce qui vaut mieux que de le supposer, avec la tradition, assis encore, inerte, en son fauteuil). Oui, tout le monde travaille contre Argan. La petite Louison elle-même, amenée par Béline pour lui conter l'entrevue secrète de sa sœur et de Cléante et qui blesse le cœur du malade comme le jeune Yniold, explique Baty, déchire celui de Golaud (mais il faut avouer que, dans *Pelléas*, c'est Golaud qui l'a cherché). Scène qui à beaucoup d'entre nous est pénible par une certaine cruauté dont on accable la fillette et par l'abus qu'on s'y permet de l'enfance; Baty nous la rend odieuse pour d'autres raisons encore. Elle est d'ailleurs admirablement jouée; on a fait un vif succès à la petite Legris, exactement (et si drôlement) vêtue de sa robe longue, femme en miniature, coiffée de son bonnet serré, — comme dans une scène d'Abraham Bosse ou des Le Nain. Ce n'est pas le seul endroit qui soit remarquable... Avec un pareil metteur en scène, vous en seriez étonné. Je dirai seulement que je n'ai jamais vu l'épisode des Diafoirus traduit avec plus d'intelligence, d'équilibre dans la fantaisie et de perfection; et je ne pourrai plus me représenter Diafoirus père autrement que sous les traits de l'aimable et amusant Gil Colas : un Diafoirus gras, satisfait, rose, souriant, impérieux et solennel avec vivacité, portant avec grâce la plus belle perruque du monde et la fatuité la plus galante. C'est très réjouissant.

Cette joie n'empêche pas que partout Baty ait fait saillir le drame latent, — mais, croyez-le bien, sans indiscrétion. La démonstration n'en est que plus saisissante. On voit combien il avait raison de le dire : les pièces de Becque ne sont pas

plus amères, si elles sont plus tendues et plus volontaires, et certaines répliques du *Malade* montrent dans Molière un étonnant précurseur du « théâtre rosse » et qui le dépasse, — comme il l'assouplit et l'humanise par son aisance et son manque d'affectation. En vérité, un tableau balzacien, que voilent seulement les nécessités d'un genre littéraire.

Mais ce drame balzacien est enveloppé de musique et de fantaisie : ce sont les divertissements, chantés, mimés, dansés, qui agrémentent la moitié des pièces de Molière et en font des « comédies-ballets » (1). Inventions souvent légères et charmantes, que négligent presque toujours les représentations traditionnelles, en particulier celles du *Malade* (sauf, bien entendu, la cérémonie finale). Il faut reconnaître d'ailleurs que les intermèdes du *Malade Imaginaire* sont aussi faiblement liés que possible à l'action et ne forment que des ornements adventices : celui qui vient après le second acte est annoncé avec la plus aimable insouciance : « Je vous annonce ici un divertissement, dit Béralde; cela vaudra bien une ordonnance de Monsieur Purgon »; le précédent n'a pas même été introduit (2). Le cas n'est pas rare chez Molière. Mais dans les œuvres mêmes ou ces « agréments », comme il disait, sont le plus factices, on a grand raison de les maintenir et de conserver à la pièce cette atmosphère de poésie décorative et de fête bariolée que l'auteur avait prévue : si plusieurs des comédies-ballets ont pris ce visage parce que Molière les destinait expressément à la Cour et que la Cour exigeait ces divertissements, il n'est pas douteux qu'il aimait le genre lui-même et on sait bien que toutes ces œuvres ne

(1) Un livre spécial leur a été consacré (Maurice Pellisson, *Les Comédies-ballets de Molière*, Paris, Hachette, 1914), mais l'étude, intéressante, reste trop littéraire, à mon avis, ne donnant pas assez au spectacle, à la musique, à la mise en scène.

(2) Théophile Gautier, pour qui « le monde extérieur existait », regrettait justement l'absence de cet élément « visuel » dans les représentations ordinaires; il le regrettait en particulier dans *Le Malade Imaginaire*, prétendant que l'œuvre en perdait toute sa signification, ce qui est sans doute exagéré (Témoignage de Sarcey, rapporté par Pellisson, *op. cit.*, p. VII). Notre temps, qui a vu la renaissance éclatante du ballet, s'y intéresse de nouveau.

sont pas des commandes (1); car il était grand ami du « spectacle » et le moins « littéraire » des écrivains de théâtre (quand les idées de son temps sur la hiérarchie des arts et les exigences de Boileau ne l'inclinaient à hausser le ton et à écrire *Les Femmes Savantes*) (2). Baty, naturellement, a voulu sauver au moins une part des intermèdes, et les musiciens lui sauront gré de nous avoir fait entendre ainsi l'aimable musique de Marc-Antoine Charpentier qui, tout jeune encore, prenait la succession de Lulli dans les intermèdes moliéresques et qui est un grand maître de l'art français.

Ces « agréments », quelque peu disjoints, Baty les rattache à la comédie avec beaucoup d'ingéniosité. Il les regarde comme les songes d'Argan assoupi dans son fauteuil. Et la ronde se déplace devant lui avec une certaine allure qui convient aux rêves d'un malade, entourée des jeux de lumière les plus adroits. M. Pomiès, mime et accrobate magnifique,

(1) *Le Malade Imaginaire* n'a pas été commandé par le Roi; mais Molière espérait qu'on le jouerait en sa présence (carnaval de 1673) au retour de la campagne en Hollande; il est probable que c'est l'origine des intermèdes; un prologue (qui ne fut jamais représenté) célébrait la guerre victorieuse, et il y avait d'autres allusions dans les divertissements. Comme on sait, les espoirs de Molière furent trompés, le Roi étant trop attiré, je l'ai dit, par le nouvel opéra de Lulli, où se déployaient mieux, avec la musique, la danse et les « agréments » d'un spectacle « pompeux ». Ce qui est sûr, c'est que la comédie-ballet, et d'autre part le ballet proprement dit et l'opéra, ont leur source dans les spectacles de cour français et (pour l'opéra surtout) italiens; nous avons aujourd'hui là-dessus de bons travaux, en particulier l'excellent ouvrage d'Henry Prunières : *Le ballet de cour en France avant Benserade et Lully* (Paris, Laurens, 1914).

(2) Il le faut répéter, parce que c'est vrai, sinon « orthodoxe » : le véritable Molière, ou du moins le Molière grand et génial homme de théâtre, il le faut chercher non dans les comédies littéraires, mais dans les *farces* : le *Malade*, le *Medecin malgré lui*, les étourdissantes *Fourberies*, *Monsieur de Pourceaugnac* et quinze autres; voilà qui reste vivant et qui ne cesse de tournoyer aux chandelles. Citons encore Baty : « L'écrivain appliqué des comédies « soutenues » nous paraît souvent d'une froideur singulière. Celui qui n'a pas vieilli, que nous ne cessons d'admirer... c'est celui qui choquait la délicatesse de Fénelon et de Boileau, le *farceur* » (*Le masque et l'encensoir*, p. 302).

au goût fantasque et original, en est, avec son école de danse, l'interprète souhaité. La première « entrée » que l'on voit chez Baty est le divertissement célèbre de *Polichinelle*, qui forme toute une petite comédie et qui peut très bien se jouer isolément (comme l'a fait la *Petite Scène* il y a quelques années : c'est ce que nous appelons aujourd'hui un *sketch*, un peu développé). L'intermède qui suit le deuxième acte est celui que Béralde annonce comme « des Égyptiens, vêtus en Mores, qui font des danses mêlées de chansons ». Égyptien ou More, M. Pomiès s'y livre à une gymnastique admirable et la plus amusante du monde : cet homme est désossé... (Nous sommes évidemment assez loin de la danse classique et des « ballets » que faisait régler Molière sur la scène du Palais-Royal). Mais, comme la médecine ne peut être absente des rêves d'un malade, on voit trois singes, mués en aide-chirurgiens, qui, avec d'énormes gambades, brandissent des scies prodigieuses, des pinces effrayantes, et, selon la cadence, coupent gaillardement bras, jambes et tête du patient assoupi. Un puriste fera la petite bouche. Je crois que Molière s'en fût diverti. L'épisode même de Toinette déguisée en médecin, encore qu'il ne s'agisse pas d'un intermède, est traité comme un rêve d'Argan, assez naturel après la scène que vient de lui faire M. Purgon et qui l'a désespéré. J'avoue que le parti me semble fort heureux. Cet épisode-là m'a toujours paru, tout drôle qu'il est, un peu singulier, venant en hors-d'œuvre et ne rimant pas à grand chose. Cauchemar, c'est une autre affaire : il devient carrément artificiel et fantaisiste, perd son invraisemblance et passe fort aisément. Là encore quelques mines et quelques gestes suffisent à la transformation, et l'allure prêtée à Béralde, qui glisse derrière le fauteuil comme un automate et un personnage de rêve; Argan d'ailleurs a toute la figure d'un homme qui parle en dormant et qu'éberlue un songe merveilleux (ai-je dit qu'Argan, c'est M. Henri Beaulieu et qu'il est excellent).

Quant à la cérémonie burlesque, c'est un cauchemar aussi, mais celui de l'agonie, et on ne s'étonne pas que cette agonie soit peuplée d'hommes et de choses médicales virevol-

tant dans une cervelle qui se dissout. A la fin du troisième acte, on suppose qu'Argan a une syncope... ou s'endort; Béralde et Toinette se retirent en silence avec un geste vague. Maintenant les nobles tapisseries du grand siècle, figurant la maison du bourgeois opulent, font place à d'amples et tragiques rideaux noirs. On voit, dressés gravement sur deux rangs obliques, partant du fond de la scène et du fauteuil d'Argan, les médecins et apothicaires vêtus de leurs robes noires, interrompues seulement par la note blanche des collerettes; tableau funèbre en deux couleurs; on évoque certains portraits collectifs des vieux Hollandais (une « leçon d'anatomie » si vous voulez) tournés au fantastique. La scène commence dans une obscurité qui ne se dissipe que faiblement et par degrés : d'un mouvement inverse, tandis que la troupe médecine s'agite un peu, défait ses groupes et enserre davantage le mourant — derniers sursauts de l'agonie — la musique peu à peu et très habilement (le texte ne bougeant pas) se change en l'air *Dies irae*; le récipiendaire Argan prononce les *Juro* d'une voix de plus en plus basse et heurtée. Au troisième serment, il trépasse, comme Molière s'est évanoui; et le rideau tombe (bien entendu on coupe tout ce qui suit dans le divertissement). Je vous assure qu'il n'est rien de plus saisissant et qu'à la fin on n'a guère envie de rire du latin macaronique.

Qu'on pense ce qu'on voudra de cette initiative, voilà en tout cas une représentation fort intelligente et où l'on a fait exactement ce que l'on a voulu. Il n'est pas douteux qu'elle donne à réfléchir — plus avant même qu'il ne semble tout d'abord — et qu'à ceux même qui connaissent mieux notre pauvre grand homme et l'aiment davantage, elle risque d'apprendre quelque chose (1).

MAURICE BRILLANT.

(1) Il est juste que je signale l'édition dans laquelle je viens de relire le *Malade Imaginaire*; c'est celle des nouveaux *Classiques Plon* (Molière en six volumes), collection remarquablement imprimée, fort agréable, fort lisible (où ont paru notamment le théâtre de Racine et les Fables de La Fontaine); les notices, sobres et bien écrites (dont j'ignore l'auteur), ont un ton fort juste et révèlent un lettré.

L'HISTOIRE

A. VINCENT. *Alexandre le Grand et le syncrétisme religieux à l'époque hellénistique.*

On sait l'invasion du monde gréco-romain par le panthéon oriental... On a moins remarqué, semble-t-il, le rôle initiateur joué par Alexandre en cette assimilation. Fut-ce faiblesse ou bien ouverture d'esprit chez ce champion de l'Occident?

J.-R. PALANQUE. *De Sylla à Napoléon.*
Professeur à l'Université de Montpellier.

Deux « monarchies manquées ».
— M. Bainville colore d'une lumière maurassienne le roman de Napoléon.
— M. Carcopino éclaire d'une clarté nouvelle l'abdication de Sylla.

ANDRÉ GEORGE. *Au seuil de notre histoire.*

Le dernier recueil des « leçons d'ouverture » de M. Camille Jullian.

JACQUES MADAULE. *La vie des Huns.*

Le premier « roman des peuples ».

JACQUES MADAULE. *La fin du Moyen Age (1285-1492).*

I. — La désagrégation du monde médiéval (1285-1453).
II. — L'annonce des temps nouveaux (1453-1492).

ÉDOUARD TROGAN. *Louis-Philippe.*

M. Pierre de la Gorce complète, par ce volume, son œuvre historique.

Alexandre le Grand et le Syncrétisme religieux à l'époque hellénistique

S'il est un fait qu'on ne peut nier, c'est qu'aux alentours de l'ère chrétienne, le monde méditerranéen est tout entier hellénisé. L'acropole de Pergame, la colonnade de Palmyre, les temples de Baalbeck sont grecs, des inscriptions grecques couvrent les bornes routières, les actes notariés se font en grec depuis Éléphantine jusqu'à Doura-Europos, l'art grec s'élance à la conquête de l'Asie jusqu'en Bactriane et au Gandhara, et Rome elle-même se met à parler grec. Dans son effort vers la clarté et la logique, la pensée grecque crée le raisonnement et l'esprit scientifique, et les premières universités se fondent à Pergame et à Alexandrie. L'Agora et l'Académie ont fermé leurs portes à Athènes, mais le Musée a ouvert les siennes, et de tous les points de la terre, des esprits curieux viennent s'initier à la philosophie de Platon ou de Zénon. Le monde entier, s'inclinant devant le clair génie de l'Attique, se met à l'école de la Grèce.

On savait déjà le rôle d'Alexandre en ce mouvement. Ses armes avaient forcé les portes de l'Asie, et sa politique de large tolérance et de rapprochement avait amené une compréhension réciproque entre vainqueurs et vaincus. Il ne sera plus possible d'en méconnaitre désormais la

preuve ni d'en ignorer le détail, car dans son livre sur le héros macédonien, M. Radet en a marqué les étapes et les péripéties avec cette force élégante et souple qui est la marque de son beau talent (1).

Évidemment, lorsque, à la diète de Corinthe, les délégués des États Grecs confirment Alexandre dans la dignité et la mission de son père Philippe, la guerre contre les Perses, dont ils lui confient la direction, leur apparaît d'abord comme un moyen de parfaire ce monde hellénique dont l'hégémonie est reconnue au roi de Macédoine.

C'est de cette façon aussi qu'Alexandre, à son départ pour l'Asie, conçoit son rôle. Lecteur assidu d'Homère, il veut, par sa vaillance et sa magnanimité, renouveler les exploits des héros de l'Iliade et, vers la fin de sa trop courte carrière, il assimilera encore le périple de Néarque à l'Odyssée de son poète favori. Sa réponse aux offres de négociation de Darius le montre dans l'orgueil de la victoire de Salamine, et l'incendie de Persépolis venge pour lui le sac de l'Acropole. Il est le meneur de la revanche contre les Barbares, le colonisateur de l'Asie méditerranéenne, et c'est à juste titre que le grand emporium du nouvel empire, la capitale intellectuelle du monde grec, Alexandrie, portera son nom.

Mais si, par Alexandre, le monde oriental s'est hellénisé, l'Hellénisme à son tour s'est « barbarisé et orientalisé ». La Grèce a donné sa langue, sa littérature, nombre d'idées philosophiques et quelques rares idées religieuses. L'Orient, en échange, a fait comprendre à l'Occident ce que pouvait être un empire œcuménique organisé (2) et le culte du « Seigneur » qui le gouverne. Il lui a

(1) G. Radet, membre de l'Institut. *Alexandre le Grand*. Paris, L'Artisan du Livre, 1931. Petit in-8° de 447 p., 1 carte.

(2) L'empire romain n'est plus sous Dioclétien qu'une monarchie de type oriental.

surtout ouvert tout grand le torrent de sa mystique et de sa ferveur religieuses, ce sentiment particulièrement grave et profond que les Sémites avaient du divin, mais en même temps toutes les superstitions, les magies, les basses sorcelleries du Nil et de la Chaldée.

C'est ici précisément que le rôle du conquérant n'avait jamais été mis en suffisante lumière. Napoléon, à Sainte-Hélène, se laissait encore prendre au mirage de l'Orient et regrettait de n'avoir pu y fonder l'empire de ses rêves. Alexandre a eu, lui aussi, ses yeux éblouis, et ce qu'il y a peut-être de plus passionnant dans le livre de M. Radet, c'est cette analyse psychologique très fine, un peu subtile, qui montre le conflit entre les idées de la jeunesse et les ambitions croissantes du soldat qui voit sans cesse reculer les bornes de sa conquête. Au contact de ces peuples plus vieux que le sien, de ces civilisations qui remontent à des millénaires, le roi se libère des entraves de l'orgueil macédonien et des préceptes étroits de l'éducation grecque. En face de son entreprise magnifique, les luttes intestines, dont la Grèce continue à souffrir, lui apparaissent comme des « batailles de rats ». La gloire d'un héros ne lui suffit plus. En Libye, dans l'oasis d'Ammon, Alexandre renie le sang de Philippe et se fait proclamer fils de dieu. En Chaldée et en Perse, il devient dieu lui-même. A l'idée sommaire de la conquête, il substitue le dessein complexe et profond d'une collaboration entre vainqueurs et vaincus, d'un rapprochement entre l'Europe et l'Asie. Sur son ordre, les enfants de Darius et les autres jeunes prisonniers de la guerre sont instruits dans la langue grecque et ses officiers apprennent les dialectes de l'Iran. Le couronnement de cette politique, ce seront les fêtes nuptiales de Suse, où le roi, après avoir donné l'exemple en épousant Statira, la fille de Darius, unit des jeunes filles perses aux plus chers de ses amis.

Mais ses soldats, qui veulent bien aider Alexandre à conquérir l'Orient, n'admettent pas que l'Orient conquière Alexandre. De là des émeutes, des conjurations, des procès. Parménion et Clitos en seront les victimes. Ils s'insurgent contre cette politique qui leur paraît une trahison de l'Hellénisme. Grognards qui ont gardé un langage d'homme libre et la conscience de la supériorité grecque sur les barbares, ils suivent avec amour le chef qui les entraîne en de fabuleuses épopées, mais cette nouvelle divinité les laisse ironiques et gouailleurs. Pourtant, malgré des résistances, Alexandre impose à ceux qui l'approchent la « proskynèse », la prosternation complète réservée à la divinité. N'est-il pas dieu lui-même, fils de Zeus, dieu suprême et universel? Aux Iraniens, il apparaît avec les attributs de la déesse Anahita, monté sur un char, en robe perse, l'arc et l'épieu dépassant l'épaule. Se rappelant que les Pharaons étaient fils d'Amon-Râ, il arbore devant ses sujets de la vallée du Nil l'habit de pourpre, les brodequins et les cornes d'Ammon, et lorsqu'il veut s'offrir aux adorations des Grecs, il prend tantôt le caducée d'Hermès, tantôt la massue d'Hercule et sa peau de lion. En fait, Alexandre a créé une nouvelle religion, l'impérialisme divin. Rome l'adoptera à son profit. César, Antoine, Trajan, Caracalla, s'en inspireront, chacun selon son tempérament particulier. Le souvenir en restera dans les masses, et l'imagination populaire, qu'il s'agisse des conteurs arabes ou de nos trouvères du Moyen Age, en fera un thaumaturge et un prophète. Alexandre avait conquis l'Orient. A son tour, l'Orient conquérait Alexandre et se l'assimilait. Il n'est plus à la fin de sa vie le fils de Philippe, c'est un Achéménide, successeur de Cyrus.

Il est surtout celui qui a le plus énergiquement brassé la masse humaine pour y faire lever des sentiments religieux jusqu'alors inconnus.

De cette réaction de l'Orient sur l'Occident, les conséquences devaient être en effet infiniment plus graves et plus complexes qu'on ne l'imagine d'ordinaire, car c'est de l'épopée alexandrine que datent les débuts de ce syncrétisme qui devait bouleverser l'ancien paganisme gréco-romain pour substituer au culte officiel un sentiment religieux plus personnel. M. Radet n'en parle pas, peut-être parce que ce point de vue très particulier ne rentrait pas dans le cadre de la vie de son héros. Il convient pourtant de le faire ressortir.

En arrivant à Persépolis, Alexandre avait vu venir au devant de lui, implorant sa vengeance et sa protection, des milliers de prisonniers grecs, échappés aux geôles perses. Ils ne retournèrent pourtant pas en Hellade, où leur place était prise au foyer domestique et où personne ne les attendait plus ; ils se joignirent à cette tourbe qui suit toujours les armées en campagne, exilés grecs qui cherchaient une patrie et des affaires, mercenaires en quête d'une solde, trafiquants et aventuriers de toutes sortes. Au hasard des événements, tous ces gens se marient, s'établissent dans le pays, et leurs enfants, en même temps que le grec, parleront l'égyptien, l'araméen ou l'iranien. L'armée elle-même, avec ses vétérans macédoniens, ses épigones, mamelucks levés parmi les « natifs », contribue à ce gigantesque travail d'assimilation qui sera religieuse avant tout.

Puisqu'on est dans le pays, il serait dangereux de négliger les dieux indigènes et il convient de leur porter ses adorations. A Sardes, Alexandre et son armée sacrifient à Cybèle, à Melqart de Tyr et, loin d'imiter la folie furieuse de Cambyse, ils vénèrent en Égypte le taureau en qui s'incarne l'âme d'Osiris. Ainsi plus tard, quand les soldats de la IIIe Légion Cyrénaïque s'installeront à Bosra, ils y apporteront avec eux leur patron particulier Jupiter-

Ammon, mais ils dressent un autel à Dusarès, le vieux dieu des Nabatéens au milieu desquels ils campent. Ailleurs tel dieu ressemble à tel autre dieu ; sur la carte du divin, un même domaine leur est confié. L'élève d'Aristote, se rappelant la métaphysique de son maître, a-t-il saisi que, sous des noms divers, se cache la même puissance divine, une en son essence, infiniment variée en ses manifestations? En tout cas, c'est lui qui identifie officiellement le dieu solaire Ammon-Râ avec Zeus. Sous le nom de Cybèle, il adore ensemble Artémis et Anahita, et pour sacrifier à Melqart, en qui il salue Hercule son ancêtre, il perd six mois à assiéger Tyr. Sur les plateaux de l'Iran, Zeus devient Ahoura-Mazda le brillant, et Bel à Babylone. Peut-être a-t-il pressenti que sous ce vocable de Bel ou de Baal se cache le dieu suprême, le « maître des cieux » selon l'épithète dont se servait lui-même Cyrus dans son édit sur la reconstruction du Temple, pour caractériser Yahweh. La vénération spéciale que manifeste Alexandre à l'égard du temple de Bel, constitue un indice qu'il ne convient pas de rejeter a priori. La voie est désormais ouverte et après lui Apollon s'identifiera avec Rechoub et Mithra, Asclépios avec Echmoun, Dionysos avec Osiris, Aphrodite avec l'Astarté sémitique et Artémis avec l'arabe Allat. Lorsque, plus tard, les décrets des Lagides établiront officiellement que le Thot égyptien, c'est Hermès grec, et que le guérisseur Imhotep n'est autre qu'Asclépios, ou que, dans ses inscriptions de Commagène, Antiochus I associera les principales divinités de l'Olympe aux sévères dieux mazdéens, ils ne feront que ratifier les décisions d'une piété populaire à laquelle Alexandre lui-même a montré le chemin.

En certains pays, sous la poussée d'une ferveur nationale, les dieux rivaux s'unissent en une divinité chère

à tout un peuple. L'Assyrie avait donné l'exemple :

Ninib est Mardouk, en tant que dieu de la plantation ;
Za-ma-ma est Mardouk, en tant que dieu du combat ;
En-lil est Mardouk, en tant que dieu de la domination et du conseil ;
Nabou est Mardouk, en tant que dieu de la fortune ;
En-zou est Mardouk, en tant que dieu de la justice ;
Adad est Mardouk, en tant que dieu de la pluie... (1).

Ainsi plus tard, dans le monde helléniste, Isis, dont Alexandre avait fixé lui-même l'emplacement du temple en sa nouvelle capitale, est qualifiée « *una quae est omnia* » (2), et ses litanies l'identifieront avec toutes les divinités locales du monde grec et oriental (3). Il en est de même pour Atargatis en Syrie, Cybèle en Phrygie, le Soleil ou le Feu pour Marc-Aurèle et Héliogabale. Le préfet de la cohorte auxiliaire, qui, sous les Sévères, commande la garnison du fort XI au rempart d'Hadrien en Écosse, déclare que Virgo Coelestis, c'est aussi Mater Deum, Bellona, Virtus, Ceres, etc. (4). Sous la diversité des vocables, c'est toujours la même divinité, et ainsi la foule mouvante des dieux nationaux se réduit à quelques types principaux, considérés comme grandes divinités, tandis qu'au-dessus d'elles trône le dieu suprême, Jupiter Optimus Maximus, le θεὸς ὕψιστος καὶ μέγιστος, le Baal Chamin, le dieu des cieux.

Sans doute, on savait depuis longtemps l'influence des religions orientales sur la mythologie grecque. Éphèse concentrait le grand courant d'idées religieuses venues de

(1) Dhorme, *La Religion Assyro-Babylonienne*, p. 99.
(2) C. I. L. X, 3800.
(3) *Oxyrrhynchus Pap.* XI, p. 180, n° 1380.
(4) Graillot, *Le culte de Cybèle, mère des dieux, à Rome et dans l'empire romain*, p. 473.

Mésopotamie, Byblos conservait toujours ses attaches égyptiennes, et la Crète, terre d'élection des mystères, reconnaissait les avoir reçus d'Orient. Mais si, plus tard, les cultes de la Déesse-Mère ou de la Bonne Déesse, de Sérapis et de Mithra, ont pu s'imposer avec une telle force au paganisme gréco-romain, si les penseurs ont tâtonné pour s'évader du panthéisme que recélait le système d'Aristote et que formulera la philosophie stoïcienne, si le sentiment d'une certaine paternité divine, d'une réelle fraternité humaine et d'une morale plus haute, ont commencé à se faire jour, c'est parce qu'Alexandre a ouvert les portes de l'Est.

En abattant les cloisons qui séparaient les peuples les uns des autres, en brassant énergiquement tous ces éléments humains qui s'ignoraient, en donnant lui-même l'exemple d'une âme religieuse qui refuse de s'enfermer dans les limites étroites des frontières nationales, Alexandre a élargi pour les penseurs leur vision du monde. Par lui, les religions locales se sont détachées de leurs cadres ethniques, le sentiment religieux s'est fait plus universel et plus haut, les purifications orientales ont accentué en de nobles âmes l'idée d'un ascétisme moral, et la foi en l'immortalité, trop cantonnée dans la vallée du Nil, a répandu sur le monde la douceur de sa consolation, mais tout cela pêle-mêle avec d'étranges persistances primitives, d'ignobles débauches et de basses magies qui prétendaient faire participer l'initié aux énergies du dieu renaissant. Comme s'en plaignait amèrement Juvénal, l'Oronte déversait ses boues jusque dans le Tibre, mais dans ces boues, il y avait aussi quelques perles.

Ce syncrétisme, quoi qu'on en ait pensé, n'a pas toujours été pour le Christianisme une aide ou un secours. Dans son mystérieux effort vers une révélation et un sauveur, il trouvera d'autres sauveurs que le Christ Jésus et

d'autres révélations que la Bible, mais parce qu'il a éveillé dans les cœurs une vie religieuse plus personnelle et plus profonde et soupiré vers un Dieu tout-puissant qui est une Providence, il convient de le regarder comme une préparation à l'Évangile. Dans ce « revival », le conquérant macédonien a joué sans aucun doute un rôle providentiel, et peut-être le Coran n'a-t-il pas tout à fait tort lorsque dans la Sourate XVIII, v. 82 ss., il investit d'une mission divine Iskander Dhou'l Qarnaïm, Alexandre « l'homme aux deux cornes ».

A. VINCENT.

NOTES ET RÉFLEXIONS

De Sylla à Napoléon

Deux figures que l'actualité de librairie vient de rapprocher, et qui sont moins éloignées l'une de l'autre que ne semble le comporter la diversité des lieux et des temps. Deux livres également écrits pour le grand public, mais que séparent de profondes différences de méthodes et surtout l'inégale valeur de leurs auteurs comme historiens.

Sur Napoléon, Jacques Bainville, publiciste, qui naguère avait déjà narré *Le 18 brumaire*, a publié un de ces livres de vulgarisation (1) dont il est toujours permis de se demander si ce ne sont pas des livres de propagande.

Sur Sylla, dont la figure avait déjà tenté la plume fantaisiste de Léon Daudet, Jérôme Carcopino, érudit et professeur, a écrit une brillante dissertation (2) qui, sans reprendre tous les épisodes de sa carrière, renouvelle entièrement ces chapitres lointains d'histoire romaine.

***

M. Bainville n'en est pas à son premier livre d' « histoire ». Mais le lecteur qui ouvrirait sa dernière œuvre, sur la foi du titre de la collection où avait paru déjà son

(1) Jacques Bainville, *Napoléon* (*Les Grandes Études historiques*, A. Fayard, 1931).

(2) Jérôme Carcopino, *Sylla ou la monarchie manquée* (L'Artisan du Livre, MCMXXXI).

Histoire de France, risquera fort d'être déçu : ce n'est pas une *Grande Étude historique* que nous avons ici, ce n'est pas le tableau d'une époque destinée à prendre place entre *la Révolution* de Pierre Gaxotte et *la Restauration* de Marie de Roux, œuvres tendancieuses, mais de large horizon et de réelle portée. Il ne faut pas demander à ce livre plus que son titre ne promet : l'existence d'un homme, et non le « moment » d'une nation. Ne nous soucions donc pas de comprendre la France de 1800 ou de 1814 ni les convulsions d'une Europe bouleversée par sa main de fer. Ne cherchons ici que le destin d'un héros, « le roman de sa vie », écrit l'auteur lui-même en quelque endroit.

Cette biographie se propose évidemment de raconter d'un style vivant et d'expliquer sans parti-pris. Y réussit-elle? Récit animé sans doute, quoiqu'un peu lent en ses détours et bien long au total : fallait-il près de six cents pages pour faire revivre la prestigieuse figure devant le public moyen qui lira ce livre? — Explication impartiale? C'est une autre affaire.

Rendons justice d'abord à la vérité de l'analyse, à l'acuité du jugement. Il est très juste de dire que Napoléon, avec son génie de grand capitaine, n'est pas un militariste et qu'il s'est toujours méfié du gouvernement des officiers. Instruit par d'abondantes lectures d'autodidacte, autant que par son éducation de Brienne, il est aisément de plain-pied avec les problèmes les plus divers de la vie des peuples et de l'administration civile : en homme cultivé du XVIIIe siècle, il connaît son histoire ancienne, de Tite-Live aux *Institutes* de Justinien ; avec sa mémoire prodigieuse, il se documente rapidement sur toutes les questions qu'il doit aborder : il est savant sur les Pharaons et sur l'Islam quand il débarque en Égypte, comme il l'était sur la politique italienne, quand il fondait sa République Cisalpine, et l'on a pu expliquer l'échec décisif de la guerre d'Espagne et les illusions qui l'ont engendrée par une lacune de son information livresque en ce qui concerne la péninsule ibérique. M. Bainville a raison, au moins en

grande partie, quand il revient, à plusieurs reprises, sur ces points de vue. Il a raison encore quand il montre l'empereur sans cesse desservi par son entourage : ses ministres, — Talleyrand, Fouché en premier lieu —, ses frères, ses maréchaux finalement en 1814. Il a su prendre aussi le ton juste pour analyser la psychologie religieuse de Napoléon et caractériser l'attitude du Pape, tant au moment du Sacre qu'aux années du conflit : par un prodige d'adresse cynique, le voltairien et maurrassien Bainville va même jusqu'à blâmer Joseph de Maistre pour ses excès de langage à l'égard de Pie VII, qui rappellent pourtant, sans les égaler, les insultes violentes ou perfides que les amis de M. Bainville décernent quotidiennement à son successeur Pie XI !

Mais il faut dénoncer surtout les vices de cette interprétation que sait dissimuler une habile apparence. Sous couleur de respecter les nuances et les contradictions internes que porte en soi le grand homme, notre « historien » joue sur la corde raide en présentant alternativement, selon les occasions, le *monarque* et le *révolutionnaire*, car il a certainement des parties de l'un et de l'autre. Exploitant encore une idée juste, l'ingénieux narrateur nous donne l'impression de ranger sous le pavillon monarchique tout ce qui est bon dans l'œuvre napoléonienne et d'accabler, comme révolutionnaire, ce qu'il faut bien y condamner, en particulier l'impérialisme conquérant et belliqueux. Procès de tendances qu'il faut faire à ce livre ? Il ne saurait en être autrement pour un ouvrage tendancieux, mais trop adroitement composé et écrit pour mettre en éveil le lecteur pressé.

La monarchie, aboutissement logique et dénouement inéluctable de la crise révolutionnaire : c'est bien le thème qu'on retrouve à chaque page. En 1799, « le pouvoir d'un seul résulta d'un besoin, le même qui avait déjà fait naître le Directoire, successeur simplifié de ce Comité de salut public »... (p. 152). C'est un mot de Thiers, paraît-il, que « la monarchie est le port où la Révolution vient se

réfugier » (p. 234). Or chacun sait que Napoléon a « manqué sa monarchie », car il manquait de racines héréditaires et, à l'heure du péril ultime, malgré les illusions de 1811, il manquera même d'héritier pour recueillir sa couronne. On voit la conclusion qui en découle, comme d'un syllogisme, en faveur de la royauté bourbonienne. Cette hantise de l'hérédité, qui a pu exister chez l'Empereur, M. Bainville la rend obsédante en y revenant sans cesse entre 1804 et 1810. La même préoccupation apparaît dans le récit de la fondation de l'Empire où l'exécution du duc d'Enghien est narrée comme un tournant décisif de la carrière de Bonaparte; cette prodigalité de détails ne proviendrait-elle pas principalement du fait que la victime est un prince de Bourbon? Nos royalistes s'intéressent, à propos de Napoléon, à tout ce qui touche la dynastie qu'il écrase, en attendant qu'elle lui succède. Comme ces déformations de perspective comportent néanmoins quelque vérité, il est certain que ce crime sanguinaire devait rapprocher le Premier Consul des révolutionnaires régicides. « Bonaparte s'est fait de la Convention », aurait dit le tribun Curée. Faut-il, pour autant, faire de l'aspirant monarque l'héritier authentique de la Révolution jacobine?

Ici, M. Bainville abuse le lecteur par de commodes sophismes, dont l'artifice éclate aisément. Que Napoléon se soit proclamé l'homme de 89, le sauveur de la Révolution : sommes-nous forcés de le croire? M. Bainville est le premier à dénoncer (p. 566 et suiv.) le « laboratoire de légendes », la « fabrique de faux » que représente Sainte-Hélène. C'est là pourtant que se forgea la fiction du Napoléon libéral, humanitaire et républicain, qu'avant d'avoir répudiée, il a insidieusement utilisée, afin de rejeter sur les doctrines de la Révolution la responsabilité des méfaits napoléoniens. Est-ce vraiment la Révolution que le nouvel empereur a fait bénir par le Pape le jour du sacre? était-ce « le génie de la Répubique » qui l'inspirait en cette minute inouïe où il se couronna lui-même devant

l'autel de Notre-Dame et le trône pontifical ? Il semblerait qu'on veuille compromettre l'Église avec la Révolution elle-même, à l'heure où elle se borne à reconnaître l'état de fait d'une nouvelle monarchie. Dans l'ordre de la politique intérieure, le paradoxe ne reparaît plus, car il serait trop difficile à soutenir : la royauté de Louis XVIII ayant, au demeurant, conservé plus de conquêtes révolutionnaires que ne l'avait fait l'Empire autoritaire de Napoléon.

Mais pour la politique extérieure, c'est un thème favori de M. Bainville, et dans ses précédents ouvrages déjà, que les guerres napoléoniennes seraient simplement la suite des guerres révolutionnaires (1). Il ne l'a pas inventé : les historiens ont reconnu aisément ici du Sorel démarqué. La thèse n'en est pas moins aventureuse et difficilement soutenable. Il y a eu, c'est certain, un impérialisme jacobin, brutal, intéressé et, même en ses chimères de propagande, peu défendable en son principe. Mais il y a aussi un impérialisme napoléonien qui déborde le cadre du premier et qui, dans ses mégalomanies insensées, devait conduire l'Empire et la France aux pires catastrophes : que l'on adopte la théorie du mirage oriental d'Émile Bourgeois, ou que l'on s'en tienne aux faits irréfutables du « système continental » et de l'hégémonie française en Allemagne et en Italie, il y a dans l'esprit de conquêtes et d'annexions des années 1806-1810 quelque chose de monstrueux, au sens le moins péjoratif du terme, qui n'était pas viable. Or les Girondins de 92, Reubell et les « partisans des limites » en 95 auraient été incapables d'en concevoir même l'idée. Il y a des degrés dans le bellicisme et l'impérialisme : on sent ici le désir insidieux de com-

(1) « Il a tout trouvé dans l'héritage du Directoire, comme le Directoire tenait déjà tout, par le Comité de salut public, du premier Pyrrhus, le girondin Brissot... L'entraînement aux violences a commencé avant l'Empire napoléonien » (p. 116). Il y a du vrai au reste dans cette vue, mais considérablement exagéré.

promettre l'idéalisme révolutionnaire et le « réalisme » aventureux des frontières naturelles avec la passion effrénée de domination universelle qui transparaît à l'apogée de l'Empire.

Il y a plus grave : cette solidarité de fait qui est posée entre la Révolution « maudite » et l'appétit belliqueux de l'Empereur devient souvent comme une nécessité inéluctable. Napoléon, guidé par son étoile, a été le jouet des circonstances, entraîné malgré lui dans un engrenage terrible, et finalement victime du hasard (1). Est-ce pure littérature destinée à maintenir le lecteur dans l'atmosphère palpitante du roman d'aventures? n'est-ce pas plutôt philosophie fataliste, soumission à l'empirisme des faits, que ne sauraient faire dévier de contingentes libertés? Cette philosophie est celle de l'*Histoire de France*, de l'*Histoire de Deux Peuples*; elle est trop conforme au système maurrassien pour n'être pas féconde en influences délétères. Elle est surtout trop commode en histoire, parce qu'elle dispense d'expliquer et de juger : la véritable méthode historique est aux antipodes de ce fatalisme amoral.

* * *

Si M. Bainville, guidé par ses arrière-pensées, a réussi à obscurcir la véritable figure du grand empereur, M. Carcopino vient de répandre une vive lumière autour de celle de l'illustre dictateur. Non content de renouveler la plupart des problèmes d'histoire romaine au dernier siècle de la République (2), cet infatigable érudit sait à merveille piquer la curiosité de l'amateur d'histoire et semble pren-

(1) « Il a été, de même que les autres hommes, le jouet du hasard, et, plus que les autres hommes, la propre victime de son esprit calculateur » (p. 325). Ce n'est là qu'un passage significatif entre bien d'autres.

(2) Cf. l'*Histoire romaine* (t. II, *Des Gracques à César*) en cours de publication dans l'*Histoire générale* de G. Glotz; et les études détachées réunies dans *Autour des Gracques* (1928).

dre plaisir à affronter les difficultés les plus épineuses. Ainsi a-t-il proposé naguère une interprétation du mystérieux édifice souterrain découvert à Rome près de la Porte Majeure (1), puis une explication nouvelle de la IVe Églogue de Virgile (2). Avec Sylla, il pose une nouvelle énigme, de plus grande envergure. Car, à ses qualités ordinaires de critique minutieuse et sagace, s'ajoutent ici la maîtrise d'une analyse sans cesse fondée sur les textes et l'intérêt que présente la psychologie d'un grand homme. La reconstitution d'une basilique pythagoricienne, l'exégèse d'une bucolique de circonstance, ne sortent guère du domaine de la petite histoire : les problèmes qu'elles soulèvent ne sont guère susceptibles que de solutions toujours incertaines, où l'on peut craindre de se laisser entraîner par l'esprit de système. Il fallait le talent extraordinairement adroit de M. Carcopino pour donner à ses ingénieuses hypothèses la magie de l'évidence. Ici, nous avons affaire à un moment de la grande histoire : et au charme savoureux du style s'ajoute la sûreté de la démonstration qui fait de cette lecture un véritable régal pour l'esprit.

L' « énigme de Sylla » : M. Carcopino excelle à poser les difficultés pour les mieux résoudre. Il réussit d'abord à démonter pièce à pièce la fallacieuse image du dictateur que les historiens se sont transmise jusqu'ici. Ses détracteurs, de Michelet à Ferrero, aussi bien que ses admirateurs, comme Mommsen, l'ont toujours présenté comme un sceptique voluptueux et désabusé, improvisé, dans la politique, défenseur de la noblesse sénatoriale : vainqueur de Mithridate, il n'aurait saisi la dictature que pour écraser la démagogie triomphante et rétablir l'ancienne constitution aristocratique de la République, et aurait ensuite délibérément abdiqué quand son œuvre restauratrice eût

(1) *Études romaines*. I : *La Basilique Pythagoricienne de la Porte Majeure* (1927).
(2) *Virgile et le mystère de la IVe Eglogue* (1930).

été achevée. C'est là, selon M. Carcopino, une « fausse conception », fondée sur des « impressions superficielles » et des « témoignages suspects ou travestis ». La jeunesse de ce patricien ruiné, tardivement converti à la noblesse, l'analyse judicieuse des lois portées au cours de la dictature, montrent de façon péremptoire qu'il a voulu, non pas ranimer la constitution oligarchique des siècles passés, mais fonder un régime nouveau, une monarchie militaire et théocratique, de type hellénistique, telle que la feront plus tard César et Auguste. En adoptant des titres religieux, tel ce surnom de *Felix*, — ingénieusement rapproché de celui d'*Augustus* décerné au fondateur de l'Empire, — en assumant les droits régaliens, comme celui de battre monnaie, le dictateur attestait qu'il haussait son pouvoir au-dessus de la norme républicaine, non pour une temporaire réforme désintéressée, mais par une ambition grandiose, sans précédent dans la cité romaine.

On se laisse aisément abuser dans l'interprétation du rôle de Sylla par le spectacle de son abdication, qu'on explique par le désir de voir fonctionner normalement la nouvelle constitution ou par le dégoût du voluptueux blasé, pressé de retourner à de tranquilles débauches. M. Carcopino affirme légendaires ces fameuses débauches de la retraite campanienne, ainsi que l'atroce maladie qui aurait causé la mort, et se refuse à considérer cette démission comme le couronnement prémédité d'une œuvre réformatrice : il la comprend comme un accident contingent et imprévu, aveu implicite de l'échec ou recul clairvoyant devant le risque de nouvelles guerres civiles. Arrivé au pouvoir grâce à l'alliance de quelques familles nobles, et surtout de la *gens Metella*, — dont le rôle de premier plan en ces années troubles a été remarquablement dégagé par notre historien, dans son *Histoire Romaine* et ici même, — Sylla était perdu le jour où les Caecilii Metelli et Pompée, devenu leur parent, abandonnent la politique personnelle du dictateur. Ce point décisif n'est pas la partie la moins neuve de la démonstration qu'apporte ce livre,

en particulier à propos de l'affaire Chrysogone ; les latinistes liront avec fruit l'admirable commentaire du *Pro Roscio Amerino* qui constitue tout un chapitre. Cicéron, Pompée, la mystérieuse Caecilia Metella de l'intrigue antisyllanienne : les plus grands noms ou les plus attachants de cette époque paraissent dans ces pages si pleines.

La « monarchie manquée », énonce le titre. En effet la monarchie « qu'il aurait voulu créer tout de suite requérait à la fois la collaboration de l'aristocratie, le dévouement de l'armée et l'enthousiasme d'une mystique populaire. Faute de les obtenir à la fois, elle ne pourrait que disparaître ou péricliter. Or Sylla n'est pas tombé dans le dérèglement de l'esprit qui consiste à croire que les choses sont telles qu'on désirerait qu'elles fussent, et il a dû se rendre compte assez vite que la noblesse sénatoriale, à laquelle il était obligé de demander ses auxiliaires, se dérobait à son invite et, impatiente de son hégémonie, grignotait, en la dénigrant, l'autorité qu'elle aurait dû répandre, respecter et servir... C'est alors qu'au carrefour, et libre de son choix, Sylla opta pour une retraite immédiate, qui, en sauvegardant sa dignité, réservait le principe et l'avenir ». (p. 242-243)

L'appréciation du personnage, on le voit, s'en modifie du tout au tout. Sans tomber dans l'admiration que les disciples de Mommsen et ceux de Léon Daudet doivent vouer à cet ennemi de la démocratie, le nouvel historien de Sylla lui rend une grandeur que les interprètes « conservateurs » lui avaient enlevée : « Il ne saurait être question d'affadir cette dure figure, ni d'absoudre Sylla de ses crimes, ni d'oublier les incendies et les carnages qu'il a ordonnés d'un geste bref et d'une voix intrépide, avec une atroce insensibilité qui aujourd'hui, après des siècles de civilisation chrétienne, nous donne la nausée » (p. 244-245). Mais il a été le précurseur d'un régime entièrement nouveau, que son intelligence vaste et aiguë avait conçu avant tous ses contemporains. Il n'est donc pas « un sou-

dard obtus qui ne s'intéresse point aux affaires », ni « un réactionnaire endurci qui rebrousse, tête baissée, le cours des choses », ni « un opportuniste impotent et myope qui ne regarde pas plus loin que le moment présent et se traîne au jour le jour », ni « l'ouvrier maladroit ou malhonnête qui s'évertue à fabriquer du neuf avec des matériaux de rebut. Ce militaire était doué de l'intelligence la plus déliée, nourrie par la plus vaste culture. Ce dissipé avait profondément médité sur les plus graves questions. Ce solitaire, que personne ne semble avoir jamais influencé, avait amassé des trésors d'expérience. Et c'est ainsi qu'embrassant le monde d'un regard divinatoire, il fut le précurseur de la révolution à laquelle, un demi-siècle plus tard, les conquêtes poursuivies depuis cent cinquante ans, devaient conduire l'État romain » (p. 242).

∴

On voit maintenant ce qui rapproche ces deux héros, sinon ces deux livres. Deux chefs d'armée qui utilisent leurs victoires à fonder une monarchie, mais qui ont échoué l'un et l'autre, malgré leur génie, leur culture et leur prestige. Et l'échec le plus flagrant n'est peut-être pas celui du dictateur de deux ans, car s'il a « manqué sa monarchie », il a prévu et préparé l'Empire d'Auguste et de Dioclétien, tandis que Napoléon, en « manquant sa dynastie » après dix ans de règne, a compromis irrémédiablement l'évolution politique de la France et de l'Europe, rejetées après lui dans les pires réactions. On vient de nous présenter Sylla comme un empereur avorté. Qui nous montrera en Bonaparte le dictateur qui n'a pas su abdiquer?

JEAN-RÉMY PALANQUE.

Au Seuil de notre Histoire

Depuis longtemps, M. Camille Jullian partageait son immense labeur d'historien en deux grandes parts : sa vaste *Histoire de la Gaule*, son enseignement au Collège de France. Aujourd'hui, le maître peut dire : *Exegi monumentum*, en contemplant l'édifice achevé, l'un des très rares qui aient cette ampleur dans notre temps. Et même, l'on ne voit que l'*Histoire Littéraire du sentiment religieux* à lui comparer, pour l'importance. Peut-être se souvient-on, d'ailleurs, que c'était là une remarque très juste d'Albert Thibaudet, dans un article sur Henri Bremond, au *Journal de Genève* où le fin critique n'apercevait que deux constructions comparables au *Port-Royal* de Sainte-Beuve dans notre époque d'éparpillement intellectuel : et c'était les deux grands ouvrages de Bremond et de Jullian.

On sait que sous ce titre commun : *Au seuil de notre Histoire*, M. Jullian a réuni ses « leçons d'ouverture », au Collège de France, en les faisant suivre du programme de son double enseignement année par année : cours d'histoire générale, conférences de recherches spéciales. Nous avons naguère parlé des deux premiers tomes et voici aujourd'hui le dernier (1), témoignage suprême d'un long effort : *vingt-cinq années et mille leçons*, dit la préface.

Voici donc les discours d'ouverture pour la période récente, 1923-1930. A propos de la conquête des Gaules par César, le maître revient sur bien des thèmes qui lui sont chers et précise une fois de plus sa pensée. Il dit ce qu'il pense de l'histoire des faits militaires, de l'*histoire-bataille* ; il la met en sa place, ni trop haut, ni trop bas. Il rend surtout son éminente dignité au *pauvre* de cette

(1) *Au Seuil de notre Histoire*, t. III (1 vol. in-8° écu, 220 p. Bibliothèque de la Revue des Cours et Conférences ; Boivin, 1931).

histoire, au soldat. Car M. Jullian est de ceux qui cherchent et éclairent la « valeur morale de l'histoire ». Il ne se contente même point, comme son maître Michelet, d'en faire une *résurrection*. Pour lui, « l'histoire est tout ensemble un devoir d'équité, de reconnaissance et de curiosité » (p. 123) : Il n'hésite pas à montrer, çà et là, les infiniment petits de ce grand tableau. Il prend son bien partout, il fait concourir les moindres détails à l'œuvre d'ensemble. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup de rivaux, chez les historiens contemporains. Songez donc, un professeur au Collège de France, un historien, qui cite deux fois Chateaubriand, et le *Génie du Christianisme*, encore !

L'idée centrale, c'est la continuité historique de la nation gauloise et française. La France c'est avant tout *le pays des choses qui durent*. Il est remarquable que nous n'ayons ni notre Paestum, ni notre Timgad : pas de villes mortes, fait observer M. Jullian (Aigues-Mortes, cependant...). Et l'auteur montre la vitalité de cette nation, malgré tant de chocs étrangers, malgré surtout l'annexion initiale, l'envahissement romain. On se rappelle cette apostrophe de Pierre de Nolhac, dans son noble poème *Testament d'un Latin :*

Tu dis vrai, Jullian, la Gaule a ses raisons !

« Raisons », non pas contre la *culture* gréco-latine, à quoi les Gaulois venaient de toutes manières (un Vercingétorix le prouve par ses monnaies mêmes) ; raisons contre la domination, la brutalité, contre l'assassinat en masse. Triomphe d'une civilisation, faillite d'une régime, — le régime de l'empire romain — voilà qui résume bien l'idée maîtresse de l'auteur.

Un des plus beaux morceaux du livre s'appelle : *La vertu du christianisme*. Et cela aussi doit figurer au nombre des traits essentiels de notre historien. Je ne crois pas qu'il s'en soit jamais si clairement expliqué que dans ce dernier volume. Chrétien indépendant, il note malicieusement que « les Catholiques lui reprocheront de parler en

Protestant, et des Protestants de parler en Catholique » (p. 113). Mais non ! Les Catholiques ne reprocheront pas à M. Jullian de « parler en Protestant », puisqu'il l'est. Ils lui sauront gré, tout au contraire, d'admirer le rôle des évêques, — de ces évêques, dit-il (répétant à peu près le mot de Maistre), « qui ont refait la Gaule comme les abeilles font leur ruche » ; — de regretter le culte des saints, répudié par la Réforme ; — d'avoir sans cesse le nom du Christ à la bouche, tel saint Martin qui lui est si cher ; — enfin d'oser écrire avec force : « Je connais de longue date ces reproches, vieux routier que je suis du travail historique, je me les suis souvent faits à moi-même, et je m'en suis souvent voulu, né et demeuré Chrétien et Protestant, d'admirer tantôt la majesté de l'Église catholique et tantôt le charme des mythologies antiques. » On lui pardonnera même de subir ce « charme antique », — pour peu qu'il ne le pousse pas trop loin, — en se souvenant que l'évêque de Cambrai lui-même se complut à *Télémaque* et nous apprit que « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse »...

Et puis, il y a quelque chose de majestueux, d'émouvant et de merveilleusement salubre, dans ce grand exemple d'un vieillard illustre, atteint durement par la souffrance, et qui proclame jusqu'au bout son idéal de science désintéressée, d'amour de la grandeur morale, de foi dans son Dieu, et d'espoir dans son pays.

ANDRÉ GEORGE.

La vie des Huns (1)

Voici plusieurs années que dure la mode des « Vies romancées ». Quelques esprits chagrins avaient prédit à

(1) *La vie des Huns*, par Marcel Brion, 1 vol. in-16 de 248 pp. Gallimard, 1931. Ce volume est le premier d'une collection intitulée : « Le Roman des Peuples ».

cette mode la même fortune que Mme de Sévigné promettait à Racine et au café. Or on ne se contente plus de romancer la vie des hommes illustres, mais on annonce une nouvelle collection qui racontera le « roman des peuples ». Et il me semble qu'ici nous rentrons dans la définition même du roman, dans l'une au moins de celles qu'on a proposées. Le roman est sorti de l'épopée. Voici qu'il y retourne. Que serait-ce, en effet, que le roman des peuples, s'il n'était pas leur épopée? Les gens qui s'indignent de cette littérature ne font pas réflexion que le divorce entre l'histoire et la légende est plutôt récent; qu'elles furent, pendant des millénaires, si bien mêlées l'une à l'autre qu'il est parfois difficile au savant de les distinguer; que la légende a une importance historique qu'il ne faut pas sous-estimer; et qu'enfin l'histoire n'a chance de toucher profondément nos contemporains que si on lui donne la forme de la légende. C'est sans doute une utopie d'espérer rassasier les hommes avec la vérité toute nue.

Il n'en fallait pas davantage pour justifier *le roman des peuples*. Je ne sais ce que nous réservent les volumes ultérieurs de la collection. Mais celui que M. Marcel Brion consacre à la *Vie des Huns* est une ouverture pleine de promesses. Nul sujet n'était plus approprié à la manière épique que cette étonnante chevauchée d'un peuple qui, après avoir pendant des siècles terrorisé l'Empire Chinois, se détourne soudain vers l'Occident et ravage l'Europe en tout sens pour finir sa prodigieuse carrière dans les plaines de Hongrie où il retrouve les steppes natales. Nul n'était mieux qualifié que M. Marcel Brion pour nous conter cette aventure. N'avait-il pas déjà, parmi les hommes illustres, fait choix d'Attila et d'Alaric? On connait d'ailleurs l'immense érudition de cet homme qui lit toutes les langues et auquel rien d'humain ne semble être étranger. Il ne fallait pas moins que cet infini savoir pour passer sans effort apparent des chroniques chinoises aux chants du *Niebelung*. On regrette un peu, évidemment,

que les sources d'un pareil récit ne soient pas indiquées. La loi du genre l'impose. Mais il est difficile d'être insensible au mouvement de cette narration, dont la rapidité semble celle même des hordes hunniques. Et, pour être la vie d'un peuple, cette histoire n'est point dépourvue de figures. Du légendaire Hoang-Ti, le « Dompteur de fauves », à Charlemagne, que de grandes images se lèvent sur notre chemin ! Ajoutez qu'à une époque où l'Occident et l'Extrême-Orient vivaient presque aussi séparés que deux planètes dans l'éther, il n'y eut guère entre ces deux moitiés du monde d'autre lien que les hordes galopantes des cavaliers mongols. Et le philosophe est ramené par ce livre à la considération de ces terres désolées de l'Asie centrale qui dressent entre les deux parts de l'humanité une barrière presque infranchissable. Mais c'est de là, cependant, que notre race a coulé comme un fleuve. Ainsi les cavaliers nomades présentaient aux yeux terrifiés des peuples assis l'image effrayante de l'homme qui n'a pas encore rencontré ses frontières. M. Marcel Brion a bien fait de nous raconter cette histoire que la plupart de nous avaient oubliée et qui, pourtant, ne sera sans doute achevée qu'avec l'homme lui-même.

JACQUES MADAULE.

La fin du Moyen Age (1285-1492) (1)

Plus on étudie l'histoire, et plus on se persuade que, dans le domaine infiniment mouvant des faits humains, il n'y a jamais ni commencement absolu, ni conclusion

(1) *La fin du Moyen âge*, 2 volumes de la collection « Peuples et Civilisations », par MM. Henri Pirenne, Augustin Renaudet, Edouard Perroy, Marcel Handelsmann et Louis Halphen : I. *La désagrégation du monde médiéval* (1285-1453), 1 vol. in-8° de 569 pp. II. *L'Annonce des Temps nouveaux* (1453-1492), 1 vol. in-8° de 324 pp. Paris, Alcan, 1931 ; les deux volumes forment le t. VII de la collection.

véritable. La trame dont les fils sans cesse sous nos yeux se croisent et se décroisent, on la voit se perdre, d'une part, dans l'obscurité des origines, et d'autre part dans le chaos apparent de la minute présente. Tout de même, il est possible de distinguer ce que Péguy appelait autrefois des « époques » et des « périodes » ou, si l'on veut comparer le flux du temps à une corde en vibration, des nœuds et des ventres. Sans que jamais le mouvement s'interrompe, il y a des siècles où les forces d'équilibre et de cohésion paraissent l'emporter, tandis que d'autres semblent voués au désordre et à la confusion. Les premiers laissent généralement dans la mémoire des peuples un souvenir nostalgique, et cette survie légendaire continue longtemps à peser sur le destin des hommes. L'une de ces époques d'équilibre et de stabilité a été, sans conteste, l'Empire romain. Tout le moyen âge a vécu dans l'ombre de César. Son grand rêve fut de réaliser l'harmonie entre le domaine de Dieu et celui de César, tandis que saint Thomas d'Aquin parvenait à mettre la sagesse antique au service de la vérité révélée. Un moment, au milieu du XIIIe siècle, ce rêve paraît comblé, et le moyen âge, dans son essence, n'est pas autre chose que cette minute unique de la chrétienté, vers laquelle on n'a pas cessé de soupirer.

Elle était déjà dépassée lorsque Dante, au début du XIVe siècle, la fixait pour jamais dans son architecture poétique. Alors commençait une époque douloureuse où, de plus en plus, on verrait les forces de dissolution l'emporter sur les puissances d'unité. Aussi les auteurs de *la Fin du Moyen Age* ont-ils intitulé le premier et le plus considérable des deux volumes qu'ils lui consacrent : *La désagrégation du monde médiéval*. Cela s'étend de l'avènement de Philippe le Bel (1285) à la fin de la guerre de Cent ans et à la chute de Constantinople (1453). Ces deux dates ne me paraissent pas arbitraires. Au centre, en effet, de toute cette histoire, il y a le long conflit entre la Papauté et l'Empire auquel, par un détour imprévu, mais

logique, le roi de France va donner une solution temporaire. En effet, pour que l'accord entre Pierre et César fût durable, il ne suffisait pas, comme le pensait Dante, que Rome abdiquât certaines prétentions temporelles; mais il aurait fallu encore et surtout que les monarchies occidentales, la française en particulier, n'eussent pas trouvé dans le droit romain, tel que l'interprétait l'École de Montpellier, une notion païenne de l'État tout à fait incompatible avec la chrétienté. Si j'insiste sur le conflit initial, c'est parce qu'il pose en termes politiques les éléments mêmes du long déchirement dont l'Europe allait souffrir. Entre le souvenir et la nostalgie de l'antiquité qui deviennent de jour en jour plus obsédants et plus précis, auxquels bientôt on donnera le nom de Renaissance, et l'univers chrétien que le moyen âge avait réalisé, le choc était inévitable. Non que la pensée chrétienne ne fût assez large pour tout contenir. Saint Thomas, et Dante même, l'avaient bien prouvé — mais il fallait, pour y réussir, que son domaine ne fût pas arbitrairement limité. Or, la fin du moyen âge est précisément l'époque où l'homme se divise parce qu'il cherche à mesurer la part de Dieu.

Cette progressive dissolution d'un monde jadis cohérent, les auteurs du livre que nous analysons y ont distingué deux périodes. La première de 1285 à 1380. Le moyen âge se défend encore et des pans énormes de l'ancien édifice demeurent intacts. Les plus grandes catastrophes ne se sont pas produites. A la voix de sainte Catherine de Sienne, Grégoire XI est revenu à Rome, tandis que la guerre de Cent ans paraît finie. Mais ce n'est là qu'une brève éclaircie. De 1380 à 1453, les événements se précipitent. La guerre de Cent ans, précédée en France, suivie en Angleterre des plus sanglantes discordes civiles, recommence. On voit deux et bientôt trois Papes se dresser l'un contre l'autre. Les conciles qui délibèrent dans l'anarchie opposent leur autorité à celle des Pontifes. On perçoit une tendance à la constitution d'Églises nationa-

les. Le Gallicanisme trouve ses premiers théoriciens. Jean Huss se révolte en Bohême. La chrétienté se divise en nations au milieu d'effroyables déchirements. Et le suprême vestige de l'Antiquité tombe aux mains des Ottomans.

Cependant un monde nouveau est sur le point de naître. La troisième partie de ce livre, qui forme le second volume, s'appelle *l'Annonce des Temps nouveaux* (1453-1492). A peine quarante ans de la chute de Constantinople à la découverte de l'Amérique. Et l'Église est sortie vivante du grand schisme. Ce ne doit pas être là, pour des historiens agnostiques, le moindre sujet d'étonnement. Sans doute insistent-ils sur les blessures qu'elle a reçues au cours du combat, et qui ne sont pas niables. Elle est à la veille d'en recevoir de plus graves encore. Mais quelle différence entre la triste agonie du Saint-Empire qui durera trois siècles encore et la vitalité dont, malgré tout, fait preuve la Rome de Sixte IV ! Il faut bien reconnaître que « la croyance reste vive et, dans l'ensemble, inébranlée ». Au fond, la crise de l'Église n'est qu'une crise de croissance. Il faut que le catholicisme se prépare, lui aussi, à recevoir dans son sein un monde nouveau.

Bien entendu, je n'ai pu montrer que quelques traits de cette vaste fresque historique, et je les ai indiqués à ma manière. Je veux dire que les auteurs du livre que j'analyse ne partagent pas notre Foi. On n'en est que plus à l'aise pour les remercier de l'œuvre remarquable qu'ils ont faite. Aucune période historique n'offre à l'historien autant de difficultés presque rebutantes que celle-ci : une foule d'événements en désordre et, au milieu de tout cela, peu ou pas de figures de premier ordre. Embarras pour diviser la matière, embarras pour maintenir une certaine unité. Or ils ont écrit un livre vivant, complet et impartial. Chemin faisant, j'en ai marqué les lignes essentielles, et l'on voit assez, je suppose, à quel point cette histoire, malgré son infini détail, peut être passionnante. Mais il faut ajouter que certains chapitres sont de premier

ordre, ceux en particulier où M. Auguste Renaudet a traité l'histoire religieuse, intellectuelle et artistique. La pensée du XIVe et du XVe siècle est agitée par autant de remous que la politique de ce temps-là. Dante gémit sur un monde qui s'écroule, et meurt dans l'amertume, à Ravenne, sans plus guère espérer le retour du César allemand. L'âme de Pétrarque elle-même, harmonieuse et mélancolique, porte une secrète blessure et ne parvient pas à concilier vraiment le christianisme avec l'antiquité. Tandis que, dans les Universités, sont posés les premiers fondements de la science moderne, les bords du Rhin et le pays flamand voient surgir la plus admirable floraison de mystiques. Il suffira de rappeler les noms de Tauler, de Suzo, de Ruysbroeck l'Admirable, et *l'Imitation de Jésus-Christ*, dont la spiritualité chrétienne n'a pas cessé de se nourrir. Cependant, les savants échappés au désastre de l'Empire byzantin débarquent en Italie. L'Occident découvre la Grèce authentique presque à l'heure où le génie de Colomb lui donne l'Amérique. Marsile Ficin et Pic de la Mirandole ressuscitent à Florence la doctrine de Platon. Léonard de Vinci, enfin, qui devait rester le modèle des hommes de la Renaissance, naît en 1452. L'humanisme avec le pape Pie II (Æneas Sylvius Piccolomini) monte dans la chaire de Saint-Pierre, tandis que Nicolas de Cues unit, dans une synthèse trop peu connue la méthode scientifique, l'érudition humaniste et la tradition mystique. Et pendant ce temps, naît la peinture moderne qui donne, avec les frères Van Eyck, un chef-d'œuvre peut-être inégalé. Ce n'est plus l'heure de gémir sur un monde qui s'écroule, mais l'Europe semble toute soulevée par les effluves du printemps. La barque de l'Église gouverne droit sur ces flots tumultueux et, dans moins d'un siècle, l'humanisme ne sera pas étranger à la soudaine vigueur de la Contre-Réforme.

Tout cela, M. Renaudet l'a dit excellemment ; mais quelle que soit la valeur de sa contribution, elle n'écrase pas le reste de l'ouvrage, où M. Louis Halphen a maintenu

la nécessaire unité. Rien n'est omis de ce qu'il fallait dire. A travers des pages denses, serrées, chargés de faits et de noms, l'essentiel n'est jamais perdu de vue, qui est de nous montrer un monde en train de se défaire et un monde nouveau en train de naître. Je ne sais pas de spectacle plus émouvant, ni de lecture plus substantielle.

JACQUES MADAULE.

Louis-Philippe

Si l'on pouvait se permettre d'employer, au sujet d'un de nos académiciens les plus estimés, une expression peu académique, j'aurais hasardé que M. Pierre de la Gorce vient de boucler sa boucle d'historien. Disons plus correctement qu'il a complété, par son récent ouvrage (1), la grande œuvre historique où il a raconté et commenté les événements depuis la Restauration jusqu'à la Troisième République exclusivement. Voilà douze volumes où le sens le plus droit s'allie à la plus scrupuleuse érudition pour le plus grand profit du lecteur toujours intéressé, parfois ébloui, et qui adopte, la plupart du temps, les leçons que la sérénité du jugement et l'expérience de la vie ont inspirées à son guide.

Sur la période qu'il a étudiée en dernier lieu, M. de la Gorce avait eu d'assez nombreux prédécesseurs. D'abord Thureau-Dangin, dont *l'Histoire de la Monarchie de Juillet* est devenue classique ; puis, sur la conquête algérienne, l'ouvrage de Camille Rousset, celui du comte d'Antioche, pour n'en pas citer d'autres, et, sur le règne de Louis-Philippe, le dernier livre de Denys Cochin. Aussi M. de la

(1) Pierre de la Gorce, de l'Académie Française, *Louis-Philippe, 1830-1848*, 421 p. in-8°, avec une carte. Paris, Plon.

Gorce a-t-il entrepris moins de raconter le règne que de le faire comprendre, ainsi qu'il le déclare lui-même; et cette préoccupation s'accuse avec évidence jusque dans la table des matières, où reparaît au moins une cinquantaine de fois la formule « comment » tel fait se produisit, « comment » telle résolution fut prise, etc...

Ainsi libéré des servitudes de la chronologie, l'auteur a campé les hommes et les faits en une série de panneaux qui sont autant de petites fresques très lumineuses et vivantes. Encore le mot de fresque est-il impropre, car la fresque n'admet guère de retouches, et le livre de M. de la Gorce fourmille de retouches, où le scrupule de l'écrivain vise sans cesse à plus de justesse et de justice. C'est que la période qu'il étudie est une des plus complexes de notre histoire, et tissue de contraditions où le passé des hommes alourdit le régime et où les origines du régime lui-même entravent souvent son essor. Hommes et régime font profession nationale de dominer la révolution dont ils sont issus; mais ayant d'abord rompu toute attache avec ce qu'ils remplacent, ils se trouvent sans cesse contraints de s'appuyer à un passé orageux, dont tout leur effort consiste à empêcher qu'il ne pénètre et n'empoisonne leur propre avenir.

La Révolution, on l'a redit à satiété, avait bien été couronnée dans la personne de l'empereur Napoléon; mais c'est la première fois qu'elle s'installait dans les vieux cadres de la monarchie bourbonnienne, car Louis-Philippe était cadet de Bourbons, mais Bourbon. Contrairement aux vœux du duc de Broglie, qui eût souhaité un Philippe VII roi de France, il n'y avait plus que Louis-Philippe roi des Français, pris, et même coincé, entre deux obligations contradictoires : celle de rester, pour ses premiers et toujours indispensables soutiens, l'émanation de la Révolution, et celle de convaincre ses collègues ou ses rivaux d'Europe qu'il n'avait d'autre dessein, en ne lui rompant pas brutalement en visière, que de la mater chez lui et de les en préserver chez eux.

Le roi sentit constamment deux hommes en lui, ce qui le portait fatalement à réaliser au jour le jour la politique la plus immédiatement profitable, mais lui rendait singulièrement difficile de donner à ses vues d'avenir l'envergure que lui eussent permise des traditions plus homogènes. Il était le premier à atténuer de son mieux le virus révolutionnaire. Il y réussit dix-huit ans; mais il suffit d'une lassitude ou d'une distraction pour que la révolution prît sa revanche et l'abattît « comme Charles X ». Il eût fallu plus de temps pour mithridatiser définitivement le régime et le pays. Ce devait être l'affaire des générations suivantes.

Du long effort de Louis-Philippe, tantôt souriant, tantôt rude, toujours madré, le livre de M. de la Gorce fait ressortir la persistance secrète et les flottements inévitables. Cette contradiction foncière dont souffrait le roi, le règne en pâtit par contre-coup. Chez l'un comme chez l'autre la sagesse parut parfois faiblesse, et il leur fallut, à certains jours, se donner l'apparence de ne pas comprendre leur devoir, dans le moment même où ils le remplissaient avec le plus de courage méconnu.

C'est, hélas! l'aventure de bien des gens et de bien des institutions qui n'ont rien de spécifiquement révolutionnaire! Le régime de Juillet ne mérite, sans doute, ni l'excès d'honneur dont l'accablent de trop zélés thuriféraires, ni l'indignité dont le taxent des adversaires passionnés. M. de la Gorce n'est ni l'un ni l'autre. Il demeure l'historien éloquent, le fin psychologue et le moraliste chrétien. Cela vaut mieux.

ÉDOUARD TROGAN.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † BENJAMIN-OCTAVIUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).